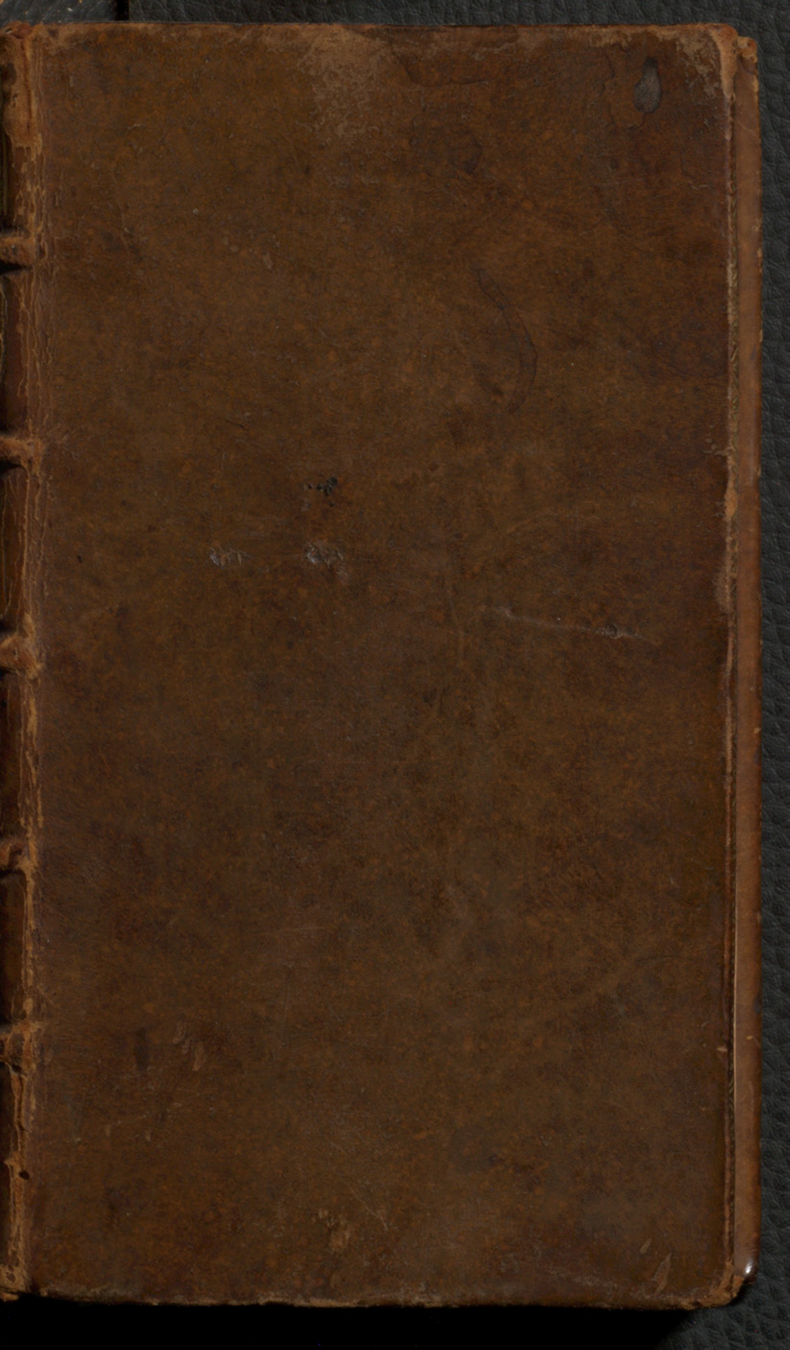






MŒURS DES SAUVAGES AMERIQUAINS,

COMPARE'ES AUX MOEURS DES PREMIERS TEMPS.

Par le P. LAFITAU, *de la Compagnie de Jesus.*

Ouvrage enrichi de Figures en taille-douce.

TOME TROISIE'ME.



A PARIS,

Chez { SAUGRAIN l'aîné, Quay des Augustins, prés la ruë Pavée, à la Fleur de Lys.
CHARLES-ESTIENNE HOCHEREAU, à l'entrée du Quay des Augustins, au Phénix.

MDCCXXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS
DANS LE TROISIÉME TOME.

Fin de la Table du III. Tome.



Approbation du Pere Provincial.

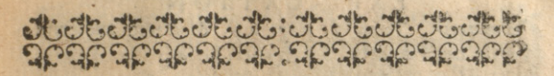
JE soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus dans la Province de France, permets au Pere Jos. Fr. Lafitau de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a composé, intitulé, *Mœurs des Sauvages Ameriquains, comparées aux Mœurs des premiers temps*; lequel Livre a été lû & approuvé par trois Théologiens de nôtre Compagnie, en foy de quoi j'ai signé la présente Permission. A Paris ce 15. May 1722.

PAUL BODIN.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit intitulé, *Mœurs des Sauvages Ameriquains, comparées aux Mœurs des premiers temps*, dont on peut permettre l'impression. A Paris le 12. Aoust 1722.

CHERIER.



EXPLICATION DES PLANCHES ET FIGURES CONTENUES DANS LE III. TOME.

PLANCHE I. 17

CEtte Planche nous met au fait des premiers habillemens des hommes, & de leurs parures, de ce qui a donné lieu à la fable des Satyres, & de l'idée symbolique qu'on avoit attachée aux cornes des animaux. Des trois premieres Figures, celle du milieu represente une Isis coëffée de la dépoüille d'un Taureau avec ses cornes & ses oreilles. *Cuperus in Harpocrate, pag.* 109. A ses côtés sont un Jupiter Ammon 1. & un Lysimachus. 3. avec des cornes à la tête, attachées comme si elles étoient inhérentes. *La Chausse Mus. Rom. sec. primâ. Tab.* 4. *&* 19. Les Figures du second rang nous font voir deux Satyres. 5. tels que les representent les anciens monumens. Ils sont entre la Figure d'un ancien Germain. 4. *Commentaire de Cesar de la nouvelle Edition d'Angleterre, pag.* 138. & celle d'un Ameriquain. 5. tel qu'ils ont coûtume de se mettre lorsqu'ils vont en guerre. Les figures du 3e. rang nous montrent une continuation des idées des premiers temps dans les Cimiers des Ducs de Bretagne. 7. *Vulson de la Colombiere, Theâtre*

d'Honneur, *Tom.* 1. *pag.* 49. & d'une ancienne famille de Flandres. 8. *Recherche des Antiquités, & Noblesse de Flandres de l'Epinoy*, *Liv.* 1. *pag.* 312. Le médaillon du milieu repréſente un Prince de la Maiſon de France combattant dans un tournois contre un Duc de Bretagne, l'un & l'autre a ſon caſque ſurmonté de ſon Cimier. *Vulſon de la Colombiere*, *loc. cit.*

PLANCHE II. 25

On voit ici un détail des habillemens & des ornemens des Sauvages. 1. 2. Figures de Sauvages des Nations Iroquoiſes & Huronnes vêtus à la moderne, homme & femme. 3. 4. Figures des mêmes vêtus à l'antique. 5 Collier des Anciens auquel eſt pendu ce qu'on nommoit *Bulla* chez les Romains. *La Chauſ. Muſ. Rom. ſect.* 5. *Tab.* 6. 6 Collier des Sauvages auquel eſt attachée une grande piéce de porcelaine, parallele à la *Bulla* des Romains. 7. Collier des Anciens, parallele à ceux que portent les Sauvages & qui ſemble avoir été de même matiere. *Montfaucon*, *Ant. Expl. Tom.* 3. *Planche* 157. *pag.* 168. 8. Braſſelet de porcelaine travaillée en petits Cylindres. 9. Caracolis des Caraïbes ou Sauvages Meridionaux. 10. Sac à petun des Sauvages Septentrionaux. 11. & 12. Les deux parties des Brodequins que les femmes Caraïbes des Antilles mettent au-deſſus & au-deſſous du gras de la jambe, & qui ſont pour elles une marque d'ingenuité & de liberté.

PLANCHE III. 39

La Planche 3. nous met ſous les yeux les Peintures Cauſtiques & Hieroglyphiques. 1. Picte ancien *Theodore de Bry India Occid. part.* 1. *Icon.* 1. 2. Sauvage peint, parallele au Picte repréſenté dans la Figure premiere. *Creuxius*, *Hiſt. Canad. pag.* 79.

Entre ces deux perſonnages eſt un Sauvage de l'Amerique Septentrionale, 3. gravant ſon portrait ſur un arbre, & écrivant à ſa maniere ce qu'il veut faire connoître par cette eſpece de monument. Dans le bas de cette Planche ſont détaillées ces ſortes de peintures, dont chacune peut être regardée comme une Lettre. La premiere porte que le Sauvage nommé les deux Plumes, a. b. de la Nation de la Gruë, c. & de la famille du Bœuf ſauvage, d. accompagné de 15. Guerriers, h. a fait un priſonnier, f. & enlevé trois chevelures, g. au ſixiéme voyage qu'il a fait pour aller en guerre, k. & au quatriéme où il a commandé le parti, i. Dans la ſeconde il eſt dit, que le Sauvage nommé les deux fléches, a. b. de la nation du Cerf, c. & de la famille du Loup, d. eſt allé en Ambaſſade portant le Calumet de paix chez la Nation de l'Ours, e. accompagné de 30. perſonnes. h. Dans l'une & dans l'autre Figure le Sauvage eſt non-ſeulement repreſenté par ſa figure hieroglyphique, mais il eſt encore peint dans ſon entier, dans la premiere avec ſes armes, e. & dans la ſeconde tenant le Calumet & la Tortuë f.

PLANCHE IV. 75

On a gravé dans cette Planche deux ménages des Sauvages de l'Amerique Meridionale & Septentrionale. Le Cabanage des premiers eſt une Caſe en forme de Carbet dont on ne voit qu'une moitié ; un Caraïbe y eſt ſuſpendu dans ſon Hamac ſous lequel eſt un petit feu. De cinq femmes Caraïbes, l'une ratiſſe le manioc, l'autre l'écraſe, la troiſiéme paſſe la farine du manioc par un hibichet, la quatriéme fait le pain de Caſſave, & la cinquiéme porte du bois pour faire boüillir la marmitte. Le Cabanage oppoſé repréſente une Cabane Iroquoiſe ouverte, où l'on voit une femme faiſant la ſagamité, un enfant qui fait rôtir un poiſſon & un épy de bled d'inde. Hors de la

Cabane sont trois femmes, la premiere pile le bled d'inde dans une pile de bois, la seconde l'écrase entre deux pierres grain à grain, & la troisiéme travaille à un sac pour mettre des provisions de farine ; au bas de la Planche sont gravés quelques épis de bled d'inde, la plante du manioc & une patate ; à l'autre extrémité est une presse pour séparer le suc du manioc qu'on exprime aussi avec une couleuvre, dont on voit une figure pendante à l'un des bouts du Carbet.

Cette planche est distribuée en deux sujets. Le premier représente le Conseil general des Floridiens, & l'épreuve des Guerriers propres à faire la campagne. Le Chef assis sur son Trône, est au milieu des Anciens, des Notables, & des Devins qui y paroissent distingués par leur manteau ; un homme debout les harangue, & porte ensuite à chacun la coupe de cassine qu'il doit avaler. Les femmes d'une part préparent la cassine, & de l'autre on voit un de ces hommes habillés en femme, que j'ai dit être semblables aux Prêtres de Cybéle ou de Venus Uranie, & que les Européans ont nommé les Hermaphrodites. Je m'étois persuadé d'abord que ce nom leur avoit été donné par les Européans, trompés & séduits par quelques apparences, qui les avoient induits dans l'erreur de croire qu'ils étoient Hermaprodites réellement & de fait : mais je commence à croire qu'il faut qu'il y ait quelque fondement de cette erreur dans le nom même que ces Peuples donnent à cette sorte de Prêtres, pour marquer precisément leur état mixte, de l'homme dans la réalité, & de la femme dans leur profession, & dans l'habillement qu'ils portent comme les femmes : ce qui fait un composé androgyne, mais qui est purement symbolique. Herodote m'autorise dans ce sentiment ; car, *au Liv. 4. N. 67.* il appelle Androgynes certains

hommes parmi les anciens Scythes qu'on nommoit *Enarées*, qui étoient habillés en femmes, & qui étant dévoués au culte de Venus-Uranie, avoient reçû d'elle une maniere de divination particuliere ; ces hommes se rapportent fort à cette espece d'Ameriquains. Le second sujet représente la maniere de faire la Chica, l'Ouicou ou Caouin, & la maniere de le boire, ce que les François ont appellé faire un vin.

Les Devins y sont pareillement specifiés par leur manteau.

Cette Planche est aussi distribuée en deux sujets. Le premier est une danse de Religion des Peuples de la Virginie. Je n'en ai point parlé, parce qu'il en est fait mention dans la Relation de Smith, & dans toutes les Relations de la Virginie. Le second est une représentation d'une partie de la danse des Bresiliens décrite par le Sieur de Lery, & que j'ai rapportée à la page qui y répond.

Maniere de faire le sucre d'Erable. Les femmes occupées à aller chercher les vaisseaux, qui sont déja pleins de l'eau qui coule des arbres, portent cette eau, & la versent dans des chaudieres qu'on voit sur le feu, & ausquelles une femme veille, tandis qu'une autre assise, pêtrit avec les mains cette eau épaissie, & en état d'être mise en consistence de pain de sucre. Au-delà du Cabanage & du Bois, paroissent les champs, tels qu'ils sont à l'issuë de l'hyver ; on y voit les femmes occupées à leur donner la premiere façon, & à semer leur bled d'inde de la maniere dont je l'ai marqué à la p. 69.

PLANCHE VIII. 158

Cette planche divisée en deux sujets, fait voir dans celui d'enhaut un ancien Marcoman tout armé d'osier, parallele à un Sauvage armé aussi de bois & d'écorce de pied en cap. *Le Marcoman est pris des Commentaires de Cesar de la nouvelle Ed.t on d'Angleterre, pag. 30. & le Sauvage, des Voyages de Champlain, Edition de Paris 1632. pag. 291.* Entre ces deux personnages est la *Buchette* ou le signal de l'enrôlement des Sauvages, parallele aux symboles de l'Antiquité qu'on appelloit *Tessera*, dont j'ai donné quelques Figures. La premiere est un symbole des Chrétiens. *Cabinet de sainte Genevieve, pag. 1. Fig. 6.* Les autres sont tirées de *La Chausse Mus. Rom. sect. 5. Tab. 8.* La Médaille qui est au bas, représente une femme tenant d'une main un de ces symboles, & de l'autre une corne d'abondance avec l'Inscription LIBERALITAS AUG. Elle est de Balbinus. Ces symboles se trouvent en plusieurs autres Médailles des Empereurs. Le second sujet représente un parti de Guerriers sortant de leur Village à la file les uns des autres. Leur Chef est à la tête chantant sa chanson de mort.

Les deux Planches suivantes concernent la navigation des Peuples de l'Amerique.

PLANCHE IX. 187

Dans le premier sujet que cette Planche présente, est un canot des Eskimaux, tel que je l'ai décrit à la page 205. Au-dessus sont gravés quelques monumens de l'ancienne Egypte, où l'on voit de petits bâteaux de papier, paralleles à ceux d'écorce dont se servent les Sauvages. *Montfaucon, Ant. Expliq. Tom. 2. Planche 142. pag. 150.* Le sujet d'en bas fait voir un radeau de courges seches, vuidées &

bien bouchées, au-dessous duquel est peint un habitant du Pérou conduisant une Balze.

PLANCHE X. 178

Saults & Cascades. On voit ici les Rivieres se précipiter selon les divers degrés de la hauteur des Terres. Dans l'éloignement se présente une de ces cataractes que leur extrême élevation rend impratiquables. Les Sauvages obligés de quitter le lit de la Riviere beaucoup au-dessus de la chûte, y font portage de leurs canots & de leurs équipages pour venir la reprendre au-dessous. La Riviere dans un second lit égal & de niveau, coule tranquillement devant un village, auprés duquel on distingue sur une pointe avancée deux Sauvages qui travaillent à une pyrogue, deux canots de la façon des Abenaquis, & un autre de celle des Outaouacs Au-dessous est un rapide qu'on peut sauter. Deux Sauvages le descendent & deux autres remontent terre à terre en piquant de fonds.

PLANCHE XI. 180

Voyage sur les neiges & campement d'hyver. Les Sauvages paroissent ici, les uns portant leur équipage sur des bretelles, & les autres le tirant aprés eux sur leurs traînes. Le Graveur a oublié de les envelopper de leurs fourrures, ainsi que la saison le demande. D'autres arrivez au lieu du rendez-vous, dressent le Cabanage. Quelques-uns s'occupent du soin de dresser la chaudiere, de couper du bois; & quelques autres font du feu à leur maniere par la Terebration. La Raquette qu'on voit en l'air, est fort bien faite & fort ressemblante.

PLANCHE XII. 229

Siége d'un Fort ou Village paliſſadé. La Planche s'explique par elle-même, & n'a pas beſoin d'une plus ample explication.

PLANCHE XIII. 238

Conduite des priſonniers, & leur entrée dans le Village. Le premier ſujet repréſente la maniere d'attacher les Eſclaves, & de les garder pendant la nuit. On voit à côté un des Guerriers qui paſſe une chevelure, & la prépare de la maniere dont ils ont coûtume de préparer les peaux & que j'ai expliquée à la pag. 29. Le ſecond ſujet fait voir les Eſclaves expoſés à la mauvaiſe reception qu'on leur fait à leur arrivée dans les Villages de leurs Vainqueurs ou des Alliés de ceux-ci. La marche commence par ceux du parti des Vainqueurs qui portent les chevelures, ſuivent trois priſonniers, qui tiennent en main la Tortuë & le bâton orné de plumes de Cigne. Les gens du Village rangés en deux hayes & armés de bâtons, y ſont diſpoſés à les bien recevoir.

Fin de l'Explication des Planches & Figures du troiſiéme Tome.



MŒURS DES SAUVAGES AMERIQUAINS, COMPARE'ES AUX MOEURS DES PREMIERS TEMPS.

Occupations des Hommes dans le Village.



L'HOMME né pour le travail, languit & s'ennuye dans le repos. Il lui faut une occupation; s'il n'en a point, il en cherche & s'en donne, & souvent au défaut d'une meilleure, il s'en fait une de s'inquiéter, ou d'inquiéter les autres. Cette proposition, qui est assez exactement vraïe de la plûpart des hommes chez les Peuples de l'Europe en qui l'on remarque beaucoup de vivacité & beaucoup d'action, ne l'est pas tout-à-fait tant par

raport aux Sauvages de l'Amérique. Ceux-ci se font un honneur de leur oisiveté ; La paresse, l'indolence, la fainéantise sont dans leur goût & dans le fonds de leur caractére : de sorte que n'ayant ni sciences ni métiers, n'ayant plus d'ailleurs, ou presque plus les exercices réglés du temps passé qui pouvoient les tenir en haleine, ils sont les gens du monde les plus desœuvrez ; & si l'on en excepte certaines petites choses qui ne leur demandent pas beaucoup de temps, moins encore de sujetion & d'application, ils sont presque toûjours les bras croisez, ne faisant autre chose que tenir des Assemblées, chanter, manger, joüer, dormir, & ne rien faire.

Quelque dure que fût la vie des Lacedémoniens & des Crétois, & quelque précaution qu'eussent pris les Législateurs de ces Républiques, on peut dire neanmoins que n'ayant que la guerre pour objet, & ayant banni de chez eux les Arts, l'Etude des Sciences, leur vie étoit proprement une vie oisive & paresseuse, laquelle fit donner à ces derniers, par un Poëte dont parle S. Paul, * le terme injurieux de *Ventres Pigri*, qui donne en deux mots une idée parfaite de cette fainéantise, ou ils étoient tombez, sur-tout aprés que s'étant relâchez de la rigueur de leur premiére discipline, ils se laissérent entiérement énerver par la mollesse.

Les occupations de leur compétence les plus laborieuses sont, de dresser les palissades de leurs Forts, de faire ou de réparer leurs Cabanes, de préparer les peaux dont ils font leur vétemens, de travailler à quelques petits meubles domestiques, de mettre en état leurs équipages de Guerre, de Chasse ou de Pê-

* D. Paul. ad Tit. cap. 1. v. 12.

che, enfin de s'orner, & de se mettre sur leur propre.

Des Villages.

Ils choisissent assez bien l'emplacement de leurs Villages. Ils les situent, autant qu'ils peuvent, au milieu des meilleures Terres sur quelque petite éminence, qui leur donne vûë sur la Campagne, de peur d'être surpris, & au bord de quelque ruisseau, qui, s'il est possible, serpente à l'entour, & fasse comme un fossé naturel aux Fortifications que l'Art peut ajoûter à un terrain, lequel se défende par lui-même. Ils ménagent au centre de leurs Villages une place assez grande pour y tenir des assemblées: Les Cabanes y sont assez serrées les unes contre les autres, ce qui les expose à un danger continuel du feu, la matiére en étant aussi combustible qu'elle l'est: Leurs ruës sont peu allignées, chacun bâtissant où le sol lui paroît plus propre & moins pierreux.

Les Villages les plus exposez à l'Ennemi, sont fortifiez d'une Palissade de quinze à vingt pieds de haut, & composée d'un triple rang de pieux, dont ceux du milieu sont plantez droits & perpendiculairement, les autres sont croisez & entrelacez en maniére de chevaux de frise, & doublez par-tout de grandes & fortes écorces à la hauteur de dix ou douze pieds. Ils pratiquent en dedans le long de cette palissade, une espéce de banquette ou de chemin des ronces fait avec des arbres couchez en travers, tout joignant la palissade, & qui portent sur de grosses fourchettes de bois fichées en terre, ils y ménagent de distance en distance des Redoutes ou des Guéri-

tes qu'ils rempliſſent en temps de Guerre de pierres pour ſe défendre de l'eſcalade, & d'eau pour éteindre le feu. On y monte par des troncs d'arbres entaillez par degrez qui leur ſervent d'échelle, la paliſſade a auſſi ſes ouvertures pratiquées en guiſe de creneaux.

La nature du terrain détermine la figure de leur enceinte. Il y en a de Polygones; mais le plus grand nombre ſont de figure ronde & ſphérique, comme l'étoient la plûpart des Villes anciennes. La paliſſade n'a qu'une iſſuë par une porte étroite, & placée de biais qui ferme avec des barres de traverſe, & par où l'on eſt contraint de paſſer de côté. Ils ont ſoin auſſi de laiſſer un aſſez grand chemin entre la paliſſade & les Cabanes. Ces Villages ſont peu fournis, & les plus gros n'ont gueres au-deſſus de cent Cabanes, d'un, de trois, de cinq, ou même de ſept feux, dans leſquelles il y a quelquefois pluſieurs ménages.

Les Sauvages de l'une & de l'autre Amérique ſe fortifient à peu prés de la même maniére; mais il eſt moins ordinaire à ceux de la Méridionale, & généralement aux Peuples errans de recourir à ces ſortes de fortifications, à moins qu'ils ne ſoient actuellement en guerre, & qu'ils ne ſoient fort expoſez aux inſultes de leurs ennemis.

Des Cabanes.

Les Cabanes de toutes ces Nations ſont encore aujourd'hui la montre de la pauvreté & de la frugalité des hommes nez dans l'enfance du Monde; & ſi l'on en excepte les habitans du Pérou & du Mexique, qui bâtiſſoient de petites maiſons de pierre, où il n'y avoit ni

magnificence, ni art, ni commodité, & quelques autres Peuples de leur voisinage, qui font à leurs demeures un enduit de chaux ou de ciment assez passable, tout le reste des Nations sauvages n'a que de misérables cases ou chaumiéres, connuës dans l'Antiquité sous le nom de *Maparia* ou *Tuguria*, lesquelles sont toutes propres à donner une idée parfaite de la misére.

Les Auteurs nous peignent les premiers Hommes, comme n'ayant pour toute retraite que les troncs des rochers ou le creux des arbres. Qu'ont ajoûté à cette premiére barbarie les Peuples du Nord de l'Amérique, & ceux du Sud qui habitent dans les Païs sujets à être noyez par de fréquentes inondations? Les Eskimaux, les Sauvages du Détroit de Davis, de la Nouvelle-Zemble & les Californiens, se retirent dans des Cavernes que la nature leur a préparées pour leur en épargner la peine, ou en font d'artificielles dans lesquelles ils passent un hyver fort long presque sans en sortir : peu différens des bêtes qui se creusent des Tanniéres : au lieu que pendant l'Eté ils couchent en pleine campagne sous les arbres, ou tout au plus sous quelques Cabanages faits de peaux de Loup Marin. Il faut qu'ils soient bien endurcis & bien faits aux injures de l'air pour pouvoir vivre de la sorte dans des climats aussi rigoureux. Sur les bords de l'Orénoque, du fleuve des Amazones & en quelques autres endroits, on voit des Villages en l'air au milieu des Palus & des Marécages. Il s'éleve dans ces Païs noyez des palmes d'une hauteur prodigieuse qui croissent fort prés les unes des autres. C'est sur ces palmes que les Naturels du païs construisent leurs habitations. Ils lient ces ar-

bres l'un à l'autre par des poutres transversales & édifient sur ce plancher élevé de vingt à trente pieds de terre, des demeures qui semblent plûtôt être faites pour des Vautours, que pour des hommes. C'est un plaisir, dit-on, de voir avec quelle adresse les femmes chargées de leurs enfans & de leur bagage domestique, montent par des troncs grossiérement écôtez dans ces especes de nids. Ce n'est pas seulement contre les inondations que ces Peuples prétendent se garantir par des azyles aussi extraordinaires. Ils se mettent par-là à couvert contre les incursions subites de leurs ennemis, contre les surprises des Crocodiles & des Tygres, & contre l'incommodité des Maringuoins ou Cousine, lesquels ne peuvent pas s'élever si haut, & leur deviendroient insupportables sans cette précaution. Les Conquerans de la Nouvelle-Espagne trouvérent des Nations nombreuses logées de cette sorte, lesquelles leur donnérent bien de la peine à vaincre, & leur firent périr beaucoup de monde. * Il y a encore en Afrique, vers les Côtes de Guinée, un des anciens Peuples Atlantiques, nommé les *Vétérés*, dont les Villages sont ainsi bâtis en l'air sur des pilotis au milieu des eaux.

Les Nations errantes comme les Algonquines, n'étant pas long-temps dans un même endroit, se contentent de faire des Huttes extrêmement basses, ou pêle-même avec le grand nombre de Chiens qu'elles nourrissent, elles sont dans le centre de la mal-propreté & de l'incommodité. Les Nations sédentaires ont des logemens un peu plus spatieux & plus solides.

Les maisons des premiers Egyptiens étoient

* *Loyer, Rélation du Voyage d'Issyni, p. 158.*

bâties de cannes & de roseaux, * selon Diodore de Sicile. † Pline dit la même chose des Peuples Hyperboréens. Les cannes, les roseaux, les bois, & les feüilles de Palmiste & de Latanier, les écorces d'Orme & de Bouleau, sont aujourd'hui la matiére de celle des Sauvages.

Quant à leur forme, quelques-unes sont rondes, comme les Tabernacles ou les Tentes des Anciens, comme les Tours des Mosynœciens, des Tyrrhéniens & des Gaulois Parisiens. Telles sont les Cabanes des Peuples de la Floride, des Nathez à la Louisiane, & de plusieurs autres Peuples.

¶ Les Carbets & les Cases des Caraïbes sont ovales. Le Carbet ou Case commune a environ soixante à quatre-vingt Pieds de longueur, § & est composé de grandes fourches hautes de dix-huit à vingt pieds. Ils posent sur ces fourches un Latanier **, ou un

* *Diodor. Sic. Lib. 1. cap. 7.*

† *Plinius, Lib. 16, cap. 36.*

¶ *Du Tertre, Traité 7. c. 1. §. 10.*

§. *Rochefort, Hist. Morale des Antilles, chap. 15.*

** Le Latanier est une espece de Palmiste; il sort d'une grosse motte de racines; il n'est gueres jamais plus gros que la jambe il est presque par-tout égal & se leve droit, comme une fléche, quelquefois jusques à la hauteur de 40. à 50. pieds. Il a tout autour un doigt d'épaisseur d'un bois dur comme du fer, & tout le reste est filasseux comme le cœur des Palmistes; au lieu de branches, il n'a que de longues feüilles, qui étant épanoüies, sont rondes par le haut, & plicées par le bas à la façon d'un évantail. Elles sont attachées à de grandes queuës, lesquelles sortent de certains filemens qui entourent le corps de l'arbre comme une grosse toile rousse & fort claire; ces feüilles étant liez par petits faisceaux, servent à couvrir les cases, & la peau qu'on enleve de dessus les queuës, est propre à faire des cribles, des paniers & plusieurs autres petites curiosités que les Sauvages tiennent entre leurs meubles les plus prétieux. Ils font aussi du bois de cet arbre, des arcs, des massuës dont ils se servent au lieu d'épée, des zagayes qui sont de petites lances ai-

autre arbre fort droit qui ſert de faîte, ſur lequel ils ajuſtent des Chevrons, qui touchent juſqu'à terre des deux côtez. Ils le couvrent de feüilles de Latanier, de roſeaux, de cannes, de joncs, ou d'autres herbes qu'ils ſçavent enlacer les unes dans les autres ſi proprement, qu'ils y ſont bien à couvert des pluïes & des autres injures du temps. Mais comme les Carbets ne reçoivent de jour que par la Porte, laquelle eſt ſi baſſe qu'on ne peut gueres y entrer ſans ſe courber, il y fait ordinairement fort obſcur & on doit y être trés-incommodé de la fumée des feux que chacun a ſoin d'entretenir ſous ſon Hamac. Les Caſes particuliéres ſont de la même forme que le Carbet. Les femmes qui les habitent, y entretiennent une grande propreté, & ont ſoin de les balayer ſouvent; les jeunes gens ont auſſi le ſoin de balayer le Carbet, & de le tenir propre. * Le Pere du Tertre dit que dans le Carbet, outre la porte commune, il y en a une autre particuliére plus petite, par laquelle aucun des Sauvages ne paſſe, & n'oſeroit même paſſer. Ils prétendent qu'elle eſt deſtinée pour les eſprits, lorſqu'ils ſont appellez par leurs Boyez ou Devins dans leurs évocations magiques.

Les Cabanes des Bréſiliens ſont faites en forme de berceau, & de même matiére que celles des Caraïbes; Elles ſont fort longues; cinq ou ſix Cabanes compoſent un gros Village. Il eſt vrai que dans chaque Cabane il y a juſqu'à ſoixante & quatre-vingt perſonnes partagées en différens ménages.

guës qu'ils dardent avec la main contre leurs ennemis, & ils en muniſſent la pointe de leurs fléches, qui ſont par ce moyen auſſi pénétrantes que ſi elles étoient d'acier.

* Du Tertre, loc. citat.

Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a donné aux Iroquois le nom d'*Hotinnonſionni* ou de *Faiſeurs de Cabanes* : ce ſont en effet ceux de toute l'Amérique qui ſont logez le plus commodément. Cependant ce nom ne leur convient pas tellement, qu'il ne pût être appliqué aux Hurons & à quelques autres de leurs Voiſins, qui ont pris d'eux la même maniére de ſe bâtir.

Cabanes Iroquoiſes.

Ces Cabanes ſont auſſi en forme de tonnelle ou de berceau de jardin ; elles ſont larges de cinq ou ſix braſſes, haute à proportion, & longues ſelon la quantité des feux. Chaque feu emporte vingt ou vingt-cinq pieds de plus ſur la longueur de celles qui n'en ont qu'un, leſquelles n'excédent point le nombre de trente ou quarante pieds ; chacune de ces Cabanes porte ſur quatre poteaux par chaque feu, qui ſont comme la baſe & le ſoûtien de tout l'Edifice. On plante dans toute la circonférence, c'eſt-à-dire, dans toute la longueur des deux côtez, & aux deux pignons, des piquets pour aſſujettir les écorces d'Orme qui en font les murailles, & qui y ſont liées avec des bandes faites de la Tunique intérieure, ou de la ſeconde écorce du bois blanc. Le quarré étant élevé, on fait le ceintre avec des perches courbées en arc, qu'on couvre auſſi d'écorces longues d'une braſſe, & larges d'un pied ou de quinze pouces. Ces écorces enjambent l'une ſur l'autre comme l'ardoiſe. On les aſſujettit en dehors avec de nouvelles perches, ſemblables à celles qui forment le ceintre en dedans, & on les fortifie encore par de longues

piéces de jeunes arbres fendus en deux, qui régnent dans toute la longueur de la Cabane de bout en bout, & qui sont soûtenuës aux extrémitez du toit, sur les côtez, ou sur les aîles, par des bois coupez en crochet, qui sont disposez pour cet effet de distance en distance.

Les écorces se préparent de longue main; on les enleve des arbres qu'on cerne lorsqu'ils sont en séve, parce qu'alors ils se dépoüillent mieux; & aprés leur avoir ôté leur superficie extérieure, laquelle est trop raboteuse, on les gêne les unes sur les autres, afin qu'elles ne prennent pas un mauvais pli, & on les laisse ainsi sécher. On prépare de la même maniére les perches & les bois nécessaires à la construction de l'Edifice; & quand le tems est venu de mettre la main à l'œuvre, on invite la jeunesse du Village, à qui l'on fait festin pour l'encourager, & en moins d'un ou de deux jours tout l'ouvrage est sur pied, plûtôt par la multitude des mains qui y travaillent, que par la diligence des Travaillans.

Aprés que le Corps du Bâtiment est achevé, les particuliers qui y ont intérêt, travaillent ensuite à leur aise à l'embellir par le dedans & à y faire les compartimens nécessaires, selon leurs usages & leurs besoins. La place du milieu est toûjours celle du foyer, dont la fumée s'élevant s'exhale par une ouverture pratiquée au sommet de la Cabane dans le lieu qui y répond, & qui sert aussi à y donner du jour. Ces Edifices n'ayant point de fenêtres, ne sont éclairez que par le haut de la même maniére que le célébre Temple de la Rotonde bâti par Agrippa, qui se voit encore en entier à Rome

Cette ouverture se ferme par une ou deux écorces ambulantes qu'on fait avancer ou retirer, comme on le juge à propos, dans le tems des grandes pluyes, ou de certains vents qui feroient refouler la fumée dans les Cabanes, & les rendroient trés-incommodes. Je parle seulement ici des Cabanes construites selon la forme Iroquoise; car celles qui sont bâties en rond & en maniére de Glaciére, n'ont pas même d'ouverture par le haut; de sorte qu'elles sont & beaucoup plus obscures, & qu'on y est beaucoup plus en proye à la fumée.

Le long des feux, de chaque côté, régne une Estrade de douze à treize pieds en longueur sur cinq ou six de profondeur, & autant à peu-prés de haut. Ces Estrades fermées de toutes parts, excepté du côté du feu, leur servent de lit & de siéges pour s'asseoir, ils étendent sur les écorces qui en font le plancher des Nattes de jonc & des peaux de fourrure. Sur cette couche, qui n'est guére propre à entretenir la mollesse ou la fainéantise, ils s'étendent sans autre façon enveloppez dans les mêmes couvertures qu'ils portent sur eux durant le jour. Ils ne sçavent pour la plûpart ce que c'est que se servir d'oreiller. Quelques-uns néanmoins, depuis qu'ils ont vû la maniére Françoise, en font un d'un morceau de bois ou d'une natte roulée. Les plus délicats en usent qui sont faits de cuir fournis de poil de Cerf ou d'Orignal; mais en peu de tems ils sont si gras, si sales, & font tant d'horreur à voir, qu'il n'y a que des gens aussi mal propres que les Sauvages, qui puissent s'en accommoder.

Le fonds de l'Estrade sur lequel on couche, est élevé à un pied de terre tout au plus,

ils lui donnent cette élévation pour n'être pas incommodez de l'humidité, & ils ne lui en donnent pas davantage, pour éviter d'autre part l'incommodité de la fumée, qui est insupportable dans les Cabanes quand on s'y tient debout, & qu'on y est un peu exhaussé.

Les écorces qui ferment les Estrades pardessus, & qui font le Ciel du lit, leur tiennent lieu d'Armoires & de garde-manger, où ils mettent sous les yeux de tout le monde leurs plats & tous les petits ustenciles de leur ménage. Entre les Estrades sont placées de grandes caisses d'écorce, en forme de Tonnes & hautes de cinq à six pieds, où ils mettent leur bled lorsqu'il est égrené.

Au lieu de ces Estrades, les Sauvages Méridionaux se servent de lits suspendus qu'on nomme Hamacs, & qui sont un tissu de coton ou de fil d'écorce d'Arbre travaillé fort proprement. Ils les attachent aux principaux pilliers de leurs Carbets, ou bien à des Arbres lorsqu'ils sont en voïage. On y est couché trés-commodément, & il y a du plaisir d'y être en plein air à l'ombre sous des feüillages pendant la grande chaleur du jour. Les Caraïbes ne les quittent guére & y passent une grande partie du tems à ne penser à rien. Ceux qui n'ont point de Hamac se font une autre sorte de lit qu'on apelle Cabane, ce sont plusieurs bâtons en quarré posez de long & en travers, sur lesquels on met quantité de feüilles de Balisier & de Bananier. Ils sont aussi suspendus par les quatre coins & soûtenus par des cordes faites de racine ou d'écorce d'Arbre.

Les Cabanes Iroquoises ont issuë des deux côtés. A chaque bout il y a une espéce de tambour ou de petit apartement séparé, & un vestibule extérieur.

Ils font dans ces tambours, aussi-bien que dans l'entre-deux des Estrades qui sont libres, de petits Cabinets des deux côtés où ils mettent leurs Nattes pour les jeunes gens quand la famille est nombreuse, ou pour s'en servir eux-mêmes dans les temps où le voisinage du feu ne leur est plus si nécessaire. Ces Cabinets sont élevés de trois à quatre pieds pour le garantir de l'importunité des puces, par-dessous ils mettent la provision de leur petit bois.

Leur vestibule extérieur se ferme en Hyver avec des écorces, & leur sert de bucher pour le gros bois, mais en Esté ils l'ouvrent de tous côtés pour prendre le frais, plusieurs mettent pendant les grandes chaleurs leurs Nattes sur le toit de ces vestibules, lequel est plat & n'est pas si exhaussé que leurs Cabanes. Ils couchent ainsi à l'air sans se mettre en peine du serain.

Quoi qu'on puisse aller & venir dans les Cabanes le long des feux des deux côtés entre le foyer & les Nattes, ce n'est pourtant point un lieu commode pour se promener ; aussi le Sauvage quelque part où il soit, à moins qu'il ne soit actuellement en route, est toûjours assis ou couché, & ne se promene jamais. Ils sont même aussi surpris de voir les Européens aller & venir toûjours sur leurs mêmes pas, que l'étoient les Peuples d'Espagne dont parle ¶ Strabon, lesquels voïant quelques Centurions de l'Armée Romaine se promener de cette maniére, crurent qu'ils avoient perdu l'esprit, & s'offrirent à eux pour les conduire dans leurs Cabanes. Car ils croyoient, ou qu'il falloit se tenir tranquillement assis dans sa tente, ou qu'il falloit avoir envie de se battre.

¶ Strabon. l. 3. p. 112.

Les portes des Cabanes ſont des écorces mobiles & ſuſpenduës en dehors par en haut. Point de clef ni de ſerrure. Au tems paſſé rien ne fermoit chez les Sauvages. Quand ils alloient pour long-tems en campagne, ils ſe contentoient d'arrêter leurs portes avec des traverſes de bois, pour les défendre contre les chiens du Village. Pendant tous les ſiécles qui nous ont précédé, ils ont vécu dans une grande ſécutité, & ſans beaucoup de défiance les uns des autres, les plus ſoupçonneux portoient leurs meubles les plus précieux chez leurs amis, ou les enſéveliſſoient dans des trous faits exprés ſous leurs Nattes, ou dans quelque lieu inconnu de leur Cabane. Quelques-uns ont maintenant des coffres ou de petites caſſettes, d'autres fortifient leurs Cabanes par les pignons avec des planches groſſiérement faites, & y mettent des portes de bois avec des ſerrures qu'ils achettent des Européens, dont le voiſinage leur a ſouvent appris à leurs dépens, que ce qu'ils avoient fermé n'étoit pas toûjours en ſûreté.

Ils doublent leurs portes pour ſe garantir du froid & de la fumée; & ils en font comme une ſeconde avec des couvertures de peau ou de laine. Dans les froids communs & ordinaires leurs Cabanes ſont aſſez chaudes, mais quand le vent de Nord-Oüeſt tire, & qu'il fait un de ces tems rigoureux du Canada qui dure des ſept à huit jours de ſuite à faire fendre les pierres, alors le froid y ayant pénétré, je ne ſçais comment ils peuvent y durer, étant auſſi peu couverts qu'ils le ſont, ſur-tout ceux qui couchent loin des feux. Pendant l'Eté elles ſont aſſez fraîches, mais pleines de puces & de punaiſes, elles ſont

aussi trés-puantes quand ils y font sécher leur poisson à la fumée.

* Les maisons des Lacédémoniens n'étoient sans doute, ni plus magnifiques ni plus commodes, leur Législateur leur ayant ordonné de ne les faire que de bois, & de n'employer que la Hache pour la construction de tout l'Ouvrage, & tout au plus la scie pour en faire les portes. Il n'avoit pas voulu leur permettre de se servir d'aucun autre instrument, ni d'aucune autre matiére qui eût pû dans la suite tenter les particuliers d'affecter de se distinguer du commun, par des Ouvrages plus solides & travaillez avec plus de propreté. Il en avoit apprehendé une émulation, laquelle donnant entrée au luxe & à la magnificence, les eût fait sortir de cet état de médiocrité & d'égalité qu'il avoit jugé seul capable de maintenir la République dans cet état florissant, d'où déchoient les Empires qui paroissent le mieux affermis, lorsque les particuliers sortent des bornes de la modestie.

Des Habillemens.

Nos premiers péres ne s'apperçurent de leur nudité qu'aprés le peché. Ils en furent choqués eux-mêmes, mais † ils ne firent que pourvoir alors à la bienséance, par quelques feüillages ¶ qui ne servoient qu'à cacher ce qui pouvoit blesser la pudeur sans les garantir de la rigueur des saisons. Dieu leur fit ensuite des Tuniques de peaux, dit l'Ecriture. Adam & Eve inspirérent sans doute à leurs enfans de s'en couvrir à leur exemple, & d'avoir ce respect les uns pour les

** Plutarch. in Lycurgo.* † *Gen. cap. 3. v. 7.* ¶ *Ibid. v. 21.*

autres, qui ne les exposât pas à ressentir la même honte qu'ils avoient eûë lorsque leurs yeux furent désillés aprés leur crime. Mais il ne paroît pas que leurs ordres ou leurs conseils ayent été généralement suivis. Quelques Nations des plus grossiéres, sur-tout celles qui habitoient les climats les plus chauds, persévérérent dans une nudité entiére ou presque entiére. Quelques autres ne se couvrirent pas mieux que les premiers hommes au premier moment de leur confusion, n'employant que des feüilles, des porcelaines, des écorces & quelques tissus legers. Le plus grand nombre crût qu'il suffisoit de dérober à la vûë ce qui pouvoit blesser la modestie, soit qu'ils négligeassent par paresse ou faute d'industrie pour subvenir à leur nécessité, soit qu'accoutumés dés leur bas âge aux injures de l'air, ils ne pensassent pas avoir besoin des secours qu'on s'est procuré depuis contre l'inclémence des Saisons. Cela paroîtroit sans doute surprenant & peu croïable, si nous n'avions encore quantité de peuples entiérement ou presque tout nuds, dans des climats assés rigides, lesquels nous obligent de croire ce qui seroit contre la vraisemblance, s'il n'étoit justifié & vérifié par leur exemple.

Ceux donc qui dans les commencemens s'habillérent le mieux, furent ceux qui se servirent des dépoüilles des animaux, qu'ils avoient pris dans leurs Troupeaux, ou qu'ils avoient tués à la Chasse. Ce fut-là longtemps le Manteau Royal des Princes, & l'ornement des Héros. Hercule n'étoit paré que de la peau du Lion * de Némée : l'un des Argonautes suivant Jason pour avoir

* Apollodor. l. 2.

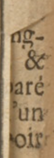
Ils
ave
dre
ma
Poë

‡ *Apoll. Rh. l. 2. v. 321.*

1 2 3

4 5 6

7 8 9



20,

part à l'expédition de Colchos, court vers le Rivage, † & arrive couvert d'une belle peau de Taureau qui luy descendoit jusques aux Talons : Aceftes en Sicile vient au devant d'Enée qui abordoit sur ses Terres, habillé d'une belle peau d'Ours de Lybie, & tenant à la main son Arc & ses fléches : Bacchus & sa suite n'avoient pour toutes parures que les peaux des Chévres sauvages, ou bien des Tigres, des Panthéres, & des Léopards qu'on a depuis attelez à son Char, dont l'invention est sans doute beaucoup postérieure à son temps.

On ne peut presque point douter que ce ne soit à ces sortes de vétemens, que les Faunes & les Satyres doivent leur forme. Ces espéces d'hommes extraordinaires avec des cornes à la tête, des pieds de chévre & des queuës pendantes par derriere n'ont rien de réel, & ne doivent leur existence qu'à l'imagination des Poëtes, aux expressions Hiéroglyphiques des premiers temps, & à l'ignorance des siécles postérieurs, qui ont ainsi défiguré des hommes véritables, lesquels étoient sans doute moins bêtes que ceux qui les ont crus tels.

Les peuples de la suite de Bacchus, c'est-à-dire les hommes des premiers temps, se couvroient de la peau des animaux, & surtout des Chevreüils. Ils en attachoient les cornes à leur tête, comme un ornement que j'ai vû moi-même sur celles de nos Sauvages. Ils noüoient ces peaux sur leurs poitrines avec les pattes de devant, & laissoient pendre celles de derriere avec la queuë. Cette maniére d'habillement aura donné lieu aux Poëtes, de nous en faire une peinture allé-

† *Apoll. Rh. l. 1. v. 321.*

gotique, de la même maniére qu'ils en ont évidemment fait une des Centaures, pour nous désigner les peuples qui trouvérent les premiers la méthode de dompter les Chevaux, & de les rendre dociles au frein. Ces Poëtes n'ont jamais crû qu'il y ait eû une espéce de gens moitié Hommes & moitié Chevaux, ou bien moitié Hommes & moitié Chévres. Mais le genre d'écrire & le goût même des premiers siécles, donnant dans les allusions & les figures Emblématiques, ils prenoient plaisir à envelopper tout ce qu'ils avoient à dire sous des idées fabuleuses qui étoient comme autant d'énigmes que comprenoient fort bien ceux à qui ils parloient, mais que n'ont pas assez compris ceux qui sont venus trop tard aprés eux.

* Diodore de Sicile parlant du Dieu Anubis, qui étoit adoré en Egypte sous la forme d'un Chien & de Macédon lequel étoit aussi honoré sous la figure d'un Loup, dit que le premier étoit un grand Capitaine, † dont l'habillement étoit la dépoüille d'un chien, & le second un autre guerrier célébre qui étoit vétu de la peau d'un Loup. Le même Auteur assure la même chose, que je viens de dire, au sujet des Centaures. On trouve dans les anciens Monumens des figures d'Anubis avec la tête d'un Chien, ou bien avec la tête d'un homme couvert de la peau d'un Chien: de Jupiter Ammon sous la forme d'un Bélier, ou bien avec une tête de Bélier sur le corps d'un Homme, ou simplement avec des cornes de Bélier, & avec

* *Diod. Sic. lib. 1. p. 11.*
† *Idem, lib. 4. p. 182.*

la seule dépoüille d'une tête de Bélier. Il en est de même d'Isis & des autres Divinités Egyptiens.

Les Cornes étoient anciennement, la marque de la puissance, de la force, & de l'autorité souveraine. Plusieurs témoignages de la sainte Ecriture & de la Théologie payenne, nous prouvent incontestablement que c'étoit-là l'idée commune de l'antiquité. Les cornes des Divinités des Rois Orientaux & des Césars, lesquels ont voulu être ainsi réprésentés, n'ont point d'autre signification, & sans remonter si haut; les cornes des Cimiers des Ducs de Bretagne & de plusieurs familles d'Allemagne font voir, qu'il n'y a pas encore long-temps, qu'on pensoit en Europe, comme ont pensé les Anciens, & comme on pense encore aujourd'hui en Amérique, en particulier chez les Iroquois, ou le terme *Gannagaronni* verbe relatif; formé sur celui d'*Onnagara*, qui veut dire une corne, signifie élever quelqu'un & le rendre considérable.

Le Théatre des Grecs & des Romains avoit conservé jusques dans les derniers temps, l'habillement des Satyres dans sa simplicité Antique, & la Robe qu'on appelloit *Satyrica*, n'étoit qu'une peau de Chevreüil ou de Léopard, qu'on nommoit *Pellis Hinnulei*, *Isale*, *Trage*, *Pardalis*, *Chlamis Florida*, *Purpureum Pallium*, *Venabulum Dionysiacum*. Le *Syrma* des Piéces Théatrales étoit aussi un long Manteau de fourrures, l'ornement des Rois Barbares, qui nous est encore représenté par le Manteau Royal des Têtes Couronnées, lequel est bordé & fourré d'Hermines.

En Europe, en Asie, en Afrique, plusieurs

Nation n'ont point eu abſolument d'autres vétemens pendant pluſieurs ſiécles. Au temps de Créſus, * un Lydien nommé Sandanis s'attira l'indignation de ce Prince, pour luy avoir donné un conſeil plein de ſageſſe, mais qui étoit contraire à ſon ambition. Car pour le détourner de faire la guerre aux Perſes, leſquels vivoient alors comme des Sauvages : » Vous allez, luy dit-il, Grand » Roy, faire la guerre à des peuples, qui » n'ont pour tout vétement que des Brayers » de cuir, & quelques peaux dont ils ſe » couvrent : qui vivant dans des païs ſte- » riles, ne ſe nouriſſent pas de ce qu'ils » voudroient manger, mais de ce qu'ils » peuvent attraper : qui n'ont point l'uſage » du vin, & ne connoiſſent que l'eau pour » toute boiſſon. Enfin qui n'ayant rien de » bon, ne vous offrent rien que vous puiſ- » ſiez gagner, ſi vous êtes aſſés heureux pour » les vaincre, au lieu que vous devez faire » réflexion, que vous avez infiniment à » perdre, ſi vous avez le malheur d'être » vaincu.

† Tacite fait foy, que les Germains n'avoient point d'autres vétemens que des fourrures. Hérodote l'aſſure des Afriquains, Varron des Gétules & des Sardes, Virgile des Peuples de Scythie & de Thrace, Arrien de ceux de l'Inde, & Diodore de Sicile le rapporte auſſi des Egyptiens.

¶ Aprés même qu'on eut trouvé l'uſage des Toiles & des Etoffes, on ne laiſſa pas de ſe ſervir encore des Fourrures pendant un

* *Herodor. lib 1. n. 71.*

† *Tacit. de Morib. Germ. Herodot. Lib. 4. n. 189. Virgil. Lib. 1. Georg. Varro. Lib. 2 Rei Ruſt Arrian. Lib. 8. Diod. Sic.*

¶ *Lib. 1. cap. 7. Vide de his Tiraquellum, In Notis in Lib. 5. Gen. Dier, Alex. ab Alexand.*

trés long-tems, chez les Peuples qui travailloient le Chanvre, le Lin & les Soyes. Homère nous répresente par tout ses Héros, vétus de peaux de Lion, d'Ours, de Loup, de Chevreüil, &c. * Il n'est pas jusques à Paris, Alexandre, dont il fait un Damoiseau, lequel n'a pour tout ornement qu'une peau de Léopard. Cependant Héléne, Pénélope, & les autres Dames Grecques & Troyennes sçavoient fort bien travailler à l'éguille.

On avoit trouvé dés les premiers temps, le secret de rendre fléxibles & maniables ces peaux, lesquelles sans préparation doivent durcir, se rétrecir & devenir inutiles. On laissoit le poil des Bêtes dont la toison est douce & chaude, & on dépoüilloit entierement des deux côtés, celles dont le poil est dur & peu fléxible. On leur donnoit outre cela quelque ornement, soit dans la maniere dont on les tailloit, soit dans les figures qu'on y traçoit, soit dans les couleurs qu'on y mettoit.

Les Peuples de Lybie paroissent avoir été des premiers, qui ont mis cet Art en usage. C'est ce qu'Hérodote nous fait connoître par ces paroles. „ Les Grecs ont pris des Lybiens Numides l'habit & les Egides des „ Statuës de Minerve, avec cette différence, qu'aux Egées des femmes Lybiennes, les franges pendantes ne sont point „ des Serpens, mais de simples courroyes, „ quant au reste elles sont faites sur le même modèle, & le Nom même témoigne, „ que l'habit des Simulachres de Minerve „ est venu des Lybiens, car les femmes de „ Lybie mettent par-dessus leurs vétemens

* Homer. Iliad. 3.

„ des Egées c'eſt-à-dire, des peaux de Chévres courroyées, qui ont de la frange, „ & qui ſont teintes en rouge. C'eſt de „ ces Egées, c'eſt-à-dire, de ces peaux de „ Chevre dépoüillées de leur poil, que les „ Grecs on pris le Nom d'Egides.

Du Ryer s'eſt embarraſſé dans ſa traduction en expliquant le mot Egide par celui de Bouclier. Car quoique l'uſage ait conſacré ce terme pour ſignifier le Bouclier de Pallas, & qu'on lui ait donné ce nom en effet, parce que les Boucliers des Anciens étoient couverts de peaux de Bouc, ou de quelque autre animal, dont le cuir fut encore plus fort, il n'y a néanmoins nul terme dans le Grec qui ſignifie un Bouclier, & il n'en eſt nullement queſtion en cet endroit, mais ſeulement de la Robe qu'on mettoit ſur les autres habits des Statuës de Minerve. Ce qui eſt évidemment expliqué, par la deſcription que fait Hérodote de l'habillement des femmes de Lybie, qu'il dit être abſolument ſemblable à celui dont on couvroit les Simulachres de Pallas, avec cette unique exception, que les habits des femmes de Lybie n'avoient point de Serpens ou de figures de ſerpens pendantes : mais ſeulement des franges & des courroyes de cuir.

On pourroit dire peut-être, que le mot *Egide*, ſignifie un Bouclier en cet endroit, parce que dans les temps les plus reculés, la Robe, dont les hommes ſe ſervoient pour ſe couvrir leur ſervoit auſſi de Bouclier, ce que je ne nie pas. Car en effet, * Apollonius de Rhodes nous répréſente Ancée l'un des Argonautes, qui armant ſa main droite d'une Hache, & ſe couvrant avec le bras gauche de la peau d'un

* *Apoll. Rhod. Lib. 2. ver. 138.*

Ours noir & horrible, s'élance plein de colére pour combattre les Bébryciens, mais ce n'est pas ce qu'on entend par un Bouclier ordinaire.

Les Carthaginois avoient apris des Phéniciens la maniére de préparer ces cuirs, & le sçavant M. † Huet prétend, que c'est par les uns & par les autres, que s'est perpétué l'art de faire les beaux Maroquins qui nous viennent d'Afrique & du Levant, & qui sont aujourd'huy d'un si grand commerce.

Puisque tous les Scythes étoient aussi habillés de peaux, il n'est pas surprenant, que les Parthes & les Nations du Pont, dont le Païs étoit compris dans ces vastes régions de la Scythie, fussent de six excellens ouvriers en cuir. Les Romains les aïant soûmis à leur Empire, Auguste leur assigna sept Maisons à Rome dans la douziéme région, où étoit la Piscine publique, & les Empereurs voulurent avoir toûjours depuis des ouvriers Parthes de Nation, ou qui préparassent les cuirs à la façon des Parthes.

Le plus grand commerce de l'Assyrie se faisoit de ces sortes de peaux, disent M. Huet & M. l'Abbé * Girofalo, qui raportent sur cela le témoignage des Anciens. ¶ Polybe assure qu'on en tiroit la plus grande quantité & la meilleure, des Regions du Pont pour l'usage des Romains. C'étoit aussi la même Province qui leur fournissoit le plus grand nombre d'Esclaves & les mieux faits.

Dans les païs Meridionaux de l'Amérique, la nudité des Sauvages est entiére ou presque

† *Huet du commerce. p. 66.*
* *P. Victor, Lib. de Regionib. Urbis, Rom.*
¶ *Polyb. Lib. 4.*

entiére. Ceux qui habitent les climats les plus froids & qui ſont les plus élevés vers le Pole Arctique, ont mieux pourvû à la décence & au beſoin par les vétemens de peaux & de fourrures, que tous les Peuples qui en uſent, préparent avec beaucoup de propreté.

Les Eſkimaux, les autres Peuples de la terre de Labrador, du Détroit de Davis, & du voiſinage de la Nouvelle Zemble, ſont tellement vétus que tout eſt couvert excepté le viſage & les mains. Ils ſe font des Chemiſes de veſſies & d'inteſtins de Poiſſons, coupés par bandes égales & couſus fort proprement. Cette chemiſe ne deſcend que juſques aux reins; & elle a un capuchon qui couvre bien la tête & le col. Elle ne s'ouvre point ſur la poitrine; & afin qu'elle ne ſe déchire point, elle eſt ourlée par ſes bords d'un cuir fort noir & délié.

Ils mettent ſur cette chemiſe une Caſaque de peaux de Loup marin, ou bien de Cerf & & d'autres animaux qu'ils prennent à la chaſſe, fort bien préparées & garnies de leur poil. Ils coupent ces peaux par bandes de diférentes couleurs, & les couſent ſi bien les unes aux autres, qu'elles ne paroiſſent faire qu'une même piéce: la Caſaque décend un peu plus bas que la chemiſe, & ſe termine en pointe ſur le devant. Les cuiſſes & les jambes ſont couvertes par une ſorte de haut-de-chauſſe & de bas, qui ſont de même matiére, & ſemblent ne faire qu'un tout enſemble.

Les femmes ſont entiérement couvertes comme les hommes, mais leur Caſaque eſt diférente, en ce qu'elle décend juſqu'au gras de la jambe, & qu'elle eſt ſerrée par une ceinture à laquelle elles attachent pour ornement pluſieurs oſſelets fort pointus, & de la



21. Tom. III. Pag. 24.

longueur d'une aiguille de tête. Les plus frilleuſes, comme ſont ordinairement les vieilles, font ces ſortes de Caſaques de la dépoüille de certains Oiſeaux dont le plumage blanc & noir, fait un aſſez joli effet.

Les habillemens des Iroquois & des autres Sauvages moins Septentrionaux, conſiſtent en pluſieurs piéces, qui ſont le Brayer, une ſorte de Tunique, les Bas ou Mitaſſes, les Souliers & la Robe.

Le Brayer eſt le ſeul néceſſaire & qu'ils ne quittent point. Ils ſe dépoüillent aiſément de tous les autres quand ils ſont dans leurs Cabanes, ou qu'ils en ſont gênez, ſans crainte de bleſſer la modeſtie.

Ce Brayer, que nos Iroquois nomment *Gaccaré*, eſt, pour les hommes, une peau large d'un pied & longue de trois ou quatre. Ils la font paſſer entre les cuiſſes, & elle ſe replie dans une petite corde de boyau qui les ceint ſur les hanches, d'où elle retombe par devant & par derriere, de la longueur d'un pied ou environ. J'en ai vû à Rome à quelques Statuës des Anciens Egyptiens qui en approchoient un peu, avec cette différence néanmoins, que les Egyptiens, avant que de faire retomber cette piéce ſur le devant, enveloppoient leurs cuiſſes qui en étoient couvertes en dehors.

Les femmes s'enveloppent plus modeſtement : celles des Nations Algonquines portent une eſpéce d'Etole ou de Robe ſans bras, noüée ſur les épaules, laquelle pend juſqu'à mi-jambes, ainſi qu'on les voit aux Statuës des femmes Egyptiennes. Les Iroquoiſes & les Huronnes, ainſi que les Lacédémoniennes, n'ont qu'une eſpéce de juppe ceinte ſur les reins, & qui finit au-deſſus du genou.

Elles ne les font pas décendre plus bas, pour n'en être pas embarraſſées lorſqu'elles travaillent à la terre.

La Tunique eſt une ſorte de Chemiſe ſans bras, faite de deux peaux de Chevreüil, minces & légéres, dépoüillées entiérement de leur poil & découpées en guiſe de frange par le bas, & à la naiſſance des épaules, abſolument de la même maniére que les Cuiraſſes à la Romaine. Cette Tunique, qui eſt particuliére aux Nations Huronnes & Iroquoiſes, eſt de tous leurs vétemens celui qui leur paroît le moins néceſſaire, & pluſieurs s'en paſſent aiſément, particuliérement les hommes.

Pendant qu'ils ſont en voïage & durant la rigueur de l'hyver, ils ont des bras poſtiches, leſquels ne tiennent point à l'habit ou à la Tunique, mais qui ſont liés enſemble par deux courroyes qui paſſent derriére les épaules.

Les bas ou *Mitaſſes*, ainſi que les François les nomment, ſe font d'une peau repliée & conſuë, laquelle s'étrecit dans le même ſens que la jambe, & à qui on laiſſe en dehors une frange ou un rebord de quatre doigts de largeur. Les femmes les font monter juſques aux genoux, & les attachent au deſſous avec des jartieres joliment travaillées en poil d'Elan & de Porc-Epy. Les hommes les portent juſques à mi-cuiſſes, & les attachent ſur les hanches à la ceinture qui tient leur Brayer.

Ces bas qui n'ont point de pied, s'emboittent dans des ſouliers d'une peau ſimple, ſans talon & ſans ſemele de cuir fort. On la fronce un peu ſur les doigts du pied où elle eſt couſuë, avec des cordes de boyau, à une pe-

tite languette de cuir. On reprend ensuite tous les plis avec des courroyes de la même peau, qu'on passe dans des trous pratiqués de distance en distance, & qu'on lie au-dessus du talon, aprés les avoir croisées sur le col du pied. Cette chaussure n'est nullement différente de celle de Rois Parthes, dont on voit plusieurs Statuës à Rome, & entr'autres deux de pierre de Touche qui sont d'une très-grande beauté, & que Clement XI. a fait placer au Capitole, peu de temps avant que de laisser au Monde Chrétien, le regret d'avoir perdu un si saint Pontife.

Quelques-uns font monter ces souliers jusques à mi-jambes, pour être moins incommodez des néges, & alors la maniére dont on les attache les fait ressembler assez bien à la chaussure qu'on donne aux Héros & aux gens de guerre dans la Milice Romaine.

La Robe est une espéce de couverture en quarré, longue d'une brasse en un sens, sur une brasse & demie dans l'autre. On laisse à quelques-unes le poil. D'autres sont entiérement dépoüillées: quelques-unes sont faites de peaux entiéres d'Elan, de Cerf ou de Biche, de Bœuf Ilinois, &c. D'autres sont de piéces rapportées de plusieurs peaux de Castor ou d'Ecureüils noirs. Ces Robes sont frangées en haut & en bas, par des découpures de la peau même, comme les Egées des femmes de Lybie, ou les Egides de Pallas. Du côté de la tête, les découpures sont plus petites, & un peu plus longues vers les pieds. A celles qui sont faites de peaux d'Ecureüils noirs, on attache les queuës de ces animaux à la bordure d'en-bas, & ces queuës ou ces découpures font le même effet que celles qu'on voit aux Aumusses des Chanoines

Les Sauvages s'enveloppent dans ces Robes qu'ils portent d'une maniére négligée. Ils les assujettissent seulement avec les mains, & rien ne les attache, si ce n'est dans leurs voïages. Car alors étant chargez de leurs paquets, ils les lient par le milieu du corps avec une ceinture pour n'en être pas embarrassez. Dans les mauvais tems ils les font passer sur leurs têtes, qui hors cela sont toûjours nuës, comme celles des anciens Romains, & ont tout-à-fait l'air de celles que nous presentent les Medailles des Césars.

Pour le present la plûpart des Sauvages qui sont au voisinage des Européens, en conservant leur ancienne maniére de s'habiller, n'ont fait que changer la matiére de leurs habits. Ils portent des chemises de toile au lieu de Tunique, des brayers & des Mitasses d'étoffes. A la place de leurs Robes de fourrures, ils se servent de couvertures de laine, de poil de chien, & de belles écarlatines rouges & bleuës. Il y en a aussi beaucoup qui portent une sorte de juste-au-corps à la Françoise, que les Canadiens nomment *Capots*. Mais, comme je l'ai déja dit, avant l'arrivée des Européens, tous leurs vêtemens étoient de cuir. Les étoffes & les toiles leur étoient absolument inconnuës, & ne sont point encore en usage chez les Nations éloignées, qui ne peuvent pas joüir facilement de nôtre Commerce.

Maniére de préparer les Peaux.

La préparation de ces peaux n'est pas difficile ni de longue haleine. Aprés les avoir faites macérer dans l'eau assez long-tems, & aprés les avoir bien raclées, on les rend dou-

ces à force de les manier ; de ſorte qu'elles ſéchent, pour ainſi parler, entre leurs mains. Pour les adoucir davantage, on les frotte avec un peu de cervelle de quelque animal, & en peu de tems ces peaux ſont fort flexibles, fort douces & fort blanches.

Ils ne paſſent point à l'huile celles dont ils font leurs ſouliers, & celles qu'ils veulent mettre à l'épreuve de l'eau ; mais ils ſupléent au défaut de l'huile, en les faiſant fumer, ce qui produit le même effet. Quand ils ſont preſſez, il leur ſuffit de faire un petit trou en terre, ſur lequel on ſuſpend la peau couſuë en forme de poche, & ſoûtenuë par de petites branches qui l'aſſujettiſſent en dedans dans toute ſa longueur. Ils jettent dans ce trou du bois pourri, & d'autres matiéres qui ne puiſſent pas s'enflammer. La fumée qui s'en exhale, ne ſortant point au dehors, pénétre bien-tôt cette peau, qu'on peut enſuite fort bien laver ſans crainte qu'elle ſe ride. Cette maniére de fumer eſt la plus prompte, mais elle jaunit les cuirs, ce qui n'arrive pas quand ils les ſuſpendent au haut de leurs Cabanes, ſur les perches qui poſent ſur les poteaux qui la ſoûtiennent & qui environnent les feux. Car la fumée qui s'en éleve n'étant point gênée comme elle l'eſt dans nos tuyaux de cheminée, ou dans ces poches couſuës en forme de chauſſe d'Hypocras, le pénétre peu à peu d'une maniére inſenſible, ſans les jaunir & ſans les noircir. C'eſt de ces peaux qu'on fait les Tuniques qu'ils font encore leſſiver aprés s'en être long-tems ſervis. Toutes ces peaux ſont d'un trés-bon uſage, & dans l'art de les préparer, elles ne courent point de riſque d'être brûlées comme celles qu'on prépare en Europe.

Peintures Caustiques sur les Peaux.

A l'exemple des Peuples de Lybie, dont nous avons parlé aprés Herodote, ils peignent ces peaux, & y font des figures de diverses couleurs, qui leur donnent de l'agrément, & en relevent la beauté. Quoique cet ouvrage n'ait pas une grande finesse, il demande cependant beaucoup de travail; car avant d'y mettre la peinture, on grave assez profondément sur la peau préparée, toutes les lignes dans lesquelles le *Minium* & les autres couleurs doivent être insinuées, de la même façon dont les Anciens en usoient pour écrire sur les Tablettes de Cedre enduites de cire, ou bien même pour graver sur le bois & sur l'yvoire, des Portraits & d'autres sortes de Tableaux. Le Graveur burinoit d'abord tous les traits des lettres ou des figures qu'il vouloit tracer; il faisoit ensuite couler de la cire fonduë, & empreinte de diverses couleurs dans ces lignes, & dans ces sillons. Pline* nomme *Cestrum* ou *Viriculum*, l'aiguille ou le Burin qu'on employoit à cette Gravure. St Isidore de Séville † le nomme *Graphium. Scriptorium.* Rhodiginus § & d'autres, *Cauterium.* On peut en effet appeller Caustique cette peinture, en prenant ce terme dans un sens métaphorique, comme on en use encore aujourd'hui pour des opérations, où le fer produit la même action que le feu. Car ce seroit une grande erreur de se persuader que ces peintures Caustiques des Anciens qui se faisoient sur l'yvoire & sur le bois, & sur des tablettes enduites de cire, fussent de la mê-

* *Plin. lib. 35. c. 11.* † *Isidor. Orig. lib. 7. c. 8.*
§ *Rhodigin. lection. Antiq. lib. 8. c. 31.*

me nature que celles où il faut nécessairement employer le feu, de la maniére dont on en use pour les émaux. Si le Burin dont on se servoit pour graver sur l'yvoire, eût été un fer rouge qu'on entend par le terme *Cauterium*, il eût certainement gâté l'yvoire ou le bois, & le feu s'y seroit fait sentir au-delà de ce qu'il eût fallu pour exprimer chaque trait, ou graver chaque sillon. Si aprés avoir fait couler dans ces traits & dans ces sillons les cires colorées, il eût encore fallu les exposer sur le feu ou dans un fourneau, les cires se seroient confonduës, le bois se seroit voilé, & l'yvoire eût éclaté. On n'employoit donc le feu dans ces sorres d'ouvrages, que pour rendre les cires fluides, & pour les mettre en état d'être appliquées sur chaque trait, aprés les avoir bien mêlées avec les couleurs. Tout le reste de l'ouvrage n'étoit aussi par conséquent appellé Caustique, que métaphoriquement & improprement, parce que le Burin faisoit sur l'yvoire & sur le bois, le même effet que le feu fait ailleurs. Le Burin des Anciens étoit de fer ou bien d'os. Il fut même un temps où les premiers furent absolument défendus, à cause du danger qu'il y avoit d'avoir toûjours en main un instrument, dont les blessures n'étoient pas moins dangereuses que celles des Stilets. Les Sauvages originairement ne se servoient que de petits osselets bien pointus.

La peinture que les Sauvages font couler dans les sillons qu'ils ont gravez sur les peaux, est une espece de *Minium* ou de cinnabre, qu'ils tirent d'une terre laquelle est d'un assez beau rouge, mais qui ne vaut pas nôtre vermillon. Ils la trouvent sur les bords de quelques Lacs

ou Riviéres. Ils y employent aussi les sucs & les cendres de quelques plantes.

J'ai toûjours eu dans l'idée qu'il se pourroit bien faire que les Sauvages fissent une couleur de la nacre de leur porcelaine réduite en poudre impalpable ; car elle est du plus beau pourpre du monde. Mais ayant négligé de m'en informer dans le païs, & n'ayant trouvé personne qui pût m'en rendre compte, je ne puis rien dire sur une chose, laquelle auroit pû nous donner de grands éclaircissemens sur la pourpre des Anciens. Les Anglois établis à la Virginie, sont à portée de faire cette recherche.

Il est évident par tout ce que j'ai deja dit de l'habit de peau des femmes de Lybie, & de la Robe Théâtrale, soit le *Syrma*, soit la Satyrique, à qui on donnoit les noms de *Chlam s Florida*, ou de *Purpureum Palium*, que cette maniére de peindre les peaux de la premiére Antiquité. Il m'est venu sur cela deux réflexions.

La premiére est, que lorsque les Auteurs les plus anciens nous parlent des Robes peintes, & des Robes travaillées à l'aiguille, ils veulent peut-être parler de cette peinture que j'ai appellée Caustique, & que par l'aiguille Babyloniene, Phrygiene, Sémiramiene, Sydoniene, il se peut faire qu'on doive plûtôt les entendre d'un Burin à graver, que d'une aiguille à coudre.

La seconde, c'est que quoique l'on ne puisse nier que l'art de brocher & de mettre les laines, les fils & les soyes en œuvre pour s'habiller, ne soit trés-respectable pour son antiquité, il est néanmoins postérieur à celui de graver & de peindre sur les cuirs, dont la priorité, si j'ose me servir de ce terme de l'E-

cole, ſe manifeſte encore dans un grand nombre de Nations, qui l'ayant reçû des premiers âges du monde, ont ignoré jusqu'à nos temps l'uſage des toiles & des étoffes pour s'en couvrir.

On peut bien attribuer à Pallas l'invention de cette peinture Cauſtique, & au Burin. Mais je ne ſçai ſi c'eſt à elle qu'on eſt redevable de l'art des Tiſſerands. La raiſon qui me fait croire l'un, me fait douter de l'autre. Car ce n'étoit ſans doute que par reſpect pour l'Antiquité, & en mémoire des habits qu'elle portoit elle-même, ou qu'elle avoit mis la premiére à la mode, que les Athéniens faiſoient de peaux de Chévres courroyées, les vétemens & les Egides de ſes Simulachres, à l'imitation des Egées des femmes Lybiennes. Pallas étoit née dans la Lybie, ſelon la fable, & faiſoit mieux le métier de la guerre, que celui de coudre & de filer une quenoüille.

Je ſçai que ce que je dis ici révoltera d'abord certaines perſonnes, qui ne croyent pas qu'on en puiſſe ôter l'invention à Minerve, contre le ſentiment commun qui lui en attribuë tout le mérite. Ce que je dis néanmoins ſe trouve fondé ſur l'Antiquité ſuffiſamment pour faire naître un doute. Car outre que Július Firmicus * diſtingue dans la Théologie Hiſtorique des Payens, cinq perſonnes ſous le nom de Minerve, qu'il eſt aſſez difficile de démêler, Pauſanias † fait l'Auteur de cet art Arcas fils de Calliſto. Quelques-uns en font honneur aux Lydiens, d'autres aux Egyptiens. Si donc on a regardé dans la ſuite Minerve comme l'inventrice : Si à Athénes on l'a peinte avec une Lance d'une main, & une

* *Julius Firmic. lib. de errore Prof. Relig.*
† *Pauſanias in Arcadic. pag. 238.*

Quenoüille de l'autre : Si les Poëtes ont feint à sa loüange la fable de son combat d'émulation avec Arachné, cela n'a été que par une espece d'attribution honoraire, parce que les Anciens sous le personnage de Minerve née du cerveau de Jupiter, representant la sagesse de Jupiter ou du souverain Estre, en avoient fait une Divinité, laquelle présidoit à toutes les sciences & à tous les arts, dont l'invention marquoit de la sagesse & de l'intelligence ; ce qui nous est parfaitement bien expliqué par saint Isidore de Séville *.

Peintures Caustiques sur la chair vive.

Ce n'est pas seulement l'art de faire ces sortes de peintures Caustiques, sur les peaux de Chevreüil & des autres animaux que les Sauvages ont hérité de leurs peres, ils en ont encore appris celui de se faire de magnifiques broderies sur la chair vive, & de se composer un habit qui leur coûte cher à la vérité, mais qui a cela de commode, qu'il dure aussi long-temps qu'eux. Le travail en est le même que celui qui se fait sur les cuirs. On crayonne d'abord sur la chair le dessein des figures qu'on veut graver ; on parcourt ensuite toutes ces lignes, en piquant avec des aiguilles ou de petits osselets, la chair jusqu'au vif, de maniere que le sang en sorte. Enfin on insinuë dans la piqueure du *Minium*, du charbon pilé, ou telle autre couleur qu'on veut appliquer.

L'opération n'en est point extrêmement douloureuse dans le moment qu'on la fait ; car aprés les premiéres piqueures les chairs sont comme endormies ; d'ailleurs les Ou-

* *Isidor. Orig. lib. 19. cap. 20.*

vriers de ces ſortes de tapiſſeries travaillent avec tant d'adreſſe & de promptitude, qu'ils ne donnent preſque pas le temps de ſentir. Mais aprés qu'on a inſinué les couleurs, les playes s'irritent par cette eſpece de venin, les chairs s'enflent, la fiévre ſurvient & dure quelques jours; il y auroit même peut-être du danger pour la vie, ſi l'on faiſoit l'ouvrage dans ſon entier, ſur-tout lorſqu'il doit être fort chargé, & s'ils ne prenoient des temps doux & temperez, pour éviter les inconveniens qui en pourroient arriver dans les grandes chaleurs.

Les Auteurs font mention de cette Peinture Cauſtique, d'une maniere fort claire & fort diſtincte. C'eſt elle qui donna le nom » aux Pictes. Ce nom, dit S. Iſidore * de Se» ville, convient parfaitement à l'image que » préſente leur corps, que l'Ouvrier peint » en y gravant pluſieurs figures par pluſieurs » petits points qu'il y fait avec une aiguille, » & dans leſquels il inſinuë le ſuc des plantes » qui naiſſent dans leur pays, afin que leur » nobleſſe écrite, pour ainſi parler, ſur tous » les membres de leur corps, ſe diſtingue du » commun par le nombre de ces caractéres. Solin † parle des mêmes peuples à peu prés dans le même ſens que S. Iſidore. Pomponius

* *Iſidor. Origin. lib. 19. cap. 23.* Nec abeſt gens Pictorum, nomen à corpore habens, quod minutis opifex acus punctis & expreſſos nativi graminis ſuccos includit, ut has ad ſui ſpeciem cicatrices ferat Pictis artubus maculoſa nobilitas.

† *Solinus de Magnâ Britanniâ cap. 25.* Regionem tenent partim Barbari, quibus per artifices plagarum jam inde à pueris variæ animalium effigies incorporantur, inſcriptiſque viſceribus hominis, incremento pigmenti notæ creſcunt. Neque quidquam magis patientiæ loco nationes feræ ducunt, quàm ut per memores cicatrices plurimum fuci artus bibant.

Mela §, traitant de la Scythie d'Europe, dit des Agathyrſes, qu'ils peignoient leurs viſages & leurs corps de figures inéfaçables; les grands s'y diſtinguoient par-là du commun peuple, à qui il n'étoit pas permis d'en avoir un ſi grand nombre que les gens de qualité. Lucien * rend le même témoignage des Aſſyriens. Hérodote † aſſure auſſi que les femmes de Thrace faiſoient conſiſter leur nobleſſe dans la quantité de ces marques, qu'elles faiſoient graver ſur leurs viſages. Je laiſſe pluſieurs autres paſſages des Hiſtoriens & des Poëtes, leſquels ſont aſſez connus.

Comme pluſieurs Nations perdirent cet uſage, & qu'il n'y avoit plus que les Barbares qui en fiſſent parade, les idées de beauté & de nobleſſe qu'on y avoit attachées, changérent bien dans la ſuite des temps ¶; car cette peinture devint une marque d'infamie parmi les Peuples policez, de ſorte qu'il n'y avoit que les eſclaves & les criminels qui fuſſent ainſi notez, ſoit qu'on leur imprimât des caractéres pour les reconnoître & les empêcher de fuïr, ſoit qu'ils vinſſent ainſi marquez des pays où on les avoit fait captifs. Les Romains les appelloient par dériſion *les Lettrés*, & on diſoit parmi eux, comme en proverbe, *qu'il n'y avoit point de gens plus lettrés que les Samiens*; parce que les eſclaves amenez de Samos, ou peut-être de Samothrace, avoient un plus grand nombre de ces figures. On leur donnoit auſſi en général le nom d'Iſtriens, à cauſe du grand nombre de ceux qu'on amenoit d'Iſtrie, dont les Peuples excelloient dans ces ſortes de piqueures. On

§ *Pomponius Mela, lib. 2. cap. 12.* * *Lucian. de Dea Syria.* † *Herodot. lib. 5. n. 6.* ¶ *Rhodig. Cælius lect. Antiq. lib. 8. cap. 31.*

les appelloit aussi les Bleus *Cæruleos*, à cause de la couleur du charbon pilé, qui devient bleuâtre dans la chair où il est insinué, & *Cœlatos*, les Cizelez, parce que leur corps paroissoit comme un ouvrage de marquéterie.

Le nom de *Lettrés* ou de *Polygrammates*, ne signifie pas, que tous eussent des caractéres de l'alphabet imprimés. Ce terme doit être pris dans un sens plus générique. En effet, Rhodiginus dit qu'on imprimoit aux Athéniens la figure d'un Cheval, à quelques autres celle d'un vaisseau, & ainsi de plusieurs autres figures abitraires.

Les cruelles incisions, qui sont en usage chez les Amériquains Méridionaux, deviennent des peintures inéfaçables; les playes qu'ont fait les dents d'Acouty, dont ils se servent pour cet effet, ne se ferment jamais sans laisser une cicatrice, laquelle devient bleuâtre à cause des cendres corrosives des courges sauvages & des autres drogues qu'ils y insérent. L'ouvrage n'en est pas si délicat ni si long à finir, que celui qui se fait avec les osselets; mais il est bien plus douloureux, & l'on peut bien dire de ces Peuples ce que [a] Solin a dit des Pictes, que rien ne doit donner plus d'idée de leur patience & de leur constance invincible, que le courage qu'ils ont, à laisser faire sur eux un plus grand nombre de ces playes, dont le souvenir ne doit pas plus s'effacer de leur esprit, à cause de la douleur qu'elles leur ont causée, que la cicatrice peut s'effacer de dessus leur corps.

J'ai fait voir, par leurs différentes initiations, que c'étoit une pratique de leur Religion ancienne. On peut dire aussi, que c'est

[a] Solin, loc. cit.

chez eux une marque de leur noblesse, ainsi que l'étoit chez les Agathyrses, chez les Peuples de Thrace, chez les Pictes, & généralement chez tous ceux dont les Auteurs nous ont parlé à cette occasion. Car véritablement ils se font honneur de ces marques glorieuses, & l'on doit avoir remarqué dans le cours de leurs initiations, qu'ils en reçoivent un plus grand nombre, à proportion qu'ils s'élévent & deviennent plus considérables, chaque nouveau degré d'élévation exigeant de nouvelles épreuves & une nouvelle ceremonie, dans laquelle on leur fait toûjours un grand nombre de ces douloureuses incisions. Je ne sçai si c'est un point de Religion, ou s'il l'a été originairement parmi les Nations de l'Amérique Septentrionale; ce sont au moins des marques de considération, & les notables se font honneur d'en avoir un plus grand nombre, que ceux qui leur sont inférieurs.

Entre ces Sauvages Septentrionaux, quelques Nations ont plus de goût pour ces Peintures Caustiques que d'autres; elles sont plus communes & d'un travail plus recherché à la Virginie, à la Floride, & vers la Louisiane, que chez celles qui sont plus au Nord, lesquelles en ont moins. Il y en a même quelques-unes, à ce que je croi, qui n'en avoient point l'usage. Les Iroquois me paroissent l'avoir pris de leurs voisins: les hommes sont presque les seuls qui se fassent piquer, & la plûpart ne le font qu'au visage, tout au contraire des Bresiliens & Caraïbes, qui regardent, dit-on, comme une marque d'esclavage, d'avoir le visage ainsi marqué. Les femmes Iroquises ne se font point piquer du tout, si ce n'est quelques-unes en petit nom-



22.

va-
n-
du
tout, si ce n'est quelques-unes en petit nom-

bre, lesquelles s'en servent comme d'un reméde pour prévenir ou pour guérir le mal des dents, & celles-là se contentent de faire tracer une petite branche de feüillage le long de la machoire. Elles prétendent que le nerf par où l'humeur coule sur les dents, étant piqué, elle n'y peut plus tomber, & qu'ainsi elles guérissent le mal en allant jusqu'à la source du mal. C'est aussi apparemment de cette peinture caustique qu'ont voulu parler ceux qui ont écrit que les Huns se faisoient brûler le menton & le bas du visage dés leur enfance avec un fer chaud pour n'y avoir point de barbe, car il n'est plus possible que la barbe puisse poindre où l'on a été piqué de cette sorte ; & il faut expliquer ce qu'ils en ont dit par ce qu'en a écrit Ammien Marcellin. *

Peintures caustiques Hiéroglyphiques.

Les figures que les Sauvages font graver sur leur visage & sur leurs corps, leur servent de Hiéroglyphes, d'écritures, & de mémoires. Je m'explique : Quand un Sauvage revient de la Guerre & qu'il veut faire connoître sa victoire aux Nations voisines des lieux où il passe : Quand il a marqué un lieu de chasse, qu'il veut qu'on sçache qu'il a choisi cet endroit pour lui, & que ce seroit lui faire un affont que d'aller s'y établir, il supplée au défaut de l'Alphabet, qui lui manque, par des nottes caractéristiques, qui le distinguent personnellement ; il peint sur une écorce,

* *Ammian-Marcellinus*, *lib.* 31. *de Hunnis.* Ab ipsis nascendi principiis infantum ferro sulcantur altius genæ, ut Pilorum vigor tempestiviùs emergens, corrugatis cicatricibus, hebetetur.

qu'il éleve au bout d'une perche dans un lieu de passage, ou bien il léve avec sa hache quelques éclats sur un tronc d'arbre, & aprés y avoir fait comme une table rase, il y trace son portrait, & y ajoûte d'autres caractéres qui donnent à entendre tout ce qu'ils veulent faire sçavoir.

Quand je dis, qu'il y fait son portrait, je suis persuadé, qu'on comprend aisément, qu'il n'est pas assez habile pour y marquer tous les traits de son visage : de sorte qu'il y fut connoissable à ceux qui l'auroient vû ; ce n'est pas non plus ma pensée. Ils n'ont point en effet d'autre maniére de peindre en ces occasions que celle dont on a attribué l'invention aux Egyptiens, dont on voit encore quelque chose dans leurs Obélisques, & qui a duré plusieurs siécles dans sa premiére simplicité. Je parle de cette Peinture Monogramme ou Linéaire, laquelle ne consistoit presque que dans les lignes extrêmes de l'ombre des corps, plûtôt que des mêmes; * Peinture si imparfaite, qu'il eût souvent fallu ajoûter au bas le nom de la chose qu'on vouloit exprimer, afin qu'on pût la connoître. Cependant les Peuples se faisoient un tel honneur de l'avoir trouvée, que Pline assure que les Grecs en disputoient la gloire aux Egyptiens.

Le Sauvage donc, pour faire son portrait, tire une ligne simple en forme de tête, sans y mettre presque aucun trait pour designer les yeux, le nez, les oreilles, & les autres parties du visage : en leur place il trace les marques qu'il a fait pointer sur le sien, aussi-bien que celles qui sont gravées sur sa poîtrine, & qui lui étant particuliéres, le rendent connoissable, non-seulement à ceux qui l'ont vû, mais

* *Plin. hist. nat. lib. 35. cap. 3.*

encore à tous ceux qui ne le connoiſſant que de réputation, ſçavent ſon ſymbole Hiéroglyfique, comme autrefois on diſtinguoit en Europe une perſonne par ſa deviſe, & que nous diſcernons aujourd'hui une famille par ſes armoiries. Au-deſſus de ſa tête il peint la choſe qui exprime ſon nom : le Sauvage, par exemple, nommé le Soleil, peint un Soleil ; au côté droit il trace les animaux qui ſont les ſymboles de la Nation & de la famille dont il eſt. Celui de la Nation eſt au-deſſus de celui qui répréſente la famille ; & le bec ou le muſeau de ce prémier eſt tellement placé, qu'il répond à l'endroit de ſon oreille droite, comme ſi cette figure ſymbolique de la Nation en repréſentoit le génie qui l'inſpire. Si ce Sauvage revient de la guerre, il exprime au-deſſous de ſa figure le nombre de guerriers qui compoſent le parti qu'il conduit, & au deſſous des guerriers le nombre des priſonniers qu'il a faits, & de ceux qu'il a tués de ſa propre main. Au côté gauche ſont marquées ſes expéditions & les priſonniers ou les chévelures enlevées par ceux de ſon parti. Les guerriers ſont répréſentés avec leurs armes, ou ſimplement par des lignes ; les priſonniers par le bâton orné de plumes & par le *Chichikoué*, qui ſont les marques de leur eſclavage. Les chévelures ou les morts, par des figures d'hommes, de femmes, ou d'enfans ſans tête. Le nombre des expéditions eſt deſigné par des nattes. On diſtingue celles où il s'eſt trouvé, & celles où il a commandé, en ce que ces derniéres marquées par des colliers attachés à la natte. Si le Sauvage va en ambaſſade pour faire la paix, tous les ſymboles ſont pacifiques. Il eſt répréſenté au-deſſous de ſa figure avec le Ca-

lumet à la main; on voit outre cela au côté gauche le Calumet en grand; la figure symbolique de la Nation chez qui il va en négotiation, & le nombre de ceux qui l'accompagnent dans son ambassade; mais tout ceci sera plus sensible par l'Estampe que j'en fais graver, & par l'explication de chaque Figure.

Cet usage, au reste, que je viens de décrire, est le propre des nations du haut de la riviére S. Laurent, & tirent vers la Louisiane; les autres Nations ont aussi leur méthode particuliére; elle n'est pas tout uniforme: mais ce qu'il peut y avoir de variation est connu de toutes les Nations Sauvages de qui elles sont connuës elles-mêmes. J'ai vû plusieurs fois de ces sortes de Peintures Barbaresques dans les Cabanes Iroquoises, mais je ne les ai pas assez présentes à l'esprit pour en parler d'une maniére plus détaillée & plus exacte; il me suffit de dire en général que tous ces Peuples ont entr'eux une trés-grande quantité de symboles & de figures de toutes espéces, qu'on peut regarder comme un langage particulier, lequel est assez étendu, & supplée en beaucoup de choses au défaut de l'écriture, d'une maniére même qui a quelque chose de plus commode qu'une Lettre.

Peintures passageres.

Les Peintures Caustiques & inéfaçables n'empêchoient pas les anciens, & n'empêchent point encore nos Sauvages de se donner l'agrément d'une autre Peinture passagére en guise de fard, qu'ils renouvellent toutes les fois qu'ils veulent se mettre sur leur propre. Les Auteurs anciens rendent généralement

ce témoignage des Indiens, des Afriquains, des Pictes, des Gelons, des Agathyrses, & de quantité d'autres Peuples; mais quelques-uns se peignoient tout le corps, ainsi que le pratiquoient encore les Ethiopiens du temps de Pline, * lequel assure qu'ils se coloroient de vermillon depuis les pieds jusques à la tête: C'étoient sans doute les Peuples qui alloient tous nuds, lesquels en usoient de la sorte. D'autres se contentoient de quelques agrémens comme les Perses, † de qui Xénophon écrit que Cyrus leur avoit permis de se peindre le tour des yeux, afin qu'ils parussent les avoir plus beaux & plus vifs.

Chez les Romains, qui ne paroissoient pas avoir grand goût pour la Peinture Caustique, au moins dans les derniers temps, cette autre Peinture que je puis appeller journaliére, avoit non-seulement de la dignité & de la noblesse, mais encore quelque chose de sacré & de religieux, ¶ ainsi que Pline en fait foi. C'est pour cela qu'aux jours de Fêtes ils peignoient les Statuës de Jupiter avec du vermillon; parce que cette couleur imite davantage celle du feu. Ils peignoient de la même maniére toutes les Statuës des Dieux, des demi-Dieux, des Héros, des Faunes, & des Satyres; c'est ce que nous expriment parfaitement ces Vers de Virgile:

§ Pan Deus Arcadiæ venit, quem vidimus ipsi
Sanguineis Ebuli Baccis minioque rubentem.

C'est aussi à quoi les Poëtes & les Peintres

* *Plinius, lib. 33. cap. 7.*
† *Xenophon, lib. 8. Cyrop. p. 122.*
¶ *Plin. loc. cit.*
§ *Virg. Eclog. 10. v. 23.*

font allusion lorsqu'ils donnent aux Faunes & aux Satyres un visage extrêmement allumé & de couleur de sang. Ainsi quand Eglé peint celui de Siléne avec des meures :

† *Sanguineis frontem moris & tempora pingit.*

Cela ne doit point être regardé comme un badinage, ou une espéce de tour malin qu'on peut joüer à un homme endormi, mais comme une galanterie, dont Siléne, qui dans un âge avancé avoit tous les agrémens de la jeunesse, devoit lui sçavoir gré, & par reconnoissance lui chanter les chansons qu'elle lui demandoit.

Dans leurs Triomphes, qui étoient comme une réprésentation de Jupiter dans sa gloire, le vainqueur, allant au Capitole offrir le sacrifice à ce Dieu, paroissoit sur son Char, peint lui-même de vermillon depuis la tête jusques aux pieds. Camillus * triompha de cette sorte, comme Pline le dit dans l'endroit que je viens de citer. S. Isidore † de Séville rapporte aussi, que cela s'observoit universellement à l'égard de tous ceux à qui on décernoit cet honneur.

J'ai vû dans le Palais des Ursins, qu'occuppoit feu M. le Cardinal de la Termoille, une Statuë d'un Hercule nud, piqué par tout le corps de petits cercles, avec un point dans le centre. Il n'y paroissoit que cette peinture Caustique, & point d'autres couleurs, que le temps ait pû effacer. Mais peu de jours avant mon départ de Rome, on fit présent à M. l'Evêque de Sistéron, chargé pour lors des affaires du Roy auprés

† *Virg. Eclog. 6. ver. 23.*
* *Plin. loc. cit.* † *Isid. lib. 18, cap. 2.*

de Sa Sainteté, d'un petit buſte de Bacchus en marbre, d'une palme de hauteur, qu'on avoit trouvé, il y avoit peu de temps, en creuſant dans la vigne du Noviciat des Jeſuites, auprés de la porte Pie. Ce Buſte me parut fort précieux, à cauſe de ces deux ſortes de peintures qui s'y remarquent encore. La Cauſtique ne ſe voit bien que ſur la jouë gauche, elle prend à l'angle extérieur de l'œil, & ſerpentant le long de la joüe, elle finit au deſſous de la machoire. Je ne pus aſſés diſtinguer la figure qu'elle répreſente. Peut-être eſt-ce le ſerpent ſymbole de cette Divinité, & de toutes celles qui préſidoient aux Orgies & aux Myſtéres. La peinture paſſagére eſt beaucoup plus ſenſible que la Cauſtique : le Cinnabre y eſt encore attaché autour des paupiéres, aux deux angles intérieurs des yeux, autour des oreilles, aux coins de la bouche, & ſur le haut du front, où eſt une branche de Lierre qui lui fait une couronne.

J'eus l'honneur de le préſenter à M. le Cardinal Gualtieri, & cette Eminence, qui joint un goût exquis pour l'Antiquité à toutes les autres qualitez, qui font un mérite ſublime, me fit voir en même temps dans ſon riche Cabinet, deux Urnes Cinéraires, qui avoient été trouvées dans l'Ombrie, & où toutes les figures étoient peintes, chaque figure aïant une couleur uniforme, répanduë également ſur le viſage, ſur la chair, & ſur les armes du perſonnage qu'elle répréſente. Cette Eminence me parut croire que ces Urnes étoient du temps des Anciens Tyrrhéniens : mais la fineſſe de l'Ouvrage, la forme des Caſques & des Cuiraſſes à la Romaine, me perſuadent qu'elles ſont d'un

Ouvrage beaucoup plus moderne, aussi-bien que le petit Simulachre de Bacchus.

Religion dans la maniére de couper les Cheveux.

On ne se contentoit pas de se peindre ainsi le Corps avec toutes sortes de couleurs, on les répandoit jusques sur les cheveux ; & tous les peuples barbares de l'Antiquité se faisoient un plaisir de les bien graisser, & de les relever par des couleurs artificielles. Il y avoit aussi différentes maniéres de les porter, où je crois qu'il entroit de la Religion, puisque Dieu défendit si expressément aux Juifs de couper les leurs à la façon des Gentils, afin de ne pas idolâtrer en ce point avec les Nations, qui ne connoissoient pas le Dieu d'Abraham & de Jacob.

Or les Nations avoient chacune sur cela leur idée particuliére que les Auteurs Anciens nous ont fait connoître dans leurs écrits, & qu'on voit encore dans les Monumens qui nous restent de l'Antiquité. Les Egyptiens razoient entiérement leur tête pour les raisons que nous avons déja apportées. Les Lycens * portoient la longue chévelure, & en étoient extrêmement jaloux. Mausole Roy de Carie, les aïant vaincus, leur imposa de trés grosses contributions. Ceux-ci aïant répréfenté qu'il leur étoit impossible de les payer, le vainqueur fit semblant d'écouter leurs raisons, & se contenta de leur ordonner de couper une partie de leurs cheveux, ce qui étoit alors une marque de servitude chez les Cariens, comme ce l'est encore aujourd'hui chez les Caraïbes & les Sauvages Méridionaux. Mais

* *Aristot. Oeconom. lib. 2.*

les Lyciens aimérent mieux ſubir toutes les conditions les plus onéreuſes, que d'executer ce dernier ordre, jugeant qu'il valoit mieux encore n'être que tributaires, quoiqu'il en pût couter, que d'être eſclaves. Les * Auſes peuples d'Afrique, coupoient leurs cheveux, & n'en laiſſoient qu'un flocon ſur le devant. † Les Corybantes de Chalcide au contraire aïant remarqué que leurs ennemis les prenant aux cheveux, les terraſſoient aiſément, ſe faiſoient razer tout le devant de la tête, & ne les laiſſoient croître qu'un peu par derriére depuis une oreille juſques à l'autre. ¶ Les Abantes étoient tondus de la même maniére, auſſi-bien que les Machlyens. On apella cette tonſure *Theſcide* en l'honneur de Theſée, qui fit couper ainſi les ſiens, lorſqu'il en conſacra les premices à l'Oracle de Delphes : on la nomma auſſi *Hectoride* en mémoire d'Hector. § Les Maces razoient les deux côtés de la tête, & ne laiſſoient qu'une hure ſur le ſommet, laquelle prenoit depuis le front juſqu'à la naiſſance du col. Les Maxiens qui ſe glorifioient d'être deſcendus des Troyens, * & qui ſe peignoient tout le corps avec du vermillon, faiſoient couper tout le côté gauche juſqu'à la peau, & ne touchoient point au côté droit. J'ai lû quelque part, mais je ne ſçais plus où c'eſt, que d'autres au contraire laiſſoient croître leurs cheveux à gauche, & razoient tout le côté droit pour en avoir plus de facilité à tirer de l'arc.

* *Herodot. lib.* 4. *n* 180.
† *Strabo, lib.* 10. *pag.* 320.
¶ *Plutarch. in Theſe, Herodot. lib.* 4. *n.* 180.
§ *Herodot. lib.* 4. *n.* 175.
* *Herodot, lib.* 4. *n.* 191.

Les Arabes se faisoient tondre en rond, ne portant de cheveux que depuis le sommet de la tête jusques aux oreilles. * Ils prétendoient imiter en cela le Dieu Bacchus; & c'est la tonsure qu'on appelloit Bacchique.

L'Amérique renferme encore dans son sein une multitude de Nations, en qui l'on voit la bizarerie de presque toutes ces chévelures différentes. Les Bresiliens portent tous uniformément la tonsure Theseide ou des Corybantes de Chalcide; & Hierôme Staad, qui ne sçavoit pas ce point d'Histoire & qui ne faisoit attention qu'à la tonsure Monachale, en a tiré une mauvaise conclusion, en croïant qu'ils l'avoient reçûë de S. Thomas ou des Apôtres, qui anciennement leur avoient annoncé l'Evangile. Les Iroquois laissoient croître la leur absolument, sans la couper comme les Lyciens; ils la graissoient simplement, sans y mettre de couleurs; ils n'en mettoient pas même sur leur corps ou sur leur visage, si ce n'est en temps de guerre; ensorte que c'étoit-là une espéce de déclaration qu'ils alloient chercher l'ennemi : mais le mélange des Nations aïant corrompu leurs mœurs, ainsi que je l'ai déja dit, les a aussi changées sur ce point, comme sur beaucoup d'autres; de maniére que leurs Anciens se plaignent aujourd'hui, comme Juvénal † faisoit de son temps, en voiant la Ville de Rome infectée de tous les désordres de la Gréce.

Leurs jeunes gens tout occupés de la vanité & du desir de plaire, ont recours à l'Art pour s'embellir, & empruntent des ornemens

* *Herodot. lib.* 3. *n.* 8.

† *Juvenal. Stat.* 3.

ornemens étrangers, un agrément qu'ils ne croyent pas pouvoir trouver en eux-mêmes. Nôtre maniére de s'ajuster, laquelle paroit ridicule aux Chinois, ne leur déplaît pas : mais il ont une complaisance infinie, quand ils sont accommodés à leur mode. Leur toillette n'est pas des mieux fournies, mais ils y mettent un temps infini, & elle les occupe autant que les Dames d'Europe, & beaucoup plus que les leurs, qui paroissent persuadées que la bien-séance, la pudeur, & leurs travaux domestiques, demandent plus de modestie & de simplicité.

Un jeune Iroquois donc, pour embellir sa tête, coupe ses cheveux d'un côté à deux travers de doigt de la peau, & il les laisse croître de l'autre dans toute leur longueur. Pour les ajuster ensuite aprés les avoir graissez & bien peignez, il pratique sur le haut de sa tête un ou trois petits toupets en forme d'aigrette; il y attache, avec un peu de cuir façonné, un petit morceau de porcelaine blanche; & il passe dans la base de l'aigrette du milieu un tuyau de plume orné de diverses couleurs. Il fait relever à contre-poil avc du suif les cheveux du côté qui est tondu; il tresse ceux du côté opposé & les ramasse sous l'oreille en nœud de Ruban; il fait une autre petite tresse au milieu du front, qu'il laisse pendre sur l'une des paupiéres & qu'il r'attache sur le côté.

Ses oreilles sont percées d'ordinaire en trois endroits. Les trous en sont fort grands & garnis de noyaux de porcelaine de la grosseur d'un poulce, enfilez dans des rubans qui pendent sur la poîtrine; ou bien il y insére un fil de cuivre en ligne spirale de la longueur du doigt, & d'un poulce de diamètre.

Il y ajoûte outre cela un duvet trés-fin de peau de Cigne : ce duvet fait sur chaque oreille un volume de la grosseur du poing. Dans les jours de montre & de fête solemnelle, il répand encore ce duvet sur toute sa tête ; & pour couronner l'ouvrage, il fait sortir au-dessus d'une oreille une aigrette, une aîle, ou la dépoüille entiere de quelque oyseau rare. Quelques-uns se font une espéce de diadême d'un petit collier de porcelaine ou de peau de Marte, qui aprés leur avoir ceint la tête, flotte agréablement par derriére sur leurs épaules.

Le vermillon & d'autres couleurs détrempées dans l'huile, ou mêlées avec le suif & la graisse, sont bizarrement répanduës non-seulement sur le visage, mais encore sur les cheveux, & sur le duvet des oreilles & de la tête, avec quelque différence neanmoins de ce qu'ils ont coûtume de faire, quand ils doivent aller en guerre ; car alors leur visage est entiérement peint, au lieu qu'ils se contentent communément de quelques embellissemens.

Pour ce qui est des Sauvages qui sont toûjours nuds, tous les matins ils se donnent un habit de couleur : le fond en est d'écarlate qu'ils ont soin de damasquiner, en y ajoutant plusieurs autres figures de différentes couleurs, pour relever celle du fond de l'habit. Dés qu'ils sont sortis du bain, & qu'ils se sont un peu séchez, leurs femmes viennent dans le Carbet avec des Calebasses pleines de Rocou, & d'autres couleurs détrempées dans l'huile de Palmiste ou de Jenipat. Elles peignent d'abord tout le corps avec le Rocou, & ajoûtent ensuite plusieurs autres ornemens. Les jours de fête & de

solemnité ils se font outre cela frotter tout le corps dans une eau gluante, sur laquelle ils répandent une poudre cendrée faite de coques d'œuf, ou bien une espéce de duvet qui s'y attache, & les fait paroître emplumés comme des Oyseaux, d'autres usent d'une pâte gommée & odoriférante, sur laquelle ils appliquent les plus belles fleurs qui croissent dans leur Païs.

Plusieurs Nations se percent le cartilage du nez entre les narines, & y attachent une pierre verte transparente & taillée en fer de fléche, ou bien ils y insérent une plume, qui s'étendant des deux côtés, leur fait une espece de moustache. Les Bresilens & les Caraïbes se font outre cela de grandes ouvertures dans la lévre inférieure & dans les joües : ils font passer dans ces ouvertures, de gros boutons de procelaine arrondis, ou taillez en point de Diamant. Ces ornemens leur sont assés incommodes lorsqu'ils mangent : mais le sexe se persuadera aisément qu'ils souffrent volontiers cette incommodité, s'ils ont dans l'idée, qu'ils en ont plus d'agrément. La beauté coûte encore davantage à une certaine Nation de Sauvages, si toutefois c'est par ce principe qu'ils font ce que * Lopes de Gomara en a rapporté. Cet Auteur dit que les Hommes s'y percent une mammelle, & quelques-uns tous les deux, & inserent dans les trous certaines petites canes de la longueur d'une Palme & demie. Ils se percent aussi le gras des cuisses, & y font entrer des cannes comme dans leurs mammelles ; ces Sauvages sont placés dans le fonds du Golphe du Mexique, &

* *Lopes de Gomara. Hist. Gen. de Indias, lib. 2, cap. 21*

habitent une Isle qui n'est pas fort éloignée de Panuco.

Les femmes des Sauvages entretiennent leurs cheveux, & en sont jalouses au-de-là de ce qu'on peut imaginer. L'affront le plus sanglant qu'on pût leur faire, ce seroit de les leur couper, elles n'oseroient alors se montrer; & si dans le deüil elles en coupent quelque chose, ce n'est que pour se condamner à la retraite. Leurs cheveux & généralement ceux de tous les Sauvages, sont trés-beaux & du noir le plus foncé qu'il y ait; elles les graissent d'huile, & ont très-grand soin de les peigner. Quant à la maniére de les porter, elles se distinguent par tout de celle dont les hommes portent les leurs, excepté chez les Caraïbes des Antilles, & chez les Galibis, où les femmes les accommodent presque de la même maniére que leurs maris: mais elles ont aussi quelque chose de particulier qui les distingue, & que les femmes n'ont point ailleurs: ce sont les Brodequins qui sont la marque infaillible de leur liberté, & qu'il n'est point permis aux esclaves de porter. C'est une espéce de chaussure qui consiste en deux piéces, cousuës de jonc & de coton fort proprement travaillées, & qui serrant la jambe par ses deux extrémités, font enfler le gras de la jambe, & le font paroître plus plein & plus rebondi.

La plûpart des femmes chez les Nations Sauvages, tressent leur cheveux, & les laissent pendre. Les femmes Iroquoises & Huronnes, les partagent des deux côtés de la tête, les faisant tous revenir par derriére, où elles les lient le plus prés de la tête qu'elles peuvent; elles reprennent ensuite ces cheveux pendans, y mêlent de l'écorce concas-

ſée de Péruche, qui ſert à les conſerver, & aprés les avoir repliés, de maniére qu'ils ne deſcendent pas plus bas que les reins, elles les enveloppent d'une peau d'anguille préparée, & enduite de vermillon bien éclatant. C'eſt en cela qu'elles font principalement conſiſter leur beauté. Les femmes des Sauvages de l'Amérique Méridionale ſe peignent le corps comme les hommes, mais d'une maniére differente & diſtinctive. Dans la Septentrionale elles ſe contentent de ſe donner au viſage quelques agrémens de cette peinture; on doit cependant en excepter les Iroquoiſes, qui ne font tout au plus que tracer une ligne de vermillon, depuis le ſommet de la tête juſqu'à la naiſſance du front dans la ſéparation des cheveux. Leurs nez ne ſont point percés, leurs oreilles le ſont, comme celles des Hommes, en trois endroits, mais les ouvertures en ſont plus petites; elles y paſſent quelques pendans de porcelaine, ou de pierre rouge taillée en fer de fléche, ou bien des canons de porcelaine, qui ſont faits comme des tuyaux de pipe de Hollande.

Les huiles dont les Sauvages ſe graiſſent, les rendent extrêmement puants & craſſeux; ce ſont des huiles ſimples d'animaux, de poiſſons, ou de quelques plantes, qui ont preſque toutes des odeurs fortes, & qui rancíſſent aiſément: mais ces huiles leur ſont abſolument néceſſaires, & ils ſont mangés de vermine quand elles leur manquent. Comme ils n'ont raffiné ſur rien, ils n'ont pû corriger cette puanteur par les eſſences & par les parfums que les Nations policées ont ſubſtitué depuis long-temps à la ſimplicité des huiles & des graiſſes dont les Sauvages ſe ſervent encore.

Tous les autres ornemens des Sauvages consistent en des couronnes, des colliers qu'ils mettent autour de leur col, d'autres colliers ou bandes de porcelaine taillée en rond, en noyaux, en canons, en fer de fléche, ou bien en cylindres : en des bracelets de la même matiére, en divers ouvrages de plumasserie, ou travaillés en poil d'Elan, de Bœuf sauvage, & de Porc-épy, dont chacun sçait se faire une parure selon son goût, tandis qu'il est dans un âge propre à ces amusemens : mais dès que cet âge est passé, il se fait une gloire de vivre dans une négligence toute opposée, & de ne porter plus rien de superflu, ou qui ne soit usé, afin de faire comprendre qu'il pense à des choses plus sérieuses.

La couronne n'étoit pas dans les prémiers temps une marque distinctive de la Royauté, elle en étoit une cependant de considération & de distinction. On la donnoit pour récompense à ceux qui remportoient le prix dans les Jeux institués à l'honneur des Dieux. Les Romains ennemis des Rois, en avoient de plusieurs sortes pour reconnoître différentes espéces de services rendus à la République. On voit des Couronnes chez presque toutes les Nations Sauvages, dont les rayons sont faits de plumes de différentes couleurs, & dans le cercle desquelles sont enchassés des becs d'oiseaux en guise de diamants, des ongles d'animaux extraordinaires, & quelquefois des petites cornes de chevreüil. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que jamais les femmes ne se donnent cet ornement ; les hommes même ne le prennent que dans leurs plus grandes solemnitez, mais sur-tout lorsqu'ils chantent la guerre & qu'ils y vont ; ils en parent aussi la tête de leurs es-

claves le jour de leur entrée publique. Le Législateur de Sparte avoit fait une Loi à tout Lacédémonien d'aller au combat, vétu de pourpre, chantant & dansant, & ayant la couronne sur la tête. Comme les habits n'étoient pas bien communs au tems de Lycurgue, & que dans les combats & dans tous les autres exercices de leurs Gymnases, les filles même étoient toutes nuës, je me persuade que l'habit de pourpre ordonné par ce Législateur, étoit une couche de vermillon, & je me represente un Lacédémonien allant au combat, tel absolument qu'est un Guerrier Caraïbe.

Les colliers que les Sauvages mettent quelquefois autour de leur cou, ont prés d'un pied de diamétre, & ne différent point de ceux qu'on voit encore sur quelques Antiques au col des Statuës des Barbares. Les Sauvages Septentrionaux portent aussi sur leur poitrine une plaque de porcelaine creuse de la longueur de la main qui fait le même effet, que ce qu'on apelloit *Bulla* chez les Romains. Les Méridionaux portent des plaques d'un métail mitoyen entre l'or & le cuivre, qu'on nomme des *Caracolis*; ces plaques sont ordinairement de la forme d'un Croissant, comme ce qu'on apelloit dans l'Antiquité *Lunula*, qui étoit un ornement des femmes.

On peut ajoûter aux ornemens des Sauvages, la gomme dont parle le * Pere de la Neuville, & qui a quelque chose de si singulier, que ses paroles méritent bien d'être rapportées.

» J'oubliois, dit-il, à vous parler d'un des

* *Troisiéme Lettre du P. de la Neuville. Mémoires de Trévoux, Mars 1723.*

» plus curieux Ouvrages de nos Indiens:
» c'eſt une eſpéce de poire creuſe & fort maniable, qui leur ſert de ſeringue : elle eſt faite d'une gomme, laquelle a une vertu de reſſort ſi ſurprenante, qu'elle fait autant de bonds qu'une bale de Paume. Elle ne fond point, quelque chaude que ſoit l'eau dont on remplit la poire, qui a aſſez l'air & la couleur d'une Eolipile de Cuivre bien paſſé : Elle dure trés-long-tems : on l'étend ſans la gâter juſqu'à lui donner la longueur d'une demie aulne, quoi-que dans ſon volume ordinaire elle ne ſoit ni plus longue, ni plus groſſe qu'une poire de bon chrétien : nos Indiens ont des anneaux de la même gomme, leſquels ſe métamorphoſent en braſſelets, en jarretiéres, en colliers, en ceintures, & redeviennent anneaux : ils ſerrent exactement le doigt ſans égard à la petiteſſe & à la groſſeur : tirez l'anneau du doigt, il ſe prêtera, ſi vous le voulez, à tous les doigts rëünis, & paſſera au bras comme un braſſelet ; tirez-le derechef pour le porter à la tête, il s'augmentera ſans effort pour la couronner, & ſe rétrecira lorſque vous l'aurez fait décendre ſur le col en guiſe de collier : il s'allongera encore pour embraſſer tout le corps, & pour paſſer du col & des épaules à la ceinture ; enfin décendu juſques en bas, il reprendra ſa forme naturelle pour ſervir d'anneau comme auparavant, ſans avoir rien perdu de ſa molleſſe & de ſon reſſort ; car outre que rien ne le peut caſſer, il ne ſerre ni moins ni plus le bras, la tête, le cou & les reins, que le doigt. J'ai vû un Indien qui donnoit à cet anneau un uſage encore plus extraordinaire, & qui montre

» bien le reſſort infini de cette gomme. Il s'en
» ſervoit comme de corde à ſon Arc.

De tout ce que je viens de dire de la maniére de s'orner, on conclura aiſément, que les Sauvages, au lieu d'ajoûter à leur beauté naturelle, (car ils ſont preſque tous bien faits,) travaillent à ſe rendre laids & à ſe défigurer. Cela eſt vrai auſſi; cependant quand ils ſont bien parez à leur mode, l'aſſemblage bizarre de tous leurs ornemens, non-ſeulement n'a rien qui choque, mais il a un je ne ſçai quoi qui plaît, & leur donne de la bonne grace.

OCCUPATIONS DES FEMMES

LES Femmes des Sauvages, * ainſi que les Amazones, les Femmes des Peuples de Thrace, de Scythie, d'Eſpagne & des autres Peuples Barbares de l'Antiquité, travaillent les Champs, comme font aujourd'hui les femmes de Gaſcogne, de Bearn & de Breſſe, qu'on voit ſouvent mener la Charruë, tandis que leurs maris filent la quenoüille. Le grain qu'elles ſement, c'eſt le Maïs, connu autrement ſous les noms de bled d'Inde, bled d'Eſpagne, & bled de Turquie, lequel eſt le fondement de la nourriture de preſque toutes les Nations ſédentaires d'un bout de l'Amérique à l'autre.

* *Strabo, Lib. 3. p. 114.*

De la Nourriture.

* Jules Scaliger a prétendu que cette sorte de bled avoit été absolument inconnuë aux Anciens; mais je ne suis point du sentiment de cet Auteur. Peut-on en effet imaginer, que cette multitude de Peuples différens qui ont passé en Amérique, & qui s'y sont transportez, non-seulement des extrémitez de l'Asie, mais encore de l'Afrique & de l'Europe, se trouvent aujourd'hui n'avoir de toutes les plantes frumentacées que cette espéce seule, sans penser en même-tems que c'étoit celle qui étoit en usage parmi les mêmes Peuples au tems de leur transmigration? Nous les trouvons encore fidéles à garder les pratiques de leurs Ancêtres, aprés une longue suite de siécles, & nous voïons de nos yeux chez eux les mêmes coûtumes, dont nous découvrons tous les vestiges à travers les ténébres des tems, que leur éloignement rend les plus obscurs; sera-t'il croïable qu'ils auront été plus fidéles à perpetuër des usages arbitraires, qu'ils l'auront été dans ce qui importe le plus à la vie, qui en est le fondement & le soûtien?

Du Maïs ou Bled d'Inde.

Le Maïs, ainsi que je viens de le dire, est la nourriture commune de tous les Sauvages sédentaires, depuis le fonds du Brésil jusques aux extrémitez du Canada, même de la plûpart de ceux qui ont l'usage de la racine du Manioc: Ne seroit-il pas plus naturel de penser qu'il auroit été la premiere

* *Jul. Scaliger. Exerc. 292. p. 862.*

nourriture des Hommes aprés les glands des Chênes, ou des Hêtres de Dodone? Qu'il l'a été pendant plusieurs siécles, aprés lesquels on a substitué d'autres espéces de grains qu'on aura trouvé d'un meilleur usage, & qui auront fait abandonner les premieres?

Tout ceci n'est point sans fondement, & peut se justifier par les Auteurs. Car en premier lieu, les Auteurs sont embarassez, & ne conviennent point des termes pour nous expliquer les diverses especes de Plantes frumentacées; de sorte qu'il faut aujourd'hui deviner pour les entendre, & avoüer qu'ils ont emploïé les mêmes termes pour nous faire connoître des Plantes différentes, ou différens termes, pour signifier la même Plante. Pline lui-même nous le déclare nettement, en disant que les especes de froment ne sont pas les mêmes par tout, & que dans les divers endroits où l'on se sert des mêmes especes, elles n'ont pas le même nom. * *Frumenti genera non eadem ubique, nec ubi eadem sunt, iisdem nominibus.* En second lieu, il est facile de faire voir des substitutions d'une espece à une autre en différens temps & en divers lieux, de maniere que celle qui étoit une nourriture commune & ordinaire dans un pays en certains temps, y devenoit ensuite si rare, qu'aprés un certain nombre d'années elle y étoit tout-à-fait hors d'usage, & quelquefois inconnuë. En troisiéme lieu, on peut par des conjectures presque évidentes, comme démontrer par les Auteurs, que le Bled d'Inde a été non-seulement connu, mais encore en usage chez plusieurs Peuples. Enfin on peut tirer un trés-fort préjugé de cela même, de ce que les Amériquains préparent aujourd'hui leur Bled d'In-

* *Plin. Hist. nat. Lib. 18. cap. 8.*

de abſolument de la même maniere, que les Anciens préparoient eux-mêmes leurs grains, avant d'avoir inventé l'uſage des Moulins, des Fours, & pluſieurs autres choſes que la ſuite des temps a miſes au jour, & perfectionnées ſelon la néceſſité, ou même ſelon la qualité des eſpeces de grains, qui ont été mis ſucceſſivement en vogue.

La plûpart des termes dont on s'eſt ſervi pour nommer les plantes frumentacées, ſont des termes génériques, qui par la force de leur ſignification ne déſignent pas une eſpece plûtôt qu'une autre, quoique dans la ſuite on en ait fait l'application à des eſpeces particuliéres. Tels ſont les termes *Far*, *Ador*, *Alica*, *Hordeum*. *Tri i um*, *Frumentum*. Calepin * dans ſon Dictionnaire au mot *Far*, dit que c'étoit un nom générique pour ſignifier toutes les eſpeces de Planes frumentacées Il étoit ainſi nommé, parce qu'il étoit porté & produit par la terre, ou bien du verbe *Frangere*, parce qu'on le briſoit dans des mortiers ou dans des moulins. Le *Far* déterminé à une eſpece particuliére, ſe nommoit *Ador.* Feſtus † tire l'étymologie de ce mot du verbe *Edere*, manger, & dit qu'anciennement il étoit appellé *Edor*: Il ajoûte qu'il pouvoit auſſi venir du verbe *Aduror*, parce qu'on le torréfioit avant que de le piler ou de le moudre. L'*Alica* étoit auſſi un nom générique. Feſtus fait venir ce mot du verbe *Alere*, nourrir. § L'*Alica* déterminé à une eſpece particuliére,

* *Calepin. Far.* Olim nomen generale fuit ad omnia genera frumentorum, ita dictum à ferendo, vel à faciendo.

† *Feſtus Ador.* Farris genus Edor quondam appellatum ab edendo: vel quod aduratur ut fiat toſtum, unde in ſacrificiis mola ſalſa efficitur.

§ *Feſtus, Alica*, Alica dicitur quod alit corpus.

se nommoit *Alicastrum*, qui étoit une sorte de froment plus nourrissant que les autres. Le Far & l'Alica étoient outre cela des compositions de diverses sortes de Plantes frumentacées, de-là vient qu'on trouve souvent dans les Auteurs, ces termes *Far Triticeum*, *Far Adoreum*, *Far Hordeaceum*, *Alica ex Zea*, *Alica Adulterina*, *&c.* L'Orge, ou *Hordeum*, étoit ainsi appellé à cause de sa promptitude à venir à maturité. Le mot *Triticum* porte avec soi son étymologie à *Triturâ*, du verbe *Tero*, piler, broyer, *& frumentum* est tiré du mot *Frumen*, lequel dans le vieux langage Latin†, signifie le palais de la bouche, par où il faut que toute nourriture passe.*

Je n'entre point dans une plus grande explication des autres termes, qui par leur signification propre ne nous donneroient pas une connoissance plus distincte de l'espece particuliére à laquelle ils étoient appliquez. Il me suffit d'en conclure que les termes étant génériques, ont pû être successivement attribuez à des especes différentes, à mesure qu'on en changeoit, & qu'on en substituoit une autre pour servir de nourriture commune & ordinaire, laquelle pourra être nommée *Alica*, parce qu'elle nourrit *Far*, parce que la terre la produit; *Triticum*, parce qu'on est obligé de la broyer & de la moudre; ainsi du reste, dont on peut voir les étymologies plus au long dans S. Isidore de Seville †.

L'universalité de ces termes a embarrassé les Auteurs, tant anciens que modernes, & a causé entr'eux des disputes & des contra-

* *Isidor. Orig. lib.* 17. *cap.* 3.

† *Isidor. Hispal. Orig. Lib.* 17. *cap.* 3. Frumenta sunt propriè quæ Aristas habent. Fruges autem, reliqua. Frumenta autem vel fruges à *frumendo*, hoc est à vescendo dictæ, nam frumen dicitur summa pars gulæ.

d ctions de ſentimens, qu'il n'eſt pas facile d'accorder. Pline * aſſure que ceux qui ſe ſervent de cette eſpece qu'on appelle *Zea*, n'ont point l'uſage du *Far*; cependant Denys d'Halicarnaſſe § appelle *Zea*, auſſi-bien que Strabon ¶, ce que Pline appelle *Far*. Gallien † rapporte les différens ſentimens des Anciens, pour expliquer quelles étoient les eſpeces diſtinguées par ces noms *Olira*, *Typhe*, *Zea*. Aprés les avoir expoſez, il conclut en diſant que c'étoit la même choſe ſous divers noms. Anguillara *a* les diſtingue; & ſous ces trois noms comprend trois eſpeces connuës en Italie ſous ceux de *Spelta*, *Scandella* & *Farro*. Jules Scaliger croit *b* que *Typhe* eſt le ſegle; *Zea*, le bled blanc, ou l'Epeautre: il croit auſſi que l'*Olira* & l'*Oriza* ſont deux noms communs au Ris. En voila aſſez pour faire comprendre que ſi les Auteurs, que nous pouvons regarder comme Modernes, n'ont pû s'accorder ſur ce que penſoient Denys d'Hlaycarnaſſe, Pline, Strabon, & leurs autres contemporains, ceux-ci pourroient avoir eu de plus grandes difficultez encore, pour ſçavoir au juſte ce qui étoit de l'uſage dans des temps fort éloignez de celui auquel ils écrivoient, & plus obſcurs encore que les ſiécles qui ſe ſont écoulez depuis eux juſqu'à nous, à cauſe que ces premiers temps, qui étoient ceux de la Barbarie & de l'Origine des Nations, ont toûjours été envelopez des ténébres de l'ignorance.

Je ne prétens pas dire que le Far, dont le Peuple Romain s'eſt ſervi uniquement pen-

* *Plin. lib. 18. cap. 8.* § *Dion. Halyc. lib. 2. Ant. Rom. p. 95.* ¶ *Strabo lib. 5. p. 242.* † *Galen. lib. 1. de Alim. Facul. cap. 3.* a *Anguillara part. 6. p. 98.* b *Jul. Scaliger. Exert. 292. p. 868.*

dant les trois cens premiéres années depuis la fondation de Rome, soit une même chose avec le Maïs; on pourroit me faire sur cela une forte objection, qui est que cette espece de Bled ne s'étoit point perduë, puisqu'on s'en servoit encore à Rome du temps de Pline dans les Sacrifices, dans les Mariages, & dans les autres choses qui appartenoient à la Religion, par respect pour l'Antiquité; & quoique nous ne sçachions pas précisément quelle espece de Bled c'étoit que le Far, & si c'étoit le même que le *Farro*, dont les Italiens se servent aujourd'hui. Pline nous en dit assez pour nous faire croire que ce n'étoit point le Maïs, à moins qu'on ne voulût dire, que cette institution respectueuse pour les pratiques de leurs Ancêtres, quoique beaucoup plus ancienne que Pline, étoit cependant postérieure aux substitutions qu'on auroit fait de plusieurs especes de Plantes frumentacées, qui auroient eu successivement le nom de *Far*.

Les Auteurs eux-mêmes nous donnent des exemples de ces substitutions. Et sans entrer dans un long détail, il nous doit suffire de ce qu'ils ont dit par rapport à l'Orge, lequel étoit chez les Grecs dans la même degré de vénération que le *Far* chez les Romains; parce qu'il avoit été leur première nourriture, comme l'Avoine l'étoit des Peuples de Germanie, l'Orge & le Lotos de ceux d'Egypte & de Lybie, le Panis des Peuples d'Aquitaine, le Millet des Méotes & des Sarmates, & ainsi de plusieurs autres, qui certainement ont changé de nourriture, & même plusieurs fois.

Le froment que les François ont porté en Amérique, y est certainement bien plus ré-

cent que le Maïs. Les Sauvages donnent cependant dans leur Langue le même nom à l'un & à l'autre. Je suppose que dans la suite des temps, préférant au Bled d'Inde le froment ou Bled François, qui vaut incomparablement mieux sans contredit, ils ne fassent plus d'usage que de ce dernier : quelle marque auront les siécles à venir de cette substitution, le nom étant absolument le même. Il faut donc que l'Histoire de nos jours le leur apprenne d'une maniere claire, & qui ne fasse point de confusion dans la postérité. Or les Sauvages qui n'ont point d'écriture, ni d'Annales, ne peuvent transmettre cette connoissance à l'avenir par eux-mêmes. Les premiers tems aïant été aussi plongés pendant plusieurs siécles dans cette ignorance profonde où sont aujourd'hui les Amériquains, ont été dans la même situation & au même niveau que les Barbares, & n'ont point laissé de fastes des évenemens arrivez pendant leur barbarie, ou n'en ont laissé que de fabuleux.

De ces différentes especes de Grains dont les divers peuples se nourrissoient, quelques-unes ne servent que pour les animaux; d'autres sont inconnuës, & ne se voyent plus dans les pays où elles étoient cultivées; ou bien, elles s'y sont éclypsées pour un temps, comme il est facile de le prouver par raport au Bled d'Inde même. Car supposé que cette Plante eût toûjours été étrangére à Rome, comme elle l'étoit du temps de Pline, on ne peut presque nier qu'elle n'y parut au moins de son temps. Quoiqu'en puisse dire Scaliger, on doit expliquer du Bled d'Inde ces paroles de Pline *. *Milium intra hos decem annos ex India in Italiam invectum est nigrum co-*

* *Plin, lib. 18. cap. 8.*

lore, Amplum Grano, Arundineum culmo, adolescit ad pedes altitudine septem, Lobas vocant, omnium frugum fertilissimum, ex uno grano terni sextarii gignuntur. Dans le cours de ces dix années on a apporté de l'Inde en Italie une espece de Millet noir en couleur, dont le grain est fort gros, & le chaume semblable aux cannes, & aux roseaux; il croît à la hauteur de sept pieds. Ses tiges qu'on nomme Lobas, ou Phobas, selon la remarque du Pere Hardoüin, sont trés grandes. C'est de toutes les Plantes frumentacées la plus fertile; un seul grain produit trois septiers.

On met avec raison le Maïs au rang des Plantes miliacées & arundinacées, à cause des ressemblances qu'il a avec ces sortes de Plantes, ressemblances qu'on peut confronter dans Théophraste & dans les autres Botanistes. Au reste, Pline a fort bien caractérisé le Maïs par sa fécondité, sa qualité, la hauteur de sa tige, & la grosseur de son grain. Pour ce qui est de la couleur, il y en a de plusieurs sortes; l'un tire sur le noir, l'autre sur le bleu & sur le pourpre; le plus commun est d'un jaune de paille plus ou moins foncé, selon le terrain ou le degré de maturité. Ces différences sont purement accidentelles, ou suivent les différentes especes de Maïs. La plûpart des Relations anciennes & modernes appellent le Maïs, ou simplement du Mil, ou du gros Mil, pour le distinguer du Mil ordinaire & de la petite espece. Et parlant de ses tiges, elles les nomment les cannes de Bled d'Inde.

Cela doit servir à nous faire entendre les Auteurs, quand ils nous racontent de certains Peuples, qu'ils font leur nourriture ordinaire du fruit des Roseaux, comme E-

lien *, Strabon †, Diodore de Sicile ¶, l'assurent des Indiens en général, des Habitans de la Tapobrane des Ethiopiens, &c. C'est aussi du Maïs qu'ont voulu probablement parler les Auteurs, qui ont écrit que les Indiens, les Peuples des environs des Palus Méotides, & les Sarmates vivoient de Millet. Philostrate § caractérise le Millet presque aussi-bien que Pline dans la vie d'Apollonius de Thyane. Car parlant de l'Inde, il dit : » Que » la terre y est noire, fertile en toutes sortes » tes de fruits ; que les pailles & les tiges » des Plantes frumentacées y sont de la grosseur » des cannes & des roseaux ; mais surtout » qu'elle porte du Millet & du Sésame » d'une prodigieuse grosseur. « On ne peut pareillement le méconnoître dans ce que dit Hérodote † en faisant la Description des Mœurs des Indiens. » Ils vivent, dit-il, » d'herbages, & ils ont une espèce de semence, » laquelle se rapporte au Millet, » que la terre produit d'elle-même, enveloppée « dans son calice; aprés l'avoir cueilli » ils la font cuire dans son propre calice » & s'en nourrissent. » * Le même Auteur, parlant du Froment & de l'Orge des Babyloniens, dit que les feüilles de leur tige sont larges, au moins de quatre doigts. Or il semble que cela ne peut convenir qu'au Maïs. † Théophraste aura peut être voulu parler de la même Plante, quand il a écrit sur le rapport qu'on luy en avoit fait, qu'au de-là de la Bactriane, le Froment y vient si prodigieux, que chaque grain peut être

* *Ælian. Lib. 3 c. 39.* † *Strabo Lib. 15.* ¶ *Diodor. Sic. Lib. 3. p. 99.* § *Philostrat. Lib. 3. in vita Apollon.*
† *Herodot. Lib. 3. n. 100.* * *Herodot. Lib. 1. n. 193.*
† *Theophrast. Lib. 8. c. 4.*

comparé pour sa grosseur au noyau des Olives. A present que ces païs nous sont plus connus qu'ils n'étoient aux Anciens, je ne sçache pas qu'il y ait d'autres espéces de grains à qui cela puisse convenir qu'au bled d'Inde.

Le Millet dont vivoient les Sarmates & les Méotiens § étoit le même que cultivoient les Amazones leurs épouses. Apollonius de Rhodes parlant des Chalybes qui étoient au voisinage des Amazones, dit qu'ils n'avoient point l'usage du Labour, ni aucune maniére de semer & de faire croître la Plante, laquelle a *le goût du Miel*. Qu'ils n'avoient pas non plus de Troupeaux, mais qu'ils achetoient de leurs voisins ce qui leur étoit nécessaire, & qu'ils le commerçoient avec du fer, lequel ils sçavoient fort bien mettre en œuvre. † Or cette Plante qui a le goût du Miel, à moins que ce ne soit le Gom * dont usent aujourd'hui les Mingreliens, ne peut être autre chose que le bled d'Inde. Dans la Langue des Anciens Celtes, ¶ le mot *Mel* signifie également du *Miel* & du *Mil*. Il seroit d'autant moins surprenant

§ *Apollo. Rhodius. Lib. 2. v. 1005.*

† *Chardin voyage en Perse par la Mer Noire & par la Colchide p. 74.*

* Le Gom est une sorte de grain, qui se cüeille dans la Mingrelie, menu comme la Coriandre, & qui ressemble assez au Millet, il produit un Tuyau de la grosseur du pouce, de la hauteur d'un homme, au bout duquel il y a un épy, qui a plus de 300. grains, & ne ressemble pas mal aux Cannes du bled d'Inde. Par cette description tirée de Chardin, il paroît que le Gom est une espéce de bled d'Inde, non pas de l'espéce ordinaire, dont le grain est attaché à un gros gland, ou bouton, mais de celle dont le grain vient au bout d'un épy assés long.

¶ *Pezron. Antiquité de la Nation & de la Langue des Celtes, p. 392.*

que ces deux derniers termes vinssent de la même racine, que ce qu'ils signifient, se trouve un même-temps dans une même Plante, qui est le Maïs, ainsi que je l'expliquerai tout à l'heure. De tout cela on peut conclure, qu'au moins dans les premiers temps, le Bled d'Inde étoit la nourriture commune de presque tous les Peuples Barbares de la grande Asie.

J'ai eu aussi quelque soupçon que le Maïs pouvoit bien être le même que le Bled des anciens Egyptiens. * Ce qui me paroît fonder quelque conjecture, c'est le songe de Pharaon où il est parlé d'une Tige à sept épis. Mais comme il y a une espéce de Bled à plusieurs épis sur la même Tige, cela suffit pour infirmer ma conjecture, quoique ce Bled ne soit pas commun, & que cela ne convienne pas même à l'Orge dont les anciens Egyptiens se nourrissoient.

Si le Maïs, qu'on apporta à Rome du temps de Pline, y fut semé, il est évident qu'on en fit peu de cas dans la suite, parce qu'il y a disparu aussi-bien que dans le reste de l'Europe, où on ne l'a revû que lorsqu'il y a été apporté derechef de l'Inde Occidentale, aprés la découverte du Nouveau Monde, ou bien de l'Asie & de la Tartarie; ce qui lui a fait donner le nom de Bled Turc. On n'en a guéres fait plus d'estime dans les Indes Orientales, dont ont parlé les Auteurs que j'ai citez. Car aujourd'hui, quoiqu'ils ayent encore le Maïs & d'autres espéces de grains qui sont en usage parmi nous, on ne s'y sert presque par tout que du Ris, aussi-bien qu'en Egypte & en Turquie. Il y a fort peu de Provinces en Europe

* Genes. ch. 41. v. 22.

qui se soient souciées de cultiver cette Plante, & celles qui la cultivent, ne le font que pour nourrir les Païsans ou la volaille.

Culture des Champs.

En Canada dés que les neiges sont fonduës, les Sauvagesses commencent leur travail. Elles ne sément point l'Automne parce que le Maïs est du nombre des semences qu'on apelle d'Esté, *Æstiva*; telles que sont le Sésame, le Millet, le Panis, & les autres légumes; ou bien parcequ'il en est de cette espéce de graine comme du Bled apellé *Trimestre* * par Théophraste & par Pline, † parce qu'il ne lui falloit que trois mois entre la semence & la récolte; si toutefois on doit attribuër cela à une espéce particuliére; car l'usage de la Nouvelle France nous fait voir tout le contraire, dans toutes les especes de Froment ou de Bled François, qu'on ne séme qu'au mois d'Avril ou de May, & qu'on recueille au mois de Juillet ou d'Août. A la Floride & dans les Païs plus Meridionnaux, on seme le Maïs & on le recueille deux fois l'année.

La premiere façon qu'on donne aux Champs, c'est de ramasser le Chaume & de le brûler. On remuë ensuite la terre pour la disposer à recevoir le grain qu'on doit y jetter. On ne se sert point pour cela de la Charruë, non plus que de quantité d'autres instrumens du Labourage, dont l'usage ne leur est pas connu, & ne leur est pas nécessaire. Il leur suffit d'un morceau de bois recourbé, de trois doigts de largeur, attaché à un long

* *Theoph. Lib.* 8. † *Plinius. Lib*, 18, *ch.* 7.

manche qui leur sert à sarcler la terre & à la rémuer legérement.

Le champs qu'on doit ensemencer ne se rangent point par guerets, & par sillons selon la methode d'Europe; mais par petites mottes, rondes de trois pieds de diametre. On fait neuf trous dans chacune de ces mottes, & dans chaque trou on jette un grain de Bled d'Inde qu'on a soin de couvrir.

Toutes les femmes du village s'unissent ensemble pour le gros travail. Elles font diverses bandes nombreuses, selon les différens quartiers où elles ont leurs Champs, & elles passent d'un Champ à l'autre, s'aidant ainsi toutes mutuellement. Cela se fait avec d'autant moins de peine, & avec d'autant plus de promptitude, que les Champs ne sont point séparez par des Hayes ou des Fossez, & ne paroissent faire tous ensemble qu'une seule piéce; sans que pour cela elles aïent des disputes pour leurs bornes, que chacune sçait fort bien reconnoître.

La Maîtresse du Champ, dans lequel on travaille, distribuë à chacune des travaillantes le grain de semence qu'elles reçoivent dans de petites *Mannes* ou Corbeilles, de quatre ou cinq doigts de hauteur, & d'autant de largeur, de maniére qu'elles peuvent supputer jusques au nombre des grains qu'elles donnent.

Outre le Maïs, elles sément des féveroles ou de petites féves, des citroüilles d'une espéce différente de celle de France; des Melons d'eau & de grands Tournesols. Elles sément les féves à côté des grains de leur Bled d'Inde, dont la canne ou la tige leur sert d'appuy, comme l'Orme à la vi-

gne. Elles font des Champs particuliers pour leurs Citroüilles & leurs Melons ; mais avant que de les semer dans leurs Champs, elles préparent une terre noire & legére, dans laquelle elles les font germer entre deux écorces dans leurs Cabanes, au-dessus de leurs foyers.

Elles tiennent leurs Champs fort propres, elles ont grand soin d'en arracher les herbes jusques au temps de la récolte. Il y a encore un temps marqué pour cela, où elles travaillent toutes en commun ; & alors chacune porte avec soy un faiseau de petites baguettes de la longueur d'un pied, ou d'un pied & demi, qui ont leur marque particuliére, & qui sont enjolivées de vermillon. Elles leur servent à marquer leur tâche, & à faire connoître leur travail.

Le temps de la moisson étant venu on cüeille le bled d'Inde, qu'on arrache avec les feüilles qui environnent l'épy, & qui en forment le calice. Ces feüilles, y étant fortement attachées, leur servent de lien pour le mettre en tresses, ou en cordes, comme on en use pour les oignons.

C'est sans doute une fête de celles que les Anciens nommoient *cereales*, & qu'ils celebroient à l'honneur de Cérés, que celle de tresser le Bled. Elle se fait pendant la nuit dans les champs, & c'est la seule occasion où les hommes, qui ne se mêlent ni de champs, ni de la récolte, sont apellés par les femmes pour les aider. Je ne sçais s'il n'y a point en ceci quelque reste d'un culte Religieux. Je n'en ai point demandé les particularités ; il y a cependant apparence que c'est à la Religion qu'on en doit l'Institution. Je ne parle ici que de l'usage de l'Amerique

septentrionale ; je ne suis pas assez instruit de ce qui se fait ailleurs ; & les Auteurs, qui nous ont parlé des Amériquains Méridionaux, se contentent de dire en général que les hommes se rendroient infâmes s'ils avoient seulement touché au métier, ou bien à ce qui est affecté aux travaux du sexe.

* Diodore de Sicile dit des premiers Peuples de la grande Bretagne, qu'ayant séparé les épis de leur tige, ils les mettoient dans des greniers soûterrains, d'où ils retiroient chaque jour la provision qui leur étoit nécessaire en commençant par les plus vieux, & qu'ils faisoient leur nourriture de ces grains pilés & broyés.

Les Sauvagesses font dans leurs champs de ces sortes de greniers soûterrains, pour y mettre les Citroüilles, & leurs autres fruits, qu'elles ne sçauroient autrement garantir de la rigueur de l'hyver. Ce sont de grands trous en terre, de quatre ou cinq pieds de profondeur, nattés en dedans avec des écorces, & couverts de terre par-dessus. Leurs fruits s'y conservent parfaitement bien, sans recevoir aucune atteinte de la gelée, dont les neiges, qui les couvrent, les garantissent.

Pour ce qui est du bled, bien loin de l'ensevelir, à moins d'un cas de necessité, on le fait essorer sur de grandes Perches, & sur l'Auvent, ou vestibule extérieur de leurs Cabanes. A Tsonnontouan, on fait des greniers d'écorce en forme de tourelles, sur des lieux élevés, & on perce les écorces de tous côtés, afin que l'air puisse y joüer & que le grain ne moisisse point ; à la Floride on

* *Diod. Sic. lib. 5. p. 209.*

on le tranſporte dans des greniers publics où on le laiſſe juſques à ce qu'on le diſtribuë d'une maniére proportionnée au beſoin de chaque famille, & au nombre des perſonnes qui les compoſent. Aprés un certain temps, on fait ſécher le bled dans les cabanes ſur les perches de traverſe, qui environnent les feux, & qui portent ſur les poteaux de ſoûtien; la fumée qui s'exhale jour & nuit de leurs foyers, noircit un peu le grain à la longue; mais elle lui ôte toute l'humidité qui pourroient le gâter. En hyver, quand il eſt bien ſec, on l'égraine, & on le met dans les grandes Caiſſes d'écorce, dont j'ai parlé, & on l'y prend à meſure qu'on veut s'en ſervir. On laiſſe uniquement à la fumée, celui qu'on réſerve pour ſemence, qu'on n'égraine que lorſqu'il faut le ſemer.

Maniére de préparer la Nourriture.

J'ay apporté ci-deſſus une quatriéme raiſon, pour ſoûtenir la conjecture que les Maïs avoit été connu des Anciens, & avoit été le fondement de la nourriture, tout au moins des Peuples qui ont fait tranſmigration en Amérique. C'eſt la maniére dont les Anciens préparoient leurs Bleds pour les mettre en uſage, à laquelle celle de nos Sauvages ſe trouve parfaitement conforme; & c'eſt ce qu'il faut que j'explique icy.

Rien n'eſt plus connu que la pratique que les Anciens avoient de torréfier leurs grains avant que de les mettre en farine. Entre une infinité de témoignages des Anciens, je me contente de citer le vers de Virgile. *

* *Virgil. Lib. 1. Æneid. v. 183.*

Et torrere parant Flammis & frangere saxo.

Il n'y a aussi qu'à rappeller ce que j'ai dit de l'étymologie du nom *Ador*, qu'on donnoit au *Far*, du verbe *aduror*, parcequ'on le torréfioit avant que de le moudre. § Apollonius de Rhodes nous dònne à entendre combien cet usage étoit ancien, par ce qu'il nous raconte de la douleur des Argonautes, & des Dolioniens, aprés la mort de Cyzique leur Roy; Car elle fut si vive, qu'ils furent plusieurs jours, sans avoir seulement le courage de faire moudre leurs Bleds, mais qu'ils soutinrent leur vie dans la tristesse, en mangeant par cy par là, quelques grains, tels qu'ils étoient, tous crus, & sans même les avoir fait torréfier.

La farine qu'on tiroit de ces grains ainsi grillés dans les cendres, en étoit beaucoup plus savoureuse, les grains eux-mêmes étoient plus faciles à moudre, & ils se dépoüilloient par-là plus aisément de leur son, ou de leur premiére pellicule.

Avant d'avoir l'usage des Moulins, ils brisoient leurs grains dans des piles, ou des mortiers de bois, avec des pilons de même matiére. * Hésiode nous donne la mesure de la pile, & du pilon des Anciens, & de nos Sauvages, dans ces paroles. » Coupez-moi » une pile de trois pieds de haut, & un pilon » de la longueur de trois coudées. † Pilumne en fut l'inventeur; ¶ c'est pour cela qu'il étoit

§ *Apoll. Rhod. Lib.* 1. *v.* 1071.
* *Hesiod. Opera & Dies v.* 421.
† *Servius in Lib.* 9. *Virg. Æneid.*
¶ *Servius in Lib. IX. Æneid. Init.* Pilumnus pinsendi frumenti usum invenit: Inde à Pastoribus colitur: ab ipso etiam pilum dicitur.



23.

Tom. III. Pag. 74.

honoré des Bergers & des gens de la campagne, lesquels se servirent encore long-temps de cette maniére de préparer leurs grains, aprés qu'on eut trouvé l'usage des Moulins, n'étant pas en état de faire la dépense pour les faire moudre aux Moulins bannaux. * Caton met aussi la pile & le pilon, au nombre des meubles rustiques de son temps.

Les Pisons prirent leurs noms de cette maniére de piler le bled, † ainsi que plusieurs autres familles Romaines tirérent le leur de différentes espéces de Plantes frumentacées, ou de légumes, qui étoient chez eux en usage. Tels étoient les Fabiens, les Lentules, & les Cicérons, qui avoient pris leurs noms, des féves, des lentilles & des pois chiches.

On appelloit aussi les Boulangers du nom de Pistores, à *Pilo* ou *Pistillo*. ¶ Pendant les cinq cens premiéres années aprés la fondation de Rome, il n'y eut point de Boulangers publics ; & lorsqu'ils commencérent à s'introduire, ils étoient en même temps, Meûniers, Boulangers & Cuisiniers.

On ne faisoit du pain que par délicatesse, comme on fait aujourd'hui des piéces de four. Les particuliers le faisoient chez eux ; & c'étoit-là l'emploi des femmes, comme ce l'est aujourd'hui chez la plupart des Nations parmi le petit peuple. Le vivre commun & ordinaire, étoit une espéce de boüillie faite avec de la farine délayée dans de l'eau, ou du boüillon, comme le *Farro* des Italiens. § Pline & Valére Maxime nous en rendent deux fort

* *Cato de Re Rust.*
† *Plin. Lib.* 18. *cap.* 3.
¶ *Plin. Lib.* 18. *cap.* 11.
§ *Plin. Lib.* 18. *cap.* 8.

beaux témoignages. » Il est évident, dit Plí-
» ne, que les Romains ont vécu long-temps
» de boüillie, & non pas de pain. † Nos ancê-
» tres, dit Valére-Maxime, étoient si atten-
» tifs à la frugalité, qu'ils faisoient un plus
» grand usage de boüillie que de pain. C'est ce que Juvénal exprime vivement, à sa maniére, dans la comparaison qu'il fait des Mœurs des Romains de son temps avec celles de leurs Ancêtres. ¶

Quin & magnis fratribus horum,
A scrobe & sulco redeuntibus, altera cœna,
Amplior, & grandes fumabant pultibus ollæ.

Cette farine délayée dans l'eau pure, étoit le fondement de la vie des hommes; & ils se passoient de cela, quand ils n'avoient rien de mieux; mais quand ils avoient des viandes, de quelque espéce qu'elles fussent, ils les faisoient cuire avec cette boüillie. C'étoit ce qu'on appelloit *Pulmentum*, ou *Pulmentarium.* Car le *Pulmentum* n'étoit pas un mets, qu'on fit cuire séparément, & qu'on mangeât ensuite avec cette boüillie, laquelle tint lieu de pain; mais, ou cette boüillie pure, & simple; ou bien, un composé de viandes cuites & préparées dans cette boüillie même, à laquelle on a fait succéder le potage, lorsque le pain a été plus commum.

On donna aux Romains le sobriquet de Pultophages, ou de mangeurs de boüillie, à cause qu'ils retinrent apparemment plus long-temps cet usage que beaucoup d'autres Nations; car il ne leur étoit pas particulier. Les Romains donnoient eux-mêmes, le mê-

† *Valere Maxime Lib. 2. cap. 6.*
¶ *Juvenal. Satyr. 14. v. 169.*

me sobriquet aux Carthaginois.* Fortunatus-Licetus, dans une de ses réponses, que cet usage étoit chez les Perses, chez les Carthaginois, chez les Romains, & même chez les Grecs. † Car quoique Pline semble dire le contraire, parlant des Grecs, dans ces paroles. *Videturque tam puls ignota Græciæ, quam Italiæ polenta*, Fortunatus-Licetus l'explique, & dit, que c'étoit la même chose sous différens noms; Mais que ce terme *Puls*, étoit aussi peu usité en Gréce, que celui de *Polenta* en Italie. On pourroit, je crois, l'expliquer mieux, en disant, que la préparation étoit effectivement la même, mais la matiére étoit différente. Car ce qu'on appelloit *Polenta* étoit fait de farine d'orge mondé, & ce qu'on appelloit *Puls*, étoit de *Far* ou de froment. Or Pline, selon cette explication, a eu raison de dire, que l'un étoit aussi inconnu à l'Italie, que l'autre l'étoit à la Gréce; selon ce que j'ai déja dit moi-même, de la nourriture commune des uns des autres, les Romains n'usant que du *Far*, & les Grecs de farine d'orge.

Cette frugalité des Romains, & des autres Peuples dans les premiers temps, leur étoit d'un grand secours pour l'entretien de leurs armées. Un soldat portoit ses vivres avec son petit bagage. Un petit sac de farine lui suffisoit pour long temps. Il lui coûtoit peu de préparer son repas, & ce repas étoit bien peu de dépense: les Officiers, & les Généraux même, se distinguoient peu du simple fantassin, pour les aprêts de leur table. De cette maniére, les troupes étoient toûjours sur pied, toûjours prêtes à se transporter d'un

* *Fortunat Licetus. Respons. ad quæsita. p. 57. & seq.*
† *Plin. Lib. 18. cap. 8.*

lieu à un autre où on vouloit les conduire : & le luxe, & la delicatesse, qui se sont introduites de nos jours parmi les Militaires, ne ruïnoient point les Etats, par les frais excessifs qu'on est obligé de faire en provisions de bouche, plus qu'en toute sorte de munitions de guerre, & ne faisoient point manquer les meilleures entreprises, lesquelles demandent une diligence & une promptitude incompatible, ce semble, avec de grands préparatifs. Enfin cette frugalité fournissoit à la République des hommes forts, robustes, courageux, capables de supporter la faim & la soif, qui pensoient plus à aller chercher l'ennemi, qu'à sauver leurs équipages ; & qui, n'étant pas énervés par la bonne chére, ne faisoient pas consister les avantages d'une campagne, à avoir bien fait les honneurs de leur Table, y faisant servir ce que l'abondance peut fournir de plus exquis, & de plus recherché.

Quoique le pain ne fut pas de l'usage ordinaire, son origine est cependant trés-ancienne. La premiére espéce étoit de ceux qu'on faisoit cuire sous la cendre, & dont l'Ecriture-Sainte fait si souvent mention. L'autre étoit de ceux qu'on faisoit cuire dans une tartiére de terre, ou de fer, * car c'est ce que les Auteurs entendent par les mots *Furnus* & *Clibanus*. Ces sortes de pains avoient différens noms qu'on peut voir dans Athénée, & dans Caton. † Ces différens noms pouvoient venir des divers lieux où on les faisoit, ou de différentes compositions qui y entroient. Car, outre les diverses espéces de farines, qui en étoient comme la matiére principale,

* *Vid. Harduinum in not. ad Plin. Lib.* 18.
† *Athen. Lib.* 3.

on y mettoit de l'huile, & de la graisse, du miel, des fruits, de la semence de Nasturce, & d'anis, du cardame, du pavot, &c.

La sagamité des Sauvages n'est autre chose, que cette sorte de boüillie faite de leur bled d'Inde, torréfié dans les cendres, broyé dans des Piles de bois à force de bras, passé dans des sas grossiérement faits, avec de petites branches liées ensemble, & vanné dans des écorces, ou dans des paniers plians faits de jonc. Je ne sçais d'où vient le mot de sagamité, dont les François Canadiens se servent pour signifier cette boüillie, que les Iroquois nomment *Onnontara* dans leur langue. C'est peut-être un mot tiré de quelque dialecte de la langue Algonquine. Quoiqu'il en soit, il est reçû en Canada dans le langage corrompu entre les François & les Sauvages. Les Iroquois, & les Hurons prononcent *Sagaouité*.

Tous les matins les femmes préparent cette sagamité, & la font boüillir pour l'entretien de la famille. Avant que les Européens leur eussent apporté des Chaudiéres de deçà la Mer, elles se servoient de vaisseaux de terre à potier qu'elles travailloient assez proprement, leur donnant une forme spérique par en bas, & fort évasée par le haut; & aprés les avoir faits sécher au soleil, elles les faisoient cuire à un feu lent avec des écorces. Les Nations errantes n'avoient que des Chaudiéres de bois, moins fragiles, & dont le transport étoit plus aisé. Elles y faisoient cuire les viandes, en jettant dans l'eau, successivement, plusieurs cailloux ardents, qui échauffoient cette eau peu à peu, & la faisoient boüillir suffisamment pour des gens qui s'accommodent assez de viandes à demi cruës.

La sagamité étant faite, on la distribuë en autant de petites Chaudiéres, ou de petits plats, faits d'écorce, ou de racine d'arbre, qu'il y a de personnes, dans la cabane, lesquelles y touchent à toutes les heures marquées par leur appetit, soit le jour, soit la nuit. L'appetit est chez eux l'unique horloge sur laquelle sont montées toutes les heures du repas. On remplit outre cela un grand plat, qu'on peut appeller le plat des hôtes, & qu'on sert à toutes les personnes qui viennent rendre visite dans la Cabane, soit qu'elles soient étrangéres, soit qu'elles soient du village même.

* Le R. Pere Dom Augustin Calmet, dans ses notes sur la Genése, a fort bien observé, que dans les temps héroïques, les hôtes ne disoient ordinairement, ni qui ils étoient, ni d'où ils venoient, qu'aprés le repas; souvent même on attendoit trois, quatre, ou même dix jours, sans s'en informer. C'est aussi le dernier compliment que font les Ameriquains, chez qui l'hospitalité n'est pas moins sacrée que dans l'antiquité: & ce compliment, quoique muet, est trés-éloquent; & beaucoup plus sensé que nos révérences, & des questions, qui doivent paroître hors de propos, par rapport à des gens, qu'on dit supposer las, & fatiguez du Voyage. Quiconque entre chez eux est bien reçû. A peine celui qui arrive, ou qui rend visite est-il entré, qu'on met à manger devant lui, sans rien dire: & lui même mange sans façon, avant d'ouvrir la bouche pour déclarer le sujet qui l'améne. Les Bresiliens, les Sioux, & quelques autres Peuples, usent aprés cela envers les étrangers de beaucoup de cérémo-

* *Commentaire Lit. sur la Genese, chap. 24. v. 33.*

nies que j'expliquerai dans la suite. Il s'en trouve encore, qui ont la coûtume de leur laver les pieds, laquelle étoit si religieusement observée par les Hébreux.

La sagamité pure est une viande bien creuse, & les Sauvages avoüent eux-mêmes, qu'elle ne sçauroit les soûtenir long-temps, s'ils n'avoient pas dequoi l'assaisonner avec de la chair, ou du poisson, qui servent à la lier, & à lui donner du corps, & du goût.

Ils ne manqueroient point d'assaisonnement, aussi souvent qu'il leur arrive d'en manquer, s'ils sçavoient un peu mieux le ménager. Mais il leur est presque impossible dans leurs principes d'avoir cet esprit de ménagement, & de réserve : la coûtume reçûë, est de manger tout, tant qu'ils ont dequoi, dussent-ils créver, comme s'ils ne devoient jamais manquer, & de tolérer la faim avec patience, & sans se plaindre, quand ils n'ont plus rien.

J'avois crû d'abord que c'étoit brutalité, & faute de prévoïance ; mais, aprés avoir examiné les choses avec maturité, j'ai compris qu'ils ne peuvent absolument en user d'une autre sorte, sans violer toutes leurs loix de civilité, & de bienséance. Un particulier, pour peu qu'il soit considérable, s'il a fait une bonne chasse, ou une bonne pêche, doit, selon les occasions, faire des distributions aux anciens, aux parens, & aux amis, & ses sortes de largesses épuisent tout, mais ils n'oseroient y manquer, & ne pourroient le faire sans se rendre infâmes. Il est des temps, où ils sont obligez de fournir leur contigent, & de contribuër aux dépenses publiques du village pour les festins, qui font toûjours de grandes consommations, parce que la plus

grande partie du village y est invitée. Un homme, au nom de qui on a fait festin, est obligé de faire paroli, & de répondre à une civilité par une autre civilité semblable. J'ai déja parlé des festins à tout manger, où l'on ne doit rien laisser, & où l'on est souvent contraint de mener des Ombres, & des Parasites, qui trouvent leur bien être à suivre par tout les Anciens, & les considérables pour attrapper quelques bons repas, & pour leur servir de seconds à manger tout ce qu'on leur sert.

Ces sortes de festins, qui sont trés-fréquens, & dans lesquels on se fait un point d'honneur de l'abondance & de la profusion, ne permettent certainement pas de penser à accumuler des provisions pour long-temps.

Au reste, c'est véritablement l'honneur qui les fait agir. Je n'en veux point d'autre preuve que ce que ce même honneur leur fait faire dans l'extrême nécessité. C'est dans les temps de chasse, où ils sont si souvent exposés à la faim, qu'il n'est presque point d'année qu'elle n'en fasse mourir quelqu'un. Alors, si une Cabane de gens affamés en rencontre une autre, dont les Provisions ne sont pas encore entiérement épuisées, ceux-ci partagent avec les nouveaux venus le peu qui leur reste, sans attendre qu'on le leur demande, quoiqu'ils demeurent exposez par-là au même danger de périr, où se trouvoient ceux qu'ils aident à leurs dépens avec tant d'humanité & de grandeur d'ame. En Europe, nous trouverions peu de disposition dans des cas pareils, à une libéralité si noble & si magnifique.

La nécessité où ils se trouvent bien tôt réduits par ces sortes de profusions, les oblige à manger de tout, sans discernement & à

trouver tout bon. Comme dans leur abondance, ils ne donnent pas le tems à la viande de se mortifier, qu'ils la mettent dans leur chaudiére encore toute vivante, ou qu'ils la font rôtir dans de petites broches de bois, qu'ils enfoncent dans la terre par un bout, & qu'ils ont soin de tourner quand elle est cuite d'un côté, pour la faire cuire de l'autre; ils ne se font point aussi un scrupule de la manger puante & presque pourrie, quand ils n'en ont point d'autre. Ils n'écument jamais leur chaudiére, de peur de rien perdre. Ils y mettent cuire les grenoüilles entiéres, & les avalent sans horreur. Ils font sécher les intestins des Chevreüils sans les vuider, & y trouvent en les mangeant le même goût que nous trouvons à ceux des Bécasses: Ils boivent l'huile d'Ours, de Loup-marin, d'Anguille, &c. sans s'embarrasser si ces huiles sont rances & infectes. Le suif des Chandelles est pour eux un vrai ragoût. Ils n'ont point encore abandonné les glands, qui ont rendu les forêts de Dodone si célébres, ils les font seulement boüillir dans plusieurs eaux pour ôter leur amertume. Ils amassent avec soin le fruit des Hêtres & les font rissoler. Ils mangent avec plaisir des pommes de terre, diverses racines insipides, & toutes sortes de fruits sauvages & amers; ils ne leur donnent point le tems de meurir & de croître, de peur que d'autres ne les préviennent & ne les enlevent. Pour mieux dépoüiller un arbre, ils le coupent par le pied, sans se mettre en peine des avantages qu'ils pourroient en retirer les années suivantes. Les Algonquins & ceux qui ne sément point étant encore plus misérables, sont forcez de manger quelquefois une es-

péce de mousse, qu'on apelle tripe-de-roche, la tunique intérieure, ou seconde écorce, & les bourgeons des arbres. C'est pour cela que les Iroquois ne donnent point d'autre nom aux Algonquins que celui de *Rontaks*, c'est-à-dire, *les mangeurs d'arbres.* * Le Pere du Tertre dit des Caraïbes, qu'ils mangent souvent de la terre toute pure ; ce qu'il attribuë à leur humeur sombre & mélancolique, laquelle produit dans les levains de l'estomach une affection déréglée, semblable à celle des personnes du sexe qu'on voit dans certaines maladies, manger avec plaisir de la craye & du charbon.

Les Sauvages qui ont du bled, le ménagent un peu mieux que les viandes, & ce qu'ils regardent comme tenant lieu d'assaisonnement; ils font en sorte d'en avoir leur provision annuelle, & même au-delà s'ils peuvent. Quand le reste leur manque, ils mettent ce bled à toutes les sauces afin de varier, & de corriger par différentes préparations ce que cette nourriture légere pourroit avoir de fade & de dégoûtant.

Lorsque le bled d'Inde est encore tendre & presque en lait, on le fait un peu rissoler sans le séparer de son épy ; il est alors trés-agréable au goût. On fait aussi une provision de ce bled tendre en cette maniére. Aprés l'avoir fait boüillir dans son calice, on ôte les feüilles qui l'enveloppent, & on le fait un peu torréfier ; alors on l'égraine, on le fait sécher au Soleil sur des écorces, & on le garde pour les meilleures occasions. Car de cette sorte il est plus délicat, & fait la plus excellente sagamité. Il y en a une espéce qu'ils font pourrir dans les marais, pour le

* *Du Tertre, Hist. Nat. des Antilles. Traité 7. chap. 1.*

rendre puant. Ils aiment celui-là avec passion, & lorsqu'ils le retirent de l'eau, ou plûtôt de la boüe, on leur voit lécher & savourer avec plaisir cette eau qui en découle, & dont l'odeur est insupportable. Les Sauvagesses ont une maniére de le lessiver, c'est-à-dire, de le faire cuire avec des cendres, qui en relevent le goût. Elles ne broïent point celui-ci dans les piles; mais aprés l'avoir bien lavé, & l'avoir amolli dans l'eau boüillante, elles brisent chaque grain entre deux pierres, ou les mettent cuire tous entiers dans la chaudiére. Je n'ai point assez étudié les régles de leur cuisine pour donner un détail exact de toutes leurs sauces, ausquelles je ne touchois pas volontiers. La maniére dont leur bled me paroissoit plus supportable, c'étoit de le manger aussi-tôt aprés que les grains rôtis ont été retirez des cendres; il prend un petit goût de brûlé, qui me paroît assez bon. Ils en ont sur-tout une espéce particuliere qu'ils nomment *Ogarita*, & que nous apellons *Blé-Fleuri*, parce que dés qu'il a senti la chaleur, il éclate, & s'épanoüit comme une fleur. Celui-là passe tous les autres en saveur. Les François l'aiment beaucoup, & les Sauvages ne manquent pas d'en faire un régal aux personnes qui les visitent, & qu'elles veulent distinguer.

Elles font quelquefois du pain de leur bled d'Inde. Je dis quelquefois, & par délicatesse; car elles ne sçauroient en faire un usage ordinaire, leurs champs ne leur fournissant pas assez à proportion de leur travail, pour fournir à la dépense & à la consommation que le pain emporte. Rien n'est plus pesant & plus insipide: c'est une masse de leur farine, pêtrie mal proprement, sans levain & sans sel.

Elles l'enveloppent de feüilles de bled d'Inde, & le font cuire sous la cendre, ou le font boüillir dans la chaudiére. Elles y mettent souvent de l'huile, de la graisse, des féves, & des fruits. Il est encore plus desagreable de cette maniére; mais pour la bouche d'un Sauvage c'est un régal & un mets délicat. Ce pain n'est point de conserve, & n'est guère bon qu'à être mangé chaud en sortant du four. J'ai vû en Italie une espéce de pain presque entiérement semblable, qu'on vend au petit peuple. C'est une masse de farine fort pressée, détrempée dans le safran qui la rend fort jaunâtre, & cuite avec des amandes ou des pralines. Je ne l'ai pas regardée d'assez prés pour en sçavoir la composition au juste; mais je croirois qu'il faut avoir l'estomach bon pour la digérer aussi-bien qu'une autre espéce de pain peu différent qu'on fait en Gascogne & en Bearn, lequel est composé de cette farine de bled d'Inde, ou de petit mil, bien bluttée, & qu'en langage du païs on nomme *cruchade*.

Sésame.

* L'Auteur de la nouvelle Histoire de Virginie dit, que les Indiens de ce païs-là, font du pain de la semence des Tournesols, qu'ils font venir dans leurs champs. Je n'ai point vû que les nôtres en fissent cet usage. Les Sauvagesses n'en sement que trés-peu, & elles en font de l'huile pour se graisser, aussi-bien que de certaines petites noix améres, & de quelques autres fruits ou plantes. Je crois néanmoins ce qu'il en rapporte; car il y a toute apparence que le grand Tournesol,

* *Hist. de la Virginie, Liv. 3. ch. 4.*

connû des Botanistes sous le nom de *Heliotropium magnum*, * est le Sésame, dont les Anciens Egyptiens; & les premiers Peuples faisoient du pain, & de l'huile.

Folle-Avoine.

Quelques Nations dans l'Amérique Septentrionale tirent leur subsistance d'une sorte de grain que la nature produit d'elle-même, on le nomme la *Folle-Avoine*, dont les François ont transporté le nom à quelques-unes de ces Nations. C'est une plante marécageuse, qui approche assez de l'Avoine, mais qui est mieux nourrie. Les Sauvages vont la chercher dans leurs canots, au tems de sa maturité. Ils ne font que secoüer les epys; lesquels s'égrainent facilement; de sorte que leurs Canots sont bien-tôt remplis, & leurs provisions bien-tôt faites, sans qu'ils soient obligez de labourer ni de semer.

Racines.

Ce n'est pas seulement des Plantes frumentacées que les hommes ont eû l'industrie de tirer des farines, & de faire du pain pour leur nourriture. L'antiquité nous fournit plusieurs exemples de diverses racines qui servoient à cet usage. Telle étoit la racine bulbeuse de l'Asphodéle, la racine nommée *Chara*, dont il est parlé dans † César, & dont ce grand homme, peu de temps avant la célébre journée de Pharsale, se servit pour nourrir son armée, à qui l'Epire ne fournissoit pas d'assez

* *Auctuarii Auctor apud Joan. Stobæum. in Notis ad cap. 3. Lib. 8. Theophr.*

† *Cæsar de bello Civili. Lib. 3.*

grands ſecours de vivres. Telle étoit la plante du papier, ſi célébre chez les Egyptiens, & dont nous aurons occaſion de parler plus en détail dans la ſuite. Telle étoit encore dans ces derniers temps celle, que le petit peuple de quelqu'une de nos Provinces, ſçut emploïer utilement aprés l'hyver de 1709, pour ſe garantir des derniéres extrémitez, où l'auroient jetté la famine & la diſette.

Il y a dans les Indes Occidentales diverſes racines dont on ſe ſert, non-ſeulement pour les cas de néceſſité, mais encore dans l'uſage commun & ordinaire. La plus célébre eſt celle du *Maninc*, ou *Mandio*, laquelle eſt la même que celle qui eſt appellée *Yuca* dans les premiéres Relations, & dans celles des Auteurs Eſpagnols. Cette Plante eſt une eſpece d'arbuſte, dont le bois eſt fort tortu, & fort tendre; ſes feüilles ſont étroites, ſerrées, un peu longuettes comme celles du chanvre; elles ne viennent pas toutes en même temps, mais à meſure que la Plante croît, celles d'en-bas tombent, & celles d'en-haut pouſſent; de ſorte que l'arbuſte eſt toûjours verd. A la chûte de chaque feüille il ſe forme un nœud de la groſſeur d'une féve. Ses racines ſont ſemblables à celles des carottes, leſquelles deviennent plus ou moins groſſes, ſelon la qualité du terroir, & les ſoins qu'on leur donne. Il leur faut prés d'un an pour venir à une parfaite maturité. Ce n'eſt pas qu'elles ne puiſſent ſe conſerver plus long-temps dans la terre; mais elles ſe rempliſſent d'une trop grande abondance de ſuc, qui perdant de ſa conſiſtance, les rend trop aqueuſes. Il y en a de ſix ou de ſept ſortes, qu'on diſtingue par les différentes couleurs de feüilles, & des écorces.

Comme c'eſt de la racine ſeulement que les habitans du pays tirent leur ſubſiſtance, il faut connoître ces différentes eſpeces, dont les unes étant meilleures que les autres donnent auſſi de meilleure farine, & de meilleur pain. Le Manioc violet a une écorce aſſez épaiſſe d'un violet fort obſcur; mais le dedans en eſt blanc comme neige. Celui ci ſe conſerve plus long-temps en terre, & fait le pain de meilleur goût. Le Manioc gris a l'écorce du bois & de la racine griſe; mais il eſt fort inégal: quelquefois il rapporte beaucoup, & quelquefois trés-peu; le pain en eſt paſſable. Le Manioc verd, ainſi nommé à cauſe de la verdure de ſes feüilles, n'eſt pas plus de dix mois à venir à maturité; mais il ſe conſerve peu en terre: le pain en eſt fort bon. Le blanc a l'écorce du bois blanchâtre, il eſt plûtôt meur que toutes les autres eſpéces; mais ſes racines ſe réſolvent toutes en eau; de ſorte que quoique la farine ſoit d'une fort belle couleur d'or, & d'un fort bon goût, étant de peu de profit, il eſt auſſi de peu d'uſage, & il n'y a guéres que ceux dont les proviſions ſont courtes, qui ayent ſoin d'en planter pour en avoir bien-tôt. Il y en a une autre eſpéce qui ne differe guéres du blanc pour ſa forme; elle eſt rare dans les Iſles, & commune dans la grande terre: elle ſe mange cruë, rôtie, boüillie, ou de quelque autre façon que l'on veut ſans en exprimer le ſuc; ce qu'on n'oſeroit faire des autres eſpéces de Manioc, leur ſuc étant un venin des plus préſens, & des plus mortels.

Il eſt bien ſingulier qu'une racine auſſi excellente, ſoit pourtant ſi dangereuſe, & ait des effets auſſi funeſtes. Car il eſt certain que le quart d'un verre de ce ſuc feroit mou-

rir un homme dans un quart-d'heure, si on n'y apportoit un prompt remede. Les Indiens l'éprouvent souvent, se faisant mourir volontairement avec cette liqueur, comme les Sauvages Septentrionnaux en prenant de la ciguë. Au commencement de la conquête des Espagnols *, ces pauvres malheureux ne pouvant souffrir le joug de cette servitude, s'invitoient les uns les autres à se faire mourir par compagnie, & on en voyoit des troupes de cinquante, qui s'empoisonnoient avec le suc d'*Yuca*. Le Pere du Terre † croit que » tout ce qu'il y a de malin dans ce suc, & » & même dans toute la racine, ne vient que » d'une abondance de nourriture dont l'estomach n'est pas capable; car quoiqu'il soit » mortel en effet, il opére néanmoins d'une » maniére toute différente des autres poisons, qui causent des ardeurs étranges, s'ils » sont chauds, ou des assoupissemens s'ils » sont froids; ce qu'on ne remarque point du » tout en ceux qui ont pris de ce suc, ou » mangé de cette racine; mais seulement » une répletion d'estomach qui les suffoque, » & qui les fait mourir. De plus, on ne trouve aucune des parties nobles des animaux » qui en sont morts, endommagez; mais » seulement leur estomach enflé; de sorte que ce Pere prétend qu'il arrive pour lors la même chose qu'on a vû arriver aprés une famine, à ceux qui crevent pour avoir trop mangé de bled nouveau; ou bien aux chevaux, qui boivent aprés s'être trop remplis de froment, qu'on ne soupçonnera point d'être vénimeux.

* *Gonzales d'Oviedo, Histor. Gen. lib. 7. cap. 2.*

† *Du Tertre, Hist. naturelle des Antilles, Traité 7. ch. 1.* §. 14.

Il y a apparence que ce qu'il y a de nuiſible dans cette racine, c'eſt ſon phlegme *. En effet, ce même ſuc ſi dangereux & ſi mortel, aprés qu'on l'a bien fait boüillir, devient une liqueur douce, miellée, & fort bonne à boire; le feu en ayant corrigé la crudité, ou ayant fait évaporer ce qu'il y avoit de trop aqueux †. Les Indiens font de ce ſuc tout pur, des biſcuits d'un goût trés-fin & trés-relevé, en le faiſant épaiſſir au ſoleil, ou bien au feu, qui en conſume toute la ſéroſité. Ils font auſſi de la racine de Manioc ſéchée, des boiſſons fort bonnes, & qui ſont d'excellens reſtaurans pour les malades. Oviédo dit §, qu'ils en font de bons boüillons, mais que lorſque la liqueur commence à ſe refroidir, ils ceſſent d'en boire. La raiſon qu'ils en apportent, c'eſt que quoiqu'elle ne ſoit pas mortelle à cauſe de la premiére cuiſſon, elle eſt néanmoins indigeſte lorſqu'elle eſt froide, & ne ſe cuit pas aiſément dans l'eſtomach. Les Sauvages Tapüias, & quelques autres du Continent, auſſi bien que les animaux, mangent le Manioc de l'eſpéce la plus dangereuſe, tout crû & ſans aucune préparation. ¶ Il faut néanmoins qu'ils s'y faſſent peu à peu, & qu'ils y ſoient accoûtumez de bonne heure, ſans quoi il leur nuiroit comme aux autres *a*.

Mais quelle que ſoit la nature de ce ſuc, comme il a en effet toute la force du poiſon le plus violent, le Pere du Tertre ſuggere trois remedes pour lui ſervir d'antidotes. Ces remédes ſont, de boire de l'huile d'olive avec de l'eau tiéde: ou bien quantité de ſuc d'A-

* *Thevet Coſm. Univ. Liv* 22. *ch.* 12. *p.* 980.
† *De Laet Ind. Occid. Lib.* 15. *cap.* 10. § *Oviedo loco cit.*
¶ *De Laet. loc. cit.* a *Du Tertre loc. cit.*

nanas, avec quelques gouttes de jus de citron: ou enfin, de prendre le ſuc de l'herbe aux couleuvres, dont tous les arbres de ces pays-là ſont revétus, & qui eſt un ſouverain contre-poiſon, dont on peut uſer contre toutes ſortes de venins.

Pour ſéparer de la racine ce ſuc vitieux & nuiſible, les Sauvageſſes, ſelon l'ancien uſage, la ratiſſent d'abord, & la dépoüillent de ſon écorce; elles l'*égrâgent* enſuite à force de bras, ſur une rape faite de pluſieurs petites pierres pointuës & raboteuſes, qui ſe trouvent ſur leurs rivages, & qui ſont enchâſſées dans une planche d'un pied & demi de long, ſur ſept ou huit pouces de large. Une extrémité de la rape appuye contre leur eſtomach, & l'autre ſe termine dans un vaiſſeau propre à recevoir la rapure de ces racines, qu'elles ramaſſent aprés cela dans des couloirs tiſſus de jonc & de lataniers, leſquels étant mis ſous une preſſe, ou ſuſpendus à une branche d'arbre par un bout, avec une groſſe pierre qui y ſert de poids, & qui eſt attachée à l'autre bout, tout le ſuc s'en exprime ſi bien, qu'il ne reſte plus qu'une farine ſéche, raſſemblée en grumeaux, & blanche comme la neige.

Caſſave.

Cette farine ayant été bien bluttée, & paſſée par une eſpéce de tamis, qu'on appelle *Hibichet* en leur Langue, elles en font leur pain de caſſave en cette maniére. Elles ont un vaiſſeau de terre comme une platine, qu'elles mettent ſur le feu, enſorte néanmoins que la flâme n'y touche pas: lorſqu'il eſt bien échauffé, elles le couvrent de l'épaiſſeur de deux doigts, ou environ, de cette fa-

rine bien séche, & qui n'est détrempée d'aucune liqueur: la chaleur la pénétre bien-tôt, & la lie, & quand elle est cuite d'un côté, elles la tournent de l'autre avec de petites planches qui servent à cet effet; & la cassave se trouve faite presque en aussi peu de temps, qu'il en faut pour cuire une aumelette.

Le pain de Cassave est un bon aliment, & d'un goût très-savoureux; quelques-uns le préférent au pain de froment; mais pour le manger bon, il faut le manger frais d'un jour ou deux; il se conserve néanmoins trés-longtems, sur-tout quand on l'a fait sécher pendant quelque temps au Soleil. On lui donne aussi une telle préparation, qu'il devient comme une espéce de biscuit, dont les Européens qui trafiquent dans ces quartiers, font leurs provisions pour leurs voyages de long cours. Le pain commun est de l'épaisseur d'un demi-doigt; on en fait de plus mince, qui a encore plus de délicatesse.

Les Sauvagesses font aussi de cette farine de Manioc, de même que de celle du Bled d'Inde, une sorte de boüillie, dans laquelle elles font cuire leurs viandes. On la nomme *Mingant* au Brésil, & c'est la même chose que la Sagamité des Amériquains Septentrionaux. L'une & l'autre farine est d'un goût savoureux, & n'a rien de fade, comme l'est la nôtre en sortant des moulins. Les Indiens les mangent souvent toutes séches, sans mélange, & sans autre préparation.

Outre la racine de Manioc, & le bled d'Inde, l'Amérique Méridionale fournit encore un nouveau secours à ses Habitans dans les Patates, lesquelles peuvent tenir lieu de pain, & sont une si excellente nourriture, qu'on a observé, que ceux qui en usent, sont

ordinairement gras, & d'une ſanté vermeille; Avantage qui dévroit leur faire donner la préférence ſur la farine de Manioc, laquelle étant trop deſſicative, ne donne jamais ni embonpoint, ni coloris.

Patates, ou Batates.

La Patate eſt une racine bulbeuſe, qui pouſſe des tiges rampantes, chargées de feüilles molaſſes, d'un verd fort obſcur, & peu différentes de celles des épinars. Il y en a de différentes eſpéces, qu'on diſtingue par les couleurs des racines; car il y en a de vertes, de blanches, de rouges, d'orangées, de marbrées, &c. Elles ſont toutes bonnes. On les fait cuire ſous la cendre, ou bien dans un pot, au fonds duquel on met tant ſoit peu d'eau pour les empêcher de brûler, & qu'on a ſoin de bien couvrir. En cuiſant elles deviennent molles comme les châtaignes, & ont preſque le même goût; mais elles ſont beaucoup meilleures, ne chargent point l'eſtomach, & ne ſont point venteuſes, comme la plûpart des autres Racines; & en particulier les groſſes Raves du Limoſin, auſquelles on pourroit les comparer. Pour leur relever le goût, les Européens leur font une ſauce compoſée de jus de citron, d'huile d'olive, & de piment, ou de poivre long.

Les autres vivres dont uſent les Peuples de l'Amérique Méridionale, ne ſont point ſi nourriſſans, ni ſi ſubſtantiels que ceux des Amériquains Septentrionaux, leſquels ont de toutes ſortes d'animaux que le Païs & la chaſſe leurs fourniſſent. Ceux-là vivent plus de poiſſon que de chair; ils n'oſent pas même en manger de toute eſpéce: la Tortuë en par-

ticulier, leur eſt auſſi défenduë qu'elle l'étoit anciennement aux Troglodytes. Ils ne mangent pas non plus de chair de Pourceau, ni de celle de Lamentin. Ce qu'ils trouvent plus facilement, & dont ils ſe contentent auſſi plus aiſément, ce ſont des Crabes & diverſes ſortes de coquillages qu'ils mangent *à la Pimentade*, c'eſt-à-dire, dans une ſauce de jus de citron, & de piment, laquelle ils font ordinairement ſi piquante, que les Européens, qui n'aiment pas les ragoûts ſi épicés, ne ſçauroient abſolument s'accommoder de la maniére dont ils la préparent. Mais ſi les Ameriquains Septentrionaux ont ſur eux l'avantage des viandes, ceux-ci l'emportent par la qualité, & la quantité des légumes, & des fruits, que la terre leur produit en abondance, ou d'elle-même, ou avec trés-peu de ſoin & de culture; de ſorte qu'ils trouvent par tout de quoi vivre, & ne ſont pas ſi ſouvent exposés à mourir de faim que les autres.

Le Manioc vient mieux de bouture que de graine. Les graines ne produiſent que des racines ſéches & maigres. La coûtume eſt donc de prendre du bois de ſa tige, qu'on coupe de la longueur d'un pied ou environ, & qu'on plante de deux maniéres. La premiére demande plus de façon, & produit auſſi de plus belles racines. Aprés avoir brûlé les herbes du champ & avoir diſpoſé la terre par mottes, on met dans ces terres relevées, trois de ces bâtons couchés en triangle, qu'on a ſoin de couvrir. Cela s'apelle *planter à la foſſe*. La ſeconde méthode eſt plus facile, mais d'un moindre profit. Il ſuffit d'enfoncer en terre, de diſtance en diſtance, ces bâtons de bois de Manioc, obſervant de mettre les nœuds en haut,

ce qui s'appelle planter en piquet. On a ſoin de ſarcler la terre, & d'entretenir les champs propres, juſques à ce que le Manioc ſoit aſſez fort pour prendre le deſſus, & n'être pas ſuffoqué par les mauvaiſes herbes. Cette Plante ainſi cultivée a une ſi grande fécondité, qu'un apent de terre qui en eſt ſemé, nourrit plus de perſonnes que ſix autres arpens enſemencés du meilleur froment.

La Patate veut être dans une terre légére, modérément humide, & un peu remuée. On y fait des trous de demi pied de profondeur, le plus prés qu'il ſe peut; & on y met deux ou trois brins de ſon bois, ou de ſes tiges rampantes, qu'on couvre de terre. Ces tiges ayant repris, en jettent de nouvelles en ſi grande quantité, qu'elles couvrent tout le champ où on les a plantées. Il s'y forme au pied, ou dans chaque trou, cinq ou ſix racines de figure différente, dont quelques-unes ſont groſſes comme la tête.

Pluſieurs Nations Sauvages font du pain de purs fruits ſéchés & réduits en farine. Ce pain eſt fort dur, mais aſſez ſavoureux. Celles du Nord qui vivent la plus grande partie du temps de leur pêche, & qui ne ſément point, font auſſi du pain de poiſſon ſéché & boucanné au ſoleil. Elles le briſent dans des piles & le réduiſent en farine comme on fait le bled.

Soins des Champs.

Les Sauvages ont grand ſoin de leurs champs, & y ſement outre cela diverſes ſortes de légumes, & des fruits. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les Caraïbes obſervent les temps de la Lune pour faire leurs ſemences,

preuve

preuve encore sensible de l'Antiquité de l'erreur ou de l'opinion que la Lune y fait quelque chose. Le soin des champs est pour elles un travail fort rude, si l'on considere le peu de secours qu'elles ont, n'ayant que de méchantes houës de bois pour remuer la terre.

Tout ce qu'elles sément ou plantent, demande de la culture. Le bled d'Inde en demande encore plus que le reste; de maniére qu'il disparoîtroit entiérement d'une Terre, si on n'en prenoit le même soin que du froment. *Ainsi quand Hérodote dit de cette espéce de millet, qui vient aux Indes, & que je crois être le Maïs, que la terre le produit d'elle-même, il y a apparence que cet Auteur a été trompé en ce point; car je suis persuadé qu'il ne pourroit croître ainsi sans dégénérer, comme il arrive d'ordinaire à ces sortes de Plantes qui demandant de la culture dépérissent lorsqu'on n'en prend plus de soin. En effet je ne crois pas qu'on voye nulle part en Amérique du Maïs qui y croisse de lui-même. Il ne paroît pas même dans les endroits où il a été autrefois cultivé.

Transport des Villages.

Comme les Sauvages ne fument point leurs terres, & ne les laissent pas même reposer, elles s'épuisent bientôt & s'énervent; ce qui les met dans la nécessité de transporter ailleurs leurs Villages, & de faire de nouveaux champs dans des terres neuves. Ils sont encore réduits à cette nécessité, au moins dans l'Amérique Septentrionale, & dans les Païs froids, par une autre raison plus pressante;

* *Herod. lib.* 3 *n.* 100

car comme il faut que tous les jours les femmes portent à leurs cabanes le bois de chauffage, plus leur Village reste dans un même endroit, plus le bois s'éloigne; de sorte qu'aprés un certain nombre d'années, elles ne peuvent plus tenir au travail de charroyer de si loin le bois sur leurs épaules.

Ceux qui sont au voisinage des Villes Françoises dans la nouvelle France, ont voulu parer à cet inconvenient, & se sont mis depuis quelque temps en possession d'avoir des chevaux pour conduire à la cabane leur bois en traîneaux pendant l'Hyver, & sur le dos des mêmes chavaux pendant l'Eté. Les jeunes gens ravis d'avoir des chevaux à mener, prennent volontiers cette peine, & les femmes déchargées par ce moyen d'un fardeau trés-onéreux n'en ont pas moins de plaisir qu'eux; mais ils sont tombés dans un autre inconvénient; car ces chevaux, qui sont en grand nombre, se répandant par troupes dans leurs champs de bled d'Inde, où il n'y a point de hayes & de clôture pour les arrêter, les désolent entiérement, sans qu'on puisse y porter reméde. Car n'étant pas en état de les nourrir dans des écuries, tout ce qu'on peut faire c'est de les enfermer dans de mauvais parcs, que ces chevaux franchissent aisément; soit que ne trouvant pas assez de nourriture dans ces enclos, ils soient portés d'eux-mêmes à en aller chercher ailleurs dans les bleds d'Inde, qui les affriandent plus que l'avoine; soit que les enfans, qui sont sans cesse occupés à les animer pour les faire battre, les pressent, & les forcent de sauter par-dessus leurs barriéres.

Ils prennent leurs mesures de bonne heure pour ces sortes de transports; & font en sorte que leurs vieux champs puissent leur servir

jusques à ce que les nouveaux ſoient en état de pourvoir à leur ſubſiſtance ; de maniére qu'ils puiſſent les abandonner ſans en ſouffrir. Quelques années donc avant de quitter leur Village, ils vont marquer la place des nouveaux champs dans les bois ; ils s'y tranſportent pour cet effet durant l'hyver, & y dreſſent de petites cabanes pour leur hyvernement. Ils trouvent à cela un double avantage; car ils défrichent leurs champs en coupant les mêmes arbres dont ils ont beſoin pour ſe chauffer, & qui étant aux portes de leur cabanage, leur épargnent la peine d'un long tranſport. Ce ſont les hommes par toute l'Amérique qui ſont chargés de marquer les champs, & d'en abattre les gros arbres. Ce ſont eux auſſi, qui en tout temps ſont obligés de couper les gros bois, dont les femmes ne ſçauroient venir à bout, en ſorte qu'elles n'ont jamais que la peine de le débiter par éclats & de le voiturer.

Ils n'avoient anciennement que des haches de pierre, leſquelles n'étoient pas ſuffiſantes pour couper les arbres d'une certaine groſſeur ; ou qui ne l'euſſent fait qu'en leur donnant beaucoup de peine. Les Européens leur en ont apporté de fer bien acéré, & leur ont donné l'exemple d'abbattre le bois, de le fendre, & de le ſcier. Ils n'en ont pas beaucoup profité néanmoins, & ils ſe ſont arrêtés à leur ancienne méthode, qui eſt de cerner les arbres, de les dépoüiller de leur écorce pour les faire mourir, & de les laiſſer ſécher ſur pied. Quand ils ſont ſecs, ils les abbattent en appliquant le feu au bas du tronc, & les minant peu à peu avec des petits tiſons, qu'ils ont ſoin d'entretenir, & de rapprocher. Ils les coupent par billes de la même

maniére, lorſqu'ils ſont renverſés en plaçant de ſemblables tiſons de diſtance en diſtance ſur le corps de l'arbre. Pour ce qui eſt des ſouches, qui reſtent en terre, ils les laiſſent pourrir à la longue, & les arrachent enſuite facilement.

Ces haches de pierre dont je viens de parler, ſont d'uſage dans toute l'Amérique de temps immémorial; elles ſont faites d'une eſpéce de caillou fort dur & peu caſſant, elles demandent beaucop de préparation pour les mettre en état de ſervice : La maniére de les préparer eſt de les aiguiſer en les frottant ſur un grez, & de leur donner à force de temps & de travail, la figure à peu prés de nos haches, ou d'un coin à fendre le bois. Souvent la vie d'un Sauvage n'y ſuffit pas; d'où vient qu'un pareil meuble, fût-il encore brute & imparfait, eſt un prétieux héritage pour les enfans. La pierre perfectionnée, c'eſt un autre embarras, pour l'emmancher : Il faut choiſir un jeune arbre, & en faire un manche ſans le couper; on le fend par un bout, on y inſére la pierre, l'arbre croît, la ſerre, & l'incorpore tellement dans ſon tronc, qu'il eſt difficile & rare de l'arracher. Il ſe trouve encore en France dans les cabinets des Curieux des pierres ſemblables qu'on nomme *Cerauniennes*, ou Pierres de foudre, qui ont été trouvées dans le Royaume, en des endroits dont les pierres ordinaires ſont d'une nature toute différente. Ces pierres ſont encore une preuve que les premiers habitans des Gaules en faiſoient un uſage ſemblable à celui qu'en font aujourd'hui les Amériquains, qui n'ayant point ou preſque point de commerce avec les Européens, ſont obligés de s'en tenir à leurs anciennes pratiques. Les Sauvages ont

auſſi des eſpeces de coûteaux de même matiére que leurs haches, qui ne doivent pas être différens de ceux dont ſe ſervoient les Juifs pour leur Circonciſion, & de ceux qui étoient en uſage chez les Gentils pour les Prêtres de Cybéle.

On doit remarquer par rapport à ces tranſports de Villages des Sauvages, & à la néceſſité où ils ſe trouvoient de changer ſouvent de terrain, que cette néceſſité ayant été égale dans les premiers temps, & peut-être encore plus grande, eu égard à la diſette, & au peu d'induſtrie de la plûpart des Nations, on en doit conclure, que les Villes des premiers Peuples étoient auſſi ambulantes que ces Peuples mêmes. Et que celles qui dans la ſuite ont été fixes quand on a bâti d'une maniére plus ſolide; & que l'art a ſuppléé au beſoin des hommes, n'ont pas toutes été les premiéres du même nom, ni des mêmes Peuples qui les ont fondées. Ce principe peut ſervir à éclaircir les doutes qui peuvent naître dans la comparaiſon de la Géographie nouvelle avec l'ancienne.

De la vigne & du vin.

La vigne vient par tout en Amérique; mais les Sauvages ne la cultivent nulle part, & ignorent le ſecret d'en faire du vin. Ils ſont tous naturellement de ſi grands yvrognes, qu'on peut bien juger ſans leur faire tort, que ce n'eſt pas leur faute. Il faut donc que ce ſoit celle du terroir, ou de cette vigne même, qui ne produit preſque par tout que des lambrûches. En Canada le grain en eſt fort petit, & fort acide dans ſa plus grande maturité. Dans les Païs un peu plus

chauds, il eſt un peu plus gros, & a plus de douceur. Les Européens ont tenté en divers endroits d'affranchir cette vigne ſauvage, mais je ne ſache pas qu'ils y ayent réuſſi juſqu'à préſent. Le plan apporté d'Europe a dégénéré au Breſil, dans la Nouvelle France, & dans la Nouvelle Eſpagne, excepté au Pérou & au Chili, où il a parfaitement bien fait. Il n'eſt pas croyable que dans un Païs auſſi vaſte que l'eſt l'Amérique, il ne ſe trouvât pas ailleurs quelque terroir qui fût propre à la culture de la vigne, ſur tout dans les Climats qui répondent à ceux de l'Europe, où ſe cueïllent de ſi excellens vins de toutes ſortes. Il faut donc qu'il y ait quelque raiſon, autre que celle du terroir, laquelle ait empêché qu'on n'y ait eu le ſuccés qu'on s'en étoit pû promettre. On m'a aſſuré que nos Miſſionnaires vers les Ilinois, avoient tenté de faire du vin des raiſins du païs, qu'ils s'en étoient même ſervis pour dire la Meſſe; je croirois en effet que ces païs là y ſeroient des plus propres; mais l'épreuve qu'on en a faite, ne me paroît pas ſuffiſante, pour porter ſur cela un jugement aſſuré.

L'antiquité du vin & ſon origine ſont aſſés connuës par la ſainte Ecriture; mais, comme je l'ai déja dit, le plus grand nombre des Nations n'en avoit pas l'uſage. La plûpart des peuples ſe contentoient de l'eau pure. D'autres ſuppléoient au défaut du vin, & faiſoient des boiſſons enyvrantes, avec diverſes ſortes de grains & de fruits, auſquelles on donnoit auſſi le nom de vin, comme à celle qui étoit faite du fruit de la vigne. C'eſt ainſi qu'ils faiſoient, & qu'on fait encore du vin de Palmiſte. Les Egyptiens en faiſoient avec le Lotos, c'eſt auſſi à

r
c
ces racines ensemble ,



24. Tom. III. Pag. 103.

eux qu'on doit l'invention de la Biére.

Boiſſons enyvrantes.

Les peuples de l'Amérique Méridionale & les Mexiquains ont auſſi le ſecret, & un uſage de temps immémorial de faire des boiſſons fortes & enyvrantes, avec les mêmes racines, les mémes grains, & les mêmes fruits, qui ſervent à leur nourriture commune. Il y en a de pluſieurs eſpéces, qui ont auſſi des noms différens; noms qu'elles ont tirées des diverſes matiéres, qui en font le fonds, & de la maniére différente dont on les compoſe.

La Chica.

La plus commune de ces boiſſons, eſt celle qu'on nomme *Caouin* au Bréſil; *Chica* chez les Indiens de la domination d'Eſpagne, & *Ouicou* aux Iſles Antilles, & dans pluſieurs endroits de la grande terre. La matiére de celle-cy eſt la racine de Manioc, ou le Maïs. On coupe la racine de Manioc, bien ratiſſée, par quartiers, comme on en uſe en Europe pour les navets, qu'on met au pot: on fait boüillir toutes ces racines ainſi taillées par roüelles dans de grands vaiſſeaux de terre, juſqu'à ce qu'elles ſoient molles & tendres; alors les femmes, que cette fonction concerne uniquement, s'accroupiſſant en rond autour de ces grands vaiſſeaux, prennent de ces racines ainſi amollies, les mâchent, & les tordent dans la bouche ſans rien avaler, & rejettent enſuite ces morceaux mâchés dans d'autres vaiſſeaux de terre, ou elles font boüillir derechef toutes ces racines enſemble, remüant continuelle-

ment avec de grandes ſpatules toute cette matiére, juſqu'à ce que le tout ſoit cuit. Aprés-quoi, ſans la couler, & ſans la paſſer, elles l'ôtent pour la ſeconde fois de deſſus le feu, & la verſent dans d'autres grands vaiſſeaux de terre, ſemblables à ceux dont on ſe ſert en pluſieurs de nos Provinces pour faire la leſſive, excepté qu'ils ſont un peu plus allongés & plus étroits par le goulet. On apelle ces vaiſſeaux en langage du païs du nom de *Canari*; nom générique pour ſignifier toutes ſortes de vaſes de terre, de quelque grandeur qu'ils ſoient. Ceux-cy contiennent juſques à ſoixante & quatre-vingts pots. Toute la liqueur y ayant été vuidée, on la laiſſe fermenter à découvert, pendant quelque temps, aprés-quoi on la couvre juſqu'à ce qu'on veüille la boire, & alors on la coule par un *Hibichet*, ou crible du païs.

Les femmes mâchent le Maïs boüilli pour en faire de la boiſſon, de la même maniére qu'elles en uſent à l'égard de l'*Ouicou*, fait des racines de Manioc. Thévet * a obſervé, que pour faire ces liqueurs il y avoit une ſuperſtition parmi ces peuples, laquelle ne permettoit qu'à celles qui étoient vierges de s'en mêler; & que ſi par hazard les femmes mariées y étoient apellées, elles devoient s'y être préparées en vivant pendant quelque temps dans la continence, & ſéparées de leurs maris. Le ſieur de Léri † ſe mocque de cette obſervation & la contredit; mais, comme il avoüe que les hommes n'oſeroient abſolument y toucher, & qu'ils diſent que la liqueur ne vaudroit rien s'ils la

* *Thévet Coſmog. Univ. Liv. 21. ch. 16 F. 196.*
† *Jean de Lery, Hiſt. de l'Amérique. chap. 9.*

faiſoient eux-mêmes ; & que d'autre part cette boiſſon eſt le plus ſouvent deſtinée pour ce qu'on apelle *faire un vin*, c'eſt-à-dire, pour ces aſſemblées générales, que j'ay dit être marquées par un motif de Religion ancienne, on pourroit dire que Thévet a eu raiſon en parlant pour ces occaſions où la Religion a quelque part, & que communément, on n'y regarde pas de ſi prés, quand il ne s'agit pas de ces ſortes d'aſſemblées ; mais ſeulement d'avoir dequoi boire pour l'uſage ordinaire, auquel cas le ſieur de Léri n'auroit auſſi point de tort.

La ſalive de ces femmes eſt un ferment qui donne à ces liqueurs une grande force. Il ne faut pas les voir faire, non plus que nos cuiſiniers lors qu'ils préparent leurs ſauces & leurs ragoûts ; mais le feu corrige tout : & aprés la fermentation, ces ſortes de boiſſons ſont aſſés agréables. Elles ſont d'ordinaire aſſes épaiſſes, & c'eſt ſans doute pour cela qu'ils ne mangent point dans leurs feſtins à boire, y ayant en même-temps dequoi boire & dequoi manger. Elles cauſent auſſi une yvreſſe trés-incommode, comme nos meilleurs vins. Je croirois neanmoins par rapport à ceux qui ſeroient accoutumés également au vin & à ces boiſſons, qu'on ſeroit yvre d'une moindre quantité de vin, que de ces autres liqueurs ; ce qui montreroit qu'en effet, elles n'ont pas en ſoy une ſi grande force.

Le Maby.

Le Maby eſt une autre ſorte de boiſſon ordinaire ; mais moins commune : elle eſt compoſée de patates pures, qu'on fait cuire

dans une chaudiére. Les Sauvagesses mâchent aussi les patates cuites, & les recrachent dans un *Coüi*, c'est-à-dire la moitié d'une calebasse, ou cela s'étant aigri, il se fait une sorte de levain dont elles prennent gros comme un œuf qu'elles font dissoudre dans une bonne chopine d'eau, & cela fait sur le champ une boisson violente, qu'on peut faire passer pour d'excellent vin blanc, rouge, ou clairet, selon la couleur de la patate. Elles ne font neanmoins cette sorte de levain que pour les cas de nécessité, ou il faut une boisson qui soit prête sur le champ, car la maniére ordinaire de faire le Maby, c'est de verser de l'eau sur les patates, & de les laisser boüillir comme le vin nouveau. Les Européens qui n'aiment point la mal-propreté de ces racines mâchées, se contentent d'égruger deux ou trois patates cuites, qui causent une fermentation presque subite, aprés que la liqueur a été quelque temps dans les vaisseaux.

Le Palinot.

Le Palinot est une boisson composée de patate & de cassave brûlée. Les Sauvagesses rompent la cassave & la mettent dans les vaisseaux, tandis qu'elle est encore toute chaude, & y ajoutent des racines de patates cruës, & coupées par morceaux. Elles font aussi des liqueurs avec des Bananes, des Ananas, & d'autres sortes de fruits. Mais ces boissons n'étant pas si saines que les premieres, ne sont pas d'un aussi grand usage. Les Négres en Amérique font du vin de Palmiste, & les blancs du vin de cannes qu'on dit être fort délicieux.

La commodité de toutes ces liqueurs, c'est qu'elles se font en peu de temps : que la fermentation en est bien-tôt faite, & la boisson bien-tôt dans sa boite ; mais aussi il faut bien-tôt les boire ; car en peu de temps elles s'aigrissent. Un sujet de consolation, & le remède à cet inconvénient, c'est qu'on ne manque guéres de matiére pour en faire de nouvelles.

Hornius * parlant de cette boisson apellée *Chica*, dit qu'elle est commune aux Américquains, aux Tartares, & aux Scythes : trompé ensuite par la ressemblance des termes, il confond la *Chica* avec le *Cia* des Chinois, des Japonois, des Persans, & des Turcs. Le *Cia* ou *Chia* des Chinois, des Japonois, & des Tartares, c'est le Thé. La boisson des Turcs & des Persans, c'est le caffé, or ni l'un ni l'autre n'a de rapport avec les boissons enyvrantes faites avec le Maïs.

Outre ces liqueurs, il y en a encore de trois sortes, de qualités, & d'espéces toutes différentes des premiéres, & entre-elles. Ces liqueurs sont le Chocolat, l'herbe du Paraguay, & la Cassine.

Le Chocolat.

Le Chocolat est un présent que le Mexique a fait à l'Europe, où il est aujourd'hui si commun, sur-tout en Espagne, & en Italie ; qu'il semble que ceux qui y sont accoûtumez, particuliérement les vieillards, ne sçauroient vivre sans cette prétieuse liqueur. Il n'étoit pas moins commun ni moins nécessaire chez les Mexiquains, ainsi qu'on peut le conjecturer de ce que le Cacao, qui

* *Horius de Orig. Gen. Améric. lib. 1. ch. 18.*

en fait le fonds, y tenoit lieu de monoye, & servoit dans le commerce à voir toutes les choses nécessaires à l'usage de la vie, ainsi que les métaux parmi nous. Les Mexiquains varioient extrémement cette boisson, par le mélange de plusieurs autres ingrédiens, dont ils faisoient différentes compositions, qui en changoient la qualité & le goût, selon la variété des divers mêlanges & des différentes préparations. Les Espagnoles en ont fait une liqueur fort agréable, en ajoutant au cacao ; la vanille, la canelle, & le sucre, de la maniére dont on le prépare aujourd'hui communément en Europe. Le cacao qui, comme j'ai dit, en fait le fonds, & en est comme la baze, est un fruit de la figure d'un melon ou d'un concombre, rayé, cannelé & roux, plein de plusieurs noix plus petites qu'une amande. Ce sont ces noix qu'on met en usage, elles sont d'un tempérament froid * & humide, & d'une saveur moyenne entre le doux & l'amer. L'arbre qui les porte, est semblable à l'oranger ; il a les feüilles de même, mais un peu plus grandes : au sommet il a une espéce de couronne. Cet arbre est fort foible, & fort tendre ; de sorte qu'il a besoin d'un autre arbre, que les Espagnols nomment : *La Madre del Cacao*, & qui semble n'être fait que pour lui servir d'ombre. On distingue des Cacaoyers de quatre ou cinq espéces.

L'herbe du Paraguay.

Comme je n'ai vû l'herbe du Paraguay que seiche, hachée comme de la paille, &

* *Voyez le contraire, Hist. naturelle du Cacao, chez Barbou ruë de la Harpe.*

presque réduite en poussiére, je ne sçaurois dire aussi quelle plante c'est. Il y en a deux espéces, on nomme l'une *Hierva de Palos* & l'autre *Hierva de Camini*, laquelle est beaucoup meilleure, & plus rare que la premiere: on leur donne aussi le nom d'herbe de S. Thomas ou de S. Barthelemy, en conséquence de l'idée que se sont formé les Espagnols, que l'un de ces Apôtres avoit passé dans ces quartiers de l'Amérique, où il avoit rendu cette herbe salutaire, de venimeuse qu'elle étoit, ainsi que porte leur tradition. Il y a apparence que c'est des naturels du païs que les Espagnols ont appris à en faire usage. Ils en font une si grande consommation à la riviére d'Argent, au Chili, & au Pérou, que si l'on en croit M. Frézier;* il en sort tous les ans du Paraguay pour le seul Pérou, 50000. arobes, c'est-à-dire, 1250000. pesant de l'une & de l'autre herbe, n'ont il n'y a cependant que le tiers de celle qu'on apelle de *Camini*, & 25000. arobes pour le Chili, qui font la moitié de ce qui en est porté dans le Pérou.

La maniére d'en user, est de la faire infuser à peu prés comme le Thé. On met l'herbe dans une coupe faite d'une nacre, d'un coco, ou d'une calebasse armée d'argent, & on y ajoute du sucre. On verse ensuite l'eau chaude sur l'un & sur l'autre, & sans leur donner le temps de prendre une teinture trop forte, on attire l'eau avec un chalumeau d'argent, au bout duquel est une petite ampoulle percée en plusieurs endroits, laquelle sert à séparer l'herbe d'avec l'eau où elle surnage; desorte qu'on ne suçe que l'eau toute seule. Quelques-uns au lieu de

* *Frezier, Voyage de la Mer du Sud. p. 229.*

chalumeau pratiquent au fond de la tasse une séparation d'argent percée de plusieurs petits trous, qui fait le même effet.

La Cassine.

La Cassine est une boisson particuliére aux Peuples de la Floride, les Auteurs anciens & modernes en ont parlé ; mais je n'en sçache aucun qui nous ait fait connoître sa composition au juste ; & il se trouve entr'eux une espece d'embarras ou même de contradiction qu'il n'est pas facile d'éclaircir. * Thevet nous la represente comme une liqueur faite de l'infusion d'une herbe qui a la figure d'une laituë. Le sieur le Moyne de Mourgues en parle comme d'une boisson de plusieurs herbes. Le Protestant qui a imprimé sous le nom Espagnol de † François Coréal, ne nous en donne aucune notion.

De Laet nous laisse croire que c'est la décoction des feüilles d'un arbre; & si j'en crois ce que m'en a dit un Auteur grave, qui a fait le voyage de Mississipi ces dernieres années, la Cassine n'est autre chose que la teinture des feüilles de l'Apalachine, laquelle est un petit arbuste assez semblable au Myrte, & qu'on connoît aujourd'hui en France, où on l'a apportée de la Louisiane depuis les derniers établissemens qu'on a faits en ces Païs-là.

De Laet & le sieur de Mourgues, parlent de la Cassine plus au long que les autres qui en ont traité. Mais ils en parlent d'une maniére fort différente. Ce qu'ils en disent mérite d'être rapporté ici : on pourroit peut-

* *Thevet, Costu. univ. Liv. 23. ch. 1. F. 1004.*
† *F. Correal, voyage aux Indes Occid, ch. 2. 1. Part.*

être accorder ces Auteurs en disant que l'un ne s'est attaché qu'à une cérémonie de Religion, où la Cassine leur sert à tirer leurs augures, & à choisir leurs Guerriers, pour les expéditions qu'ils veulent entreprendre, & que l'autre ne s'est proposé que l'usage ordinaire que ces Peuples en font. On en jugera par leur Relation.

» La Cassine, dit de Laet, † est un arbre » qui ne porte point de fruit, & des feüilles » duquel les Sauvages font un breuvage qui » a une vertu singuliére pour provoquer les » urines. Il est en telle estime parmi les Es- » pagnols, & parmi les Sauvages, qu'à pei- » ne y en a-t-il aucun qui n'en boive matin & » soir, & même avec plus d'excès qu'on ne » fait le Chocolat dans la Nouvelle Espagne. » Pour le faire, ils prennent une certaine » quantité de feüilles, qu'ils mettent à sec » dans un pot de terre, où ils les font rissoler » avec un tison préparé pour cet effet, & » qu'ils remuent de l'autre main si long temps » que leur couleur verte soit changée en rouge. » Ils y versent ensuite de l'eau peu à peu jus- » qu'à ce que le vaisseau soit presque plein: » alors ils vuident la seule liqueur qui ressem- » ble pour la couleur au vin clairet, & rend » une écume semblable à celle du Chocolat, » quand on y mêle *l'Athole*. * Les Espagnols, » & les Sauvages boivent cette liqueur dans » de grands coquillages de mer, ils la pren- » nent aussi chaude qu'ils la peuvent souf- » frir, & en si grande quantité qu'ils en peu- » vent porter; ils croiroient même mourir

† *Joan. de Laet, Indiæ Occid. lib. 4. cap. 15.*

* L'Athole est une boisson faite de grains de Maïs, dont les Mexiquains faisoient un grand usage, & se servoient au lieu de ptisane: ils la mêloient avec leur Chocolat.

» s'ils avoient passé un seul jour sans en boire.
» Une heure & demie aprés en avoir bû, ils
» lâchent une quantité incroyable d'urine,
» presque continuellement pendant l'espace
» d'une heure; aussi s'en trouve-t'il peu qui
» soient sujets aux affections des reins & de
» la vessie. Les Sauvages se substantent aussi
» de cette potion, & quand ils veulent se
» purger, ils y mêlent de l'eau de mer, &
» par ce moyen ils purgent violemment les
» mauvaises humeurs par haut & par bas. Il
» arrive même que s'ils en mêlent avec ex-
» cés, quelques-uns en meurent.

» A certain temps marqué de l'année, dit
» le sieur de † Mourgues, les Peuples de la
» Floride tiennent un Conseil général, où ils
» s'assemblent tous les matins. Ce Conseil se
» forme dans la Place publique où sont pré-
» parés des bancs rangés en demi cercle, sur
» lesquels tout le monde s'asseoit autour du
» Chef, qui est seul assis au milieu sur une
» espéce de trône fait de neuf piéces de bois
» arrondies, plus élevé & plus avancé que
» celui de ses Sénateurs. Le Chef se place le
» premier, tous les autres, par ordre, à com-
» mencer par le plus ancien des vieillards,
» viennent le saluer, élevant leurs mains sur
» leurs têtes, & chantant une chanson à la-
» quelle tout le chœur répond par des *he, hé.*
» Chacun ayant rendu le salut en cette ma-
» niére, & s'étant assis, le Chef expose à son
» Conseil le sujet qui les assemble, & consul-
» te tour à tour les *Jaouas*, qui sont les Prêtres
» ou Devins, & les Anciens, & il leur de-
» mande à chacun leur avis; car ils ne prennent
» aucune résolution qu'ils n'en ayent aupara-
» vant délibéré long-temps ensemble. Cepen-

† *Le Moyne de Mourgues, loc. cit.*

» dant les femmes par ordre du Chef prépa-
» rent la Caſſine ; c'eſt ainſi qu'ils nomment
» une boiſſon composée de certaines herbes
» dont ces femmes ont ſoin d'exprimer le jus
» aprés qu'elles les ont fait infuſer & boüillir.
» Avant que de la boire, un homme choiſi
» pour cet emploi ſe léve de ſa place, & ſe
» tenant au milieu de l'Aſſemblée en préſence
» du Chef, fait un diſcours pour ſouhaiter
» que cette boiſſon ſoit utile à ceux qui en
» doivent goûter, & qu'elle leur inſpire un
» eſprit de force : Prenant enſuite de la main
» des femmes un grande coupe pleine de cet-
» te boiſſon toute chaude, il la préſente au
» Chef avec beaucoup de cérémonie. Le
» Chef l'ayant bûë, il en offre à chaque par-
» ticulier une pareille doſe, dans la même
» coupe. Ces Peuples font une ſi grande eſtime
» de cette liqueur, qu'il n'y a que les Guer-
» riers, & ceux qui ſe ſont déja ſignalés par
» quelques exploits qui ſoient jugés dignes
» d'en boire. Elle a cette propriété, qu'auſſi-
» tôt aprés qu'on en a bû, elle excite une abon-
» dante ſueur. S'il s'en trouve quelqu'un dans
» l'Aſſemblée dont l'eſtomac ne puiſſe la soû-
» tenir, & qui ſoit obligé de la rejetter, on le
» regarde comme inutile, & comme incapa-
» ble de faire la Campagne, où il leur faut
» ſouvent jeûner des trois & quatre jours de
» ſuite. Aprés l'avoir bûë, ils peuvent être
» vingt-quatre heures entiéres ſans reſſentir
» la moindre atteinte de la faim ou de la ſoif.
» C'eſt pour cela que dans leurs expeditions,
les Hermaphrodites ;(c'eſt-à-dire, ces hom-
mes habillés en femmes dont nous avons déja
» parlé) ne portent preſque point d'autres
» proviſions que des calebaſſes pleines de cet-
» te décoction ou de cette herbe, qui a la ver-

» tu de les nourrir & de les fortifier ; mais
» qui n'enyvre point & ne porte pas à la tête
» ainsi que nous l'avons connu par expérien-
» ce lorsque nous leur avons vû faire de ces
» sortes de fêtes.

Les Floridiens faisoient des boissons enyvrantes avec le fruit des Palmes ; mais le plus grand nombre des Peuples de l'Amérique Septentrionale, sur tout ceux de la Nouvelle France, & du Nord, n'avoient point d'autre boisson que de l'eau pure ; aussi ne bûvoient-ils que par pure nécessité, & trés-rarement, d'autant mieux qu'ils ont à boire & à manger dans leur Sagamité, laquelle est toûjours fort claire & fort liquide. Et plût à Dieu, que les Européens ne leur eussent jamais fait connoître ces malheureuses boissons, qui ne servent qu'à les détruire, & qui sont aussi funestes à leurs avantages temporels & au bien des Colonies : qu'à l'établissement de la Religion, & au salut des uns & des autres.

De quelques autres Plantes de l'Amérique.

Les autres Plantes le plus universellement cultivées dans les Indes Occidentales aprés le Maïs, le Manioc, les Patates, & celles qui servent à la nourriture, sont la célébre Plante du Tabac, & les Cannes de sucre, qui font aujourd'hui une partie des grandes richesses des Colonies Européenes établies en ces quartiers du nouveau Monde. Mais comme ces Plantes sont trés-connuës depuis assez long-temps, & que je n'examine ici proprement que les mœurs des Sauvages, & les choses qui y ont rapport, en les comparant avec celles des premiers Peuples de l'Antiquité ; je n'examinerai aussi ces deux Plantes que pour

voir les connoiſſances que les Anciens nous en ont laiſſées.

Le Tabac.

Quoique le Tabac fût en uſage dans une grande partie de la grande Aſie, dans les Indes Orientales, & dans l'Amérique preſque toute entiére, d'où il ſemble qu'on devroit pouvoir tirer aſſez de lumiere pour remonter à ſon origine, neanmoins il nous faut deviner pour en trouver des traces chez les Anciens ; & bien loin que les témoignages des Auteurs que nous pouvons citer, ſoient aſſez clairs pour former une évidence, ils peuvent fournir des difficultés à ceux qui aiment à diſputer.

Il eſt certain en premier lieu, que quand bien même les Anciens auroient connu cette Plante, nous ne la connoiſſons aujourd'hui ſous aucun des noms qui ſe trouvent dans les anciens Botaniſtes, & que quand il s'en trouveroit quelqu'un dans Théophraſte & dans les autres, dont la deſcription lui conviendroit, nous ne pouvons en faire l'application que par des conjectures qui feroient toûjours aſſez incertaines & hazardées. En ſecond lieu, il paroît auſſi aſſez ſûr, que ſuppoſé que les Barbares, qui ont occupé les premiers la Gréce, en ayent fait uſage, ceux qui leur ont ſuccedé n'en ont pas hérité, ou l'ont laiſſé perdre, auſſi-bien que les Latins, & les autres peuples de l'Europe.

Pline * à la vérité nous en dit aſſez pour ne pas nous laiſſer ignorer que la Pipe & l'art de fumer n'étoient pas inconnus de ſon tems, & qu'on en uſoit dans la Médecine en cer-

* Plin, lib. 28. cap. 17.

taines occasions. Il nous indique lui-même dans un remède contre la mélancolie par ces paroles, lesquelles sont décisives : « *Fimi quoque aridi, sed pabulo viridi pasti bove, fumum arundine haustum prodesse tradunt.* » On dit que » la fumée de la fiente séche d'un bœuf qui » a été mis au verd, attirée par la bouche a» vec un tuyau de roseau, fait grand bien. Mais dans ce passage il n'est pas question de la Plante du Tabac, ni des autres herbes que les Amériquains fument en guise de Tabac, ou qu'ils mêlent avec le Tabac. Il n'est pas question non plus d'un usage aussi général que l'est celui du Tabac, lequel quoique regardé comme un remède, peut être considéré aussi comme un amusement & une fantaisie.

Les Auteurs donc, sur le témoignage de qui nous pouvons nous fonder, ne peuvent en avoir parlé que comme d'un usage des Peuples éloignez d'eux, pour le temps ou pour les lieux, & dont ils ne connoissoient les mœurs qu'imparfaitement, comme faisoient ceux qui donnoient des Relations de l'Amérique où ils n'avoient jamais été, sur le récit des premiers venus de ces Païs nouvellement découverts. Tels sont les passages que je vais citer. Ils ne laissent pas néanmoins d'être assez forts, & d'établir une preuve, laquelle paroîtra suffisante à quiconque voudra les approfondir.

Le premier est de Maxime de Tyr *. » Il y » a un Peuple des Scythes, dit-il, & je crois » qu'il n'y en a qu'un, qui quoiqu'ils ne » boivent que de l'eau, cependant lorsqu'ils » veulent se donner le plaisir de l'yvresse, ils » allument un petit bûcher, dans lequel ayant

* *Maxim. Tyrius, Serm.* 11.

» jetté des herbes odoriférantes, ils font un » cercle tout autour, & chacun attirant à soi » la fumée, comme s'ils la bûvoient dans » des coupes, ils s'enyvrent aussi bien que » s'ils avoient bû du vin. C'est pourquoi ils » dansent, ils chantent & sautent comme des » gens yvres.

Cette façon de s'exprimer, *comme s'ils la buvoient dans des coupes*, semble signifier un équivalent, & représente assez bien une Pipe, d'où on attire à soi la fumée, & le suc du Tabac, comme on tire la liqueur d'une tasse en buvant. Il n'est personne qui ne sçache la maniére dont les Orientaux fument encore aujourd'hui, mettant sur une table une espéce de réchaud ou de cassolette, laquelle sert comme de Pipe commune, où tous ceux qui sont assis autour, fument ensemble par le moyen de plusieurs tuyaux qui y aboutissent, & dont chacun prend le sien.

Hérodote * rend à peu prés le même témoignage des Massagétes, qui habitoient au-delà de l'Araxe. » Ils ont trouvé des arbres, dit-il, qui portent un fruit de telle » nature, qu'en le jettant dans un feu qu'ils » allument, & qu'ils environnent par trou» pes, ils s'enyrent par son odeur, comme » les Grecs par le vin ; & qu'à mesure qu'ils y » en jettent, ils s'enyvrent de plus en plus, » jusqu'à ce qu'enfin ils se levent pour chan» ter & danser ensemble.

Ce qu'Hérodote & Maxime de Tyr disent des Peuples de Scythie, Pomponius Méla & Solin le disent aussi des Peuples de la Thrace. » Quelques Peuples de Thrace, dit Pom» ponius Méla, † ne connoissent point l'usage

* *Herodot. lib. 1. n. 211.*
† *Pomp. Mela, lib. 2. cap. 2. de Thracia.*

„ du vin. Néanmoins quand ils font festin,
„ dés qu'ils ont jetté quelques semences dans
„ les feux, autour desquels ils sont assis,
„ cette odeur leur cause une joye qui appro-
„ che de celle de l'yvresse.

„ Dans leurs festins, dit Solin*, ils s'as-
„ seoient autour des feux, hommes & fem-
„ mes, & y ayant jetté les semences de cer-
„ taines herbes, dés qu'ils les ont senties, ils
„ se font un plaisir d'imiter les yvrognes;
„ leurs sens en étant effectivement blessez,
„ comme il arrive à ceux qui ont pris trop
„ de vin.

Strabon† dans la description qu'il fait des mœurs des Indiens, a voulu peut-être nous indiquer le Tabac, en disant, que chacun porte toûjours avec soi une poche pleine d'herbes médicinales. Chaque Sauvage a toûjours avec soi son *sac à Petun*, dans lequel il porte son Calumet ou Pipe, du Tabac, & dequoi allumer du feu. Il m'est aussi venu en pensée, que l'usage de fumer continuellement pourroit avoir donné lieu à la fable, qui se débitoit chez les Anciens ¶, qu'il y avoit un peuple de l'Inde lequel n'avoit point de bouche, mais seulement deux soûpiraux par où il se nourrissoit de l'odeur, ou de la fumée des fruits & des fleurs.

On ne doit pas être surpris que les Anciens, dans les notices qu'ils nous donnent des choses qu'ils ne sçavoient que sur le rapport d'autrui, & qui étoient fort éloignées d'eux, ayent toûjours mêlé dans les descriptions des choses les plus simples, des circonstances capables de les déguiser; puisque de nos jours, s'il faut ainsi parler, ceux qui ont écrit au su-

* *Solin. cap. 15. de Thracum moribus.*
† *Strabo, lib. 15. p. 494.* ¶ *Strabo, lib. 15. p. 489.*

jet de cette même plante dont il eſt ici queſtion, & qui en parlent comme témoins oculaires, n'ont pourtant pas laiſſé de nous dépaïſer, & de nous en faire des narrations ſelon leurs idées particuliéres, dont nous voyons manifeſtement la fauſſeté.

Le Pere de Brébeuf *, qui a vécu longtemps parmi les Sauvages, & qui a enfin conſommé ſon ſacrifice dans les feux des Iroquois, dit qu'ils paſſent quelquefois les trente jours à jeûner, *ne mangeant autre choſe que du Petun.* Le Pere Biard † ne nous aſſure-t-il pas auſſi, *qu'ils uſent de Petun, & qu'ils en boivent la fumée de la façon commune en France.* Ne jugeroit-on pas ſur ces expreſſions qu'ils avallent en effet cette fumée, & qu'ils mangent le Tabac comme les autres choſes comeſtibles? Et eſt-il perſonne qui voulût manger du Tabac? Eſt-il aucun fumeur qui ne s'expoſât à vomir, s'il avalloit ſeulement quelques gorgées de fumée?

Le Pere du Creux § dans ſon Hiſtoire du Canada, eſt tombé dans la même penſée que les Anciens, & s'eſt perſuadé que les Sauvages ne fumoient que pour avoir le plaiſir de s'enyvrer. „ Ils ne marchent jamais, dit-il, „ ſans porter avec eux un tuyau aſſez long, „ par lequel ils attirent cette ſorte de fumée „ preſque juſqu'à l'yvreſſe; car avec cela ils „ ébranlent tous les fibres de leur cerveau, & „ s'enyvrent enfin comme s'ils avoient bû du „ vin avec excés.

Benze ¶, & pluſieurs autres Auteurs aprés lui, ont donné dans la même idée. Tous dé-

* *Relation de Canada de l'an 1636. 1. partie ch. 5.*

† *Relat. de la Nouv. France par le P. Biard, ch. 5.*

§ *Creuxius, hiſt. Canad. lib. 1. p. 76.*

¶ *Benz. lib. 1. cap. 26.*

clament contre le Tabac avec force, & le regardent comme *une peste & un poison sorti de l'enfer.* Ces Auteurs ont été trompez sans doute aussi bien que les Anciens, par l'effet que produit le Tabac sur les personnes qui ne sçavent pas fumer, & qui ne sont pas accoûtumez à son odeur; car elle étourdit effectivement, elle fait mal au cœur jusqu'à s'en trouver mal, & à vomir; mais le Tabac ne cause pas les mêmes symptomes à ceux qui en ont un grand usage, ainsi que les Amériquains, lesquels en fumant n'ont certainement pas l'intention de s'enyvrer. Ils peuvent encore avoir été séduits les uns & les autres en ce que n'ayant pas pénétré l'esprit de Religion renfermé dans cet usage du Tabac, ils ont pris pour une yvresse réelle & véritable, une yvresse affectée, ou bien un air & des convulsions extatiques, lesquelles suivent l'enthousiasme, & sont de l'apanage de ceux que l'esprit de Python saisit, ou qui font semblant d'en être saisis. Oviédo * est encore plus blâmable que les autres Auteurs; car aprés avoir décrit un vrai enthousiaste dans l'usage que les Sauvages font du Tabac, aprés avoir dit qu'ils ont soin de cultiver cette Plante & de la faire venir dans leurs jardins, non-seulement parce qu'ils la regardent comme utile à la santé; mais encore parce qu'elle a quelque chose de sacré chez eux, oubliant dans le moment ce qu'il en a dit, & ce que les Sauvages en disoient eux-mêmes, il retombe dans la pensée des Anciens. Il ne peut s'imaginer, dit-il, quel plaisir on peut trouver à cet usage du Tabac en fumée, si ce n'est le plaisir brutal qu'ont ceux qui aiment à boire pour boire jusqu'à ce qu'ils

* *Oviedo, hist. de las Indias, lib. 5. cap. 2.*

qu'ils tombent yvres morts. Il fait ensuite un parallele entier de cet usage avec celui des peuples de Thrace dont je viens de parler, & cite, non pas les Auteurs anciens dont j'ai raporté les témoignages, mais le sçavant Tostat, qui en a fait mention sur celui d'Eusebe de Césarée.

Il est certain que le Tabac est en Amérique une herbe consacrée à plusieurs exercices, & à plusieurs usages de Religion. Outre ce que j'ai déja dit de la vertu qu'ils lui attribuent pour amortir le feu de la concupiscence & les révoltes de la chair; pour éclairer l'ame, la purifier, & la rendre propre aux songes & aux visions extatiques; pour évoquer les esprits, & les forcer de communiquer avec les hommes; pour rendre ces esprits favorables aux besoins des Nations qui les servent, & pour guérir toutes les infirmités de l'ame & du corps; je crois qu'il est bon de confirmer de nouveau tout ce que j'en ai avancé par les témoignages d'Auteurs irréprochables, qu'on puisse opposer à ceux qui n'ont rien approfondi, & n'ont rien vû au-delà de ce que leurs sens leur ont présenté.

* Thomas Hariot, dans sa Relation des avantages de la Virginie, parle sçavamment du Tabac. Il en donne une description exacte, & il expose fort bien la maniére dont les Sauvages en usent, & les biens qu'ils en retirent. Il ajoûte ensuite, » Que cette herbe est
» si estimée des Indiens, qu'ils croyent mê-
» me que leurs Dieux en reçoivent du plai-
» sir quand on la leur offre. C'est pour cela,
» dit-il, qu'ils font de temps en temps des
» feux sacrés, où ils jettent cette herbe ha-

* Th. Hariot, de commodis incol. Virginiæ p. 16.

» chée, ou réduite en poudre en guise de
» Victime : que quand ils sont surpris de la
» tempête, ils en répandent dans l'eau, & en
» jettent en l'air. Ils en mettent aussi dans
» leurs Nasses neuves pour être heureux à la
» pêche ; ils observent la même pratique
» lorsqu'ils ont été délivrés de quelque dan-
» ger ; il en jettent en l'air à poignées, fai-
» sant divers gestes, chantant, dansant, sau-
» tant, & disant toutes sortes de choses sans
» ordre & sans suite. Voilà ce que les An-
ciens nous ont dit, & en même temps divers
sacrifices bien marqués qu'ils n'avoient pas
apperçûs.

Dans le Chapitre 5. de la Relation de ce qui s'est passé les années 1666. & 67. dans la Nouvelle France, il y a un extrait d'une Lettre du Pere Allouex Jésuite Missionnaire chez les Outaouacs, qui fait voir que le Tabac est aussi employé dans leurs Sacrifices. Voici ses paroles. » Un Vieillard des plus
» considérables de la Bourgade fait fonction
» de Prêtre ; il commence par une Harangue
» étudiée qu'il adresse au Soleil, si c'est en
» son honneur qu'on fait le festin à manger
» tout, qui est comme un holocauste ; il dé-
» clare tout haut qu'il fait ses remercimens
» à cet Astre, de ce qu'il l'a éclairé pour tuër
» heureusement quelque bête : il le prie &
» l'exhorte par ce festin à lui continuër les
» soins charitables qu'il a de sa famille. Pen-
» dant cette invocation, tous les conviés
» mangent jusqu'au dernier morceau : aprés
» quoi un homme destiné à cela prend un
» pain de Petun, le rompt en deux, & le
» jette dans le feu. Tout le monde crie pen-
» dant que le Petun se consume, & que la
» fumée monte en haut ; & avec ces cla-

» meurs se termine tout le sacrifice. Ce Pere pouvoit ajoûter au sacrifice le chant & les danses, qui suivent toûjours ces festins, & qui en font partie.

Le sieur de Léri, dans le détail qu'il donne d'une danse de Religion, dont j'ai déja parlé, & dont il fut lui-même le témoin, rapporte une singularité concernant le Tabac digne d'être remarquée. Je ne changerai rien à ses paroles.

» * Mais suivant ce que j'ai promis ci-dessus, quand j'ai parlé de leurs danses en leurs Beuveries & *Caouinages*, que je dirois aussi l'autre façon qu'ils ont de danser, afin de les mieux répresenter ; voici les morgues, gestes, & contenances qu'ils tenoient. Tous prés à prés l'un de l'autre, sans se tenir par la main, ni sans se bouger d'une place ; puis étant arrangés en rond, courbés sur le devant, guidant un peu le corps, remuans seulement la jambe & le pied droit, chacun ayant aussi la main dextre sur ses fesses & le bras & la main gauche pendant, chantoient & dansoient de cette façon. Et au surplus, parce qu'à cause de la multitude il y avoit trois rondeaux, y ayant au milieu d'un chacun trois ou quatre de ces Caraïbes, richement parés de robbes, bonnets & bracelets, faits de belles plumes naturelles, naïves, & de diverses couleurs : tenant au reste en chacune de leurs mains un *Maraca*, c'est à-dire, Sonnettes, faites d'un fruit plus gros qu'un œuf d'Autruche, dont j'ai parlé ailleurs ; afin, disoient-ils, que l'esprit parlât, puis aprés dans icelles pour les dédier à cet usage, ils les faisoient

* *Lery hist. de l'Amérique, chap. 16.*

» sonner à toute reste . . . Outre plus ces Ca-
» raïbes (ce sont les Devins dont il veut par-
» ler) en s'avançans & sautans en devant ,
» puis reculans en arriére , ne se tenoient
» pas toûjours en une place comme faisoient
» les autres : même j'observai qu'eux prenans
» souvent une canne de bois , longue de
» quatre à cinq pieds , au bout de laquelle il
» y avoit de l'herbe de *Petun*, dont j'ai fait
» mention autre part , séche & allumée ; en
» se tournans & soufflans de toutes parts la
» fumée d'icelle sur les autres Sauvages , ils
» leurs disoient : *Afin que vous surmontiez vos*
» *ennemis , receviz tous l'esprit de force*. Et
» ainsi firent par plusieurs fois ces maîtres
» Caraïbes.

C'est sur tout pour les opérations magiques que le Tabac est mis en œuvre par les Devins. * Quand ils veulent deviner , dit Lopes de Gomara , (je cite les propres paroles du Traducteur) quand ils veulent deviner & répondre à quelqu'un touchant ce qu'il demande ; ils mangent une herbe nommée *Co-*
„ *hoba* (c'est le Tabac) ou la pilent , ou bien
„ ils en prennent la fumée par le nez, & puis
„ ils sont troublés du cerveau , & se répré-
„ sentent à eux mille visions : cette furie pas-
„ sée , & la vertu de l'herbe appaisée , ils re-
„ citent ce qu'ils ont vû & entendu au con-
„ seil des Dieux , & disent que ce sera ce
„ qu'il plaira à Dieu , sans jamais répondre
„ à propos de ce , dequoi on les a requis , ou
„ bien ils répondront en tels termes qu'on ne
„ les pourra entendre par leurs paroles, qui est
„ le stile du pére de toutes tromperies.

† Pierre Martyr dit , qu'ils font une li-

* Lopes de Gomara , hist. univ. des Indes , l. 1. c. 27.
† Petr. Martyr. Nov. orb. dec. 1. Lib. 9.



25.

queur de cette herbe *Cohoba*, que le Cacique (qui est en même temps un devin) prend par le nez; qu'aussi-tôt aprés il entre en fureur, de maniére qu'il lui semble que tout est renversé dans la petite Case qu'on lui a dressée pour cet effet, & que la force de cette herbe est telle qu'il en perd toute connoissance. Aprés l'avoir un peu digérée, il s'asseoit par terre la tête baissée, & embrassant ses genoux, ayant resté quelque temps en cette posture, comme s'il se réveilloit tout-à-coup d'un profond sommeil, il leve les yeux & regarde le Ciel, marmottant entre ses dents quelques paroles, qui ne sont point entenduës. Ceux qui l'environnent le voyant un peu revenu à lui, rendent graces à l'esprit, & interrogent le devin sur ce qu'il a vû. Celui-ci comme un insensé qu'il est, répond qu'il est vrai qu'il a parlé à l'esprit, lequel lui a promis la victoire sur ses ennemis, ou bien qu'il en sera vaincu & défait, pour n'avoir pas fait quelque chose qu'il lui avoit commandé. Il répond ainsi sur toutes choses, sur l'abondance & sur la disette, sur la vie & sur la mort, selon que cela se présente à son imagination échaufée.

* C'est sans doute un pareil enthousiasme qu'Oviédo a voulu décrire, lorsqu'il dit des Caciques de l'Isle Espagnole, qu'ils recevoient la fumée du Tabac par le moïen de certains tuyaux faits comme un Y qu'ils appliquoient à leurs narines, attirant cette fumée à eux jusqu'à ce qu'ils tombassent par terre privés de tout sentiment; aprés-quoi ils étoient portés dans leur hamac par leurs femmes, à moins qu'ils n'eussent ordonné auparavant qu'on les laissât en cet état jusqu'à

* *Gonz. Oviedo Hist. de las Indias, Lib. 5. c. 2.*

ce que les vapeurs dont leur cerveau étoit offusqué, fussent entiérement dissipées.

Les mêmes Auteurs disent, qu'ils se servoient de cette même herbe pour la guerison des maladies, & racontant dans le détail ce que les devins font en ces occasions; nous aurons lieu d'en parler dans la suite. Nous parlerons encore du Tabac & de son rapport à la Religion, en parlant du calumet de paix.

Comme les Sauvages fument aussi par plaisir, & par habitude, quelques-uns se sont persuadés qu'ils ne faisoient un si grand usage du Tabac qu'à cause de la vertu qu'il a de les nourrir, & de les soûtenir pendant plusieurs jours, sans le secours d'aucune autre nourriture. Le sieur de Léry est dans cette opinion, & il cite dans sa relation des exemples semblables. » Car Benze assure, dit-il, des habi-
„ tans du Perou, que quand ils sont en voya-
„ ge, ils portent en la bouche quelques feüil-
„ les d'une herbe appellée *coca*, qui leur sert
„ de pain, de breuvage & de pitance. Sembla-
„ blement Matthiole en ses Commentaires
„ sur Dioscorides, alléguant Théophraste,
„ rapporte que les Scythes se contentoient de
„ la seule réglisse, dix ou douze jours sans
„ manger autre viande; ce qui répond au pe-
„ tun de nos Sauvages.

Il est vrai que le Tabac émousse les acides, & qu'il ôte ainsi la pointe de l'appetit; mais je ne crois pas qu'il ait d'ailleurs une si grande vertu nutritive, comme est celle qu'on lui attribuë, & qu'il fut capable de soûtenir les Sauvages aussi long-temps qu'on le prétend, s'ils ne s'accoutumoient de bonne heure par de longs jeûnes à supporter la faim.

* Plusieurs personnes sages, regardent tous

* *Acosta, Hist. nat. de Indias. Lib. 4. cap. 22.*

les effets attribués à la *Coca* dont parle le sieur de Lery sur le témoignage de Benze, comme une pure imagination, ou comme une pure superstition, ainsi qu'Acosta l'avoüe lui-même. Cependant les Indiens du Pérou croyent tous ces effets réels, & cet Auteur semble donner dans leur sentiment, puisque dans la verité, dit-il, on leur voit faire plusieurs journées de suite sans aucune nourriture, & ne se soûtenant qu'avec une petite poignée de cette herbe. Elle étoit dans une si grande estime sous les Régnes des Rois Incas, qu'il n'étoit pas permis aux gens du peuple d'en user sans l'agrément du Souverain, ou des Gouverneurs revétus de son autorité. Le Souverain lui-même n'avoit rien à offrir aux Dieux en sacrifice de plus prétieux que la *Coca*, qu'il faisoit brûler devant les Idoles, comme on a brûlé l'encens de tout temps dans les Temples du vrai Dieu, & des fausses Divinités de toutes les Religions de l'ancien monde.

La Coca.

La *Coca* est la feüille d'un Arbre de la hauteur de quatre à cinq pieds, fort tendre & fort délicat, & qui pour cette raison veut être cultivé avec beaucoup de soin. Il n'en faut pas moins pour conserver les feüilles aprés qu'on les a cueillies. On les range à cause de cela même fort proprement, & avec une grande attention dans des corbeilles longues & étroites où elles sont assujetties. Ces feüilles sont un peu plus unies & moins nerveuses que celles du poirier, d'autres les comparent à celle de l'Arboisier; mais elles sont beaucoup plus minces. La maniére dont les

Péruviens s'en servent, est de les mâcher mêlées avec de la cendre d'ossemens calcinés, ou bien avec un peu de chaux, à peu prés comme on en use dans les grandes Indes, pour les feüilles de Bétel & les noix d'Arêke, qu'on mêle aussi avec la chaux. Ce mêlange joint à l'aprêté de la feüille de la *Coca*, fait péler la langue à ceux qui n'y sont pas accoutumés : elle fait jetter une écume dégoûtante, & rend ceux qui la mâchent d'une puanteur insuportable. Elle sert de monnoye dans le pays ; & il s'en faisoit autrefois un si grand débit, que ce que nous avons dit du Cacao & de l'herbe du Paraguay, est beaucoup au-dessous de ce qu'on en raconte. Du seul Potosi on en tiroit toutes les années plus de cent mille corbeilles. Elle n'est plus d'un si grand usage parmi les Indiens sujets des Espagnols, parce que l'Inquisition ayant découvert qu'ils s'en servoient pour toutes sortes de superstitions l'a défenduë sous de trés-rigoureuses peines dans tout le Nord du Pérou, & ne l'a permise que dans le Sud, en faveur de ceux qui travaillent aux mines, lesquels ne peuvent s'en passer. † M. Frezier semble croire, que cette herbe n'est point nutritive, qu'elle ne fait qu'ôter l'appetit, & qu'elle ne sert proprement aux Indiens, que comme le Tabac à ceux qui sont accoutumés à le mâcher sans l'avaller.

Il n'en est pas de même du Ging-seng, dont il est probable que Théophraste * a voulu parler, & dont les Tartares, qui sont de véritables Scythes, font un si grand usage. Il a véritablement la vertu de soûtenir, de fortifier, & de rappeller les forces

† *Frezier voyage de la Mer du Sud. p. 246.*
* *Theoph. hist. Plant. Lib. 9. cap. 13.*

épuiſées. Il a auſſi un petit goût de régliſſe, ainſi que je l'ai dit dans l'écrit que j'ai composé au ſujet de celui que j'ai découvert en Canada, & qu'il eſt facile de s'en aſſurer par l'eſſay de la Plante même. Théophraſte ne donne point d'autre nom à la Plante, dont il parle, & à laquelle il attribuë une ſi grande vertu, qui celui ce *Scythica.*

Les Amériquains ne prennent point le Tabac en poudre, ni en machicatoire, au moins ceux que j'ai vus. Ils n'en uſent qu'en fumée, encore tous n'ont-ils point de Calumet ou de Pipe. Les Breſiliens, les Caraïbes, & la plûpart des Sauvages Méridionaux, font une eſpéce de pipe d'une grande feüille d'arbre pliée en cornet d'épice, ils la rempliſſent de Tabac, mettent le feu par un bout, & attirent la fumée par l'autre. Il eſt auſſi à remarquer que le plus grand nombre des femmes ne ſçait ce que c'eſt que de fumer.

Du Sucre.

La connoiſſance du ſucre eſt mieux marquée dans les Auteurs anciens que celle du Tabac. Pline eſt le premier neanmoins qui eſt ſervi du terme de *Saccharum*, qu'on trouve enſuite dans Gallien, dans Dioſcoride, & dans d'autres Auteurs qui ſont tous plus recens que lui. Il en parle auſſi comme d'une choſe étrangére à l'Europe, * qu'on n'avoit

* *Plinus Lib.* 12. *cap.* 8. Saccharon & Arabia fert, ſed laudatius India : eſt autem mel in arundinibus collectum, gumminium modo canidum, dentibus fragile, ampliſſimum nucis avellanæ magnitudine, ad medicinæ tantùm uſum.

que par le commerce, qui se faisoit en Arabie & aux Indes, d'où on l'apportoit. C'est ce que le passage de Pline explique, & déclare fort précisément. » L'Arabie porte du » sucre aussi-bien que l'Inde; mais celui de » l'Inde est beaucoup meilleur.

Outre le nom de *Saccharum*, que les Auteurs de la basse Latinité ont ensuite déguisé en ceux de *Zacharum*, *Zuccarum*, *Zachara*, *Zuccara*, *Zucra*, on lui en donnoit encore d'autres; car, prémiérement on lui donnoit le nom de Sel, & on l'appelloit le Sel d'Inde, pour le distinguer du Sel ordinaire. Le Sel d'Inde, dit Archigéne cité par Paul Eginéte Livre second, pour sa couleur & sa condensité, est semblable au Sel vulgaire, mais au goût il a toute la saveur du Miel. C'est pour cela qu'on lui donnoit aussi le nom de Miel, & on l'appelloit Miel sauvage, *Mel silvestre*, ou Miel des Roseaux μέλι καλάμινον, comme on le voit dans Arrien, ¶ ou *Canamella*, *Cannamella*, *Calamellus*, à *Canna*, & *Melle*.

Quoique les anciens ne nous laissent aucun doute sur les Cannes & sur les Roseaux, qui sont la matiere dont on fait le sucre; ils ne conviennent pas sur l'espéce de ces Roseaux. Solin * a cru que c'étoit du Bambou, ou de ces Cannes des Indes qui sont d'une si prodigieuse grandeur, qu'entre chaque nœud on peut faire un canot, ou un petit bâteau fort raisonnable. Varron † au contraire a mieux recontré dans la description

¶ *Arrian. in Periplo maris Eryth.*

* *Solinus*, *cap.* 65. Quæ Palustria sunt, (Indiæ loca) Arundinem creant, ita crassam ut fissis internodiis, lembi vice vectitet navigantes. Eradicibus ejus exprimitur humor dulcis ad Meileam suavitatem.

† *Varro apud Isid, lib.* 17. *cap.* 7.

qu'il fait de ſes Roſeaux, qu'il dit être un arbre, ou une plante médiocre pour ſa grandeur.

Indica, non magnâ nimis arbore, creſcit arundo.
Illius è lentis premitur radicibus humor,
Dulcia cui nequeunt ſucco contendere Mella.

Il paroît d'ailleurs que le Sucre, dont les Anciens ont voulu parler, étoit fort différent de celui dont on uſe aujourd'hui; car en premier lieu, il ſemble qu'ils ont donné pour du Sucre une eſpéce de manne, qui ſe forme d'elle-même ſur les feüilles des Roſeaux. On en voit encore de cette eſpéce dans les grandes Indes, & en Amérique dans la Californie. † Le Pére François Marie Picolo en parle ainſi. » Au mois d'Avril, de „ May & de Juin, il tombe avec la roſée „ une eſpéce de manne, qui ſe congéle, & „ s'endurcit ſur les feüilles des Roſeaux, „ ſur leſquelles on la ramaſſe. J'en ai goûté, „ dit-il, elle eſt un peu moins blanche que „ le Sucre; mais elle en a toute la dou„ ceur. « A cela ſe rapporte parfaitement que Pline, Dioſcoride & Séneque diſent du Sucre. » C'eſt un Miel, dit Pline, ramaſſé „ ſur les Roſeaux, blanc comme une eſpéce „ de gomme, il ſe briſe ſous la dent, & „ n'excéde pas la groſſeur d'une noiſette; „ on n'en fait uſage que dans la Médecine. „ Il y a, dit Dioſcoride, * une eſpéce de miel „ qu'on apelle ſucre, lequel ſe trouve dans

† *Memoire de la Californie. Lettres édifiantes, 5. Recüeil.*
* *Dioſcorid, Lib. 2. cap. 104.*

„ les roſeaux de l'Inde, & de l'Arabie heu-
„ reuſe, il a la conſiſtence du ſel, & il ſe
„ briſe entre les dents de la même maniére
„ que le ſel commun. « † Sénéque fait plus :
Il explique de quelle maniére ce ſucre ſe forme, & de ſon ſentiment, on conclud que les Anciens penſoient, que ce miel étoit formé par la roſée du Ciel, laquelle s'arrêtant ſur les feüilles des roſeaux s'y congeloit ; ou que ſortant du ſuc de la tige à la naiſſance des feüilles, & tranſpirant par les pores de la Plante en forme de gomme, il ſe durciſſoit au ſoleil, comme le ſel dans les marais ſalans. C'eſt, dis-je, ce qu'on voit exprimé dans ces paroles de Sénéque. *Aiunt inveniri apud Indos mel in arundineis foliis quod, autros illius Cœli, aut ipſius arundinis humor dulcis & propinquior gignit.*

Les Anciens ont auſſi connu un ſucre d'une autre eſpéce tiré de ces mêmes roſeaux ; mais ce n'étoit qu'un ſuc, une liqueur, & tout au plus un ſirop. Lucain * déſigne cette eſpéce par ce vers.

Quique bibunt tenerâ dulces ab arundine ſuccos.

C'eſt auſſi de celui-là que parlent Solin, & Varron, dans les paſſages que j'en ay cités ; mais ils ſont l'un & l'autre dans l'erreur, quand ils diſent qu'on l'exprime de la racine des roſeaux, au lieu que c'eſt de la moëlle de leur tige.

Or le ſucre dont on uſe aujourd'hui, eſt un ſucre factice. La canne dont on le tire, eſt une tige noüeuſe, ſpongieuſe, d'une écorce fort mince, & pleine d'une matiére miellée d'une trés-grande douceur. On

† *Seneca, Epiſt. 84.* * *Lucanus, Lib. 3. v. 237.*

brise les cannes dans des Moulins : on en exprime tout le suc dans des pressoirs ; on purifie ensuite toute la liqueur sur le feu, & on la verse dans des vaisseaux, où on la laisse se refroidir, & se congeler, de la maniére que l'on peut voir exactement détaillée dans le Pére Labat, & dans ceux qui en ont traité avant lui.

C'est cette maniére de faire le sucre & de le raffiner que les Anciens n'ont pas connuë ; ou du moins qu'il ne nous ont pas fait connoître. Elle est néanmoins ancienne & beaucoup antérieure à la découverte de l'Amérique. La connoissance en est venuë en Europe du temps des Guerres des Croisades, par les voyages que les Chrétiens firent alors vers l'Orient, ainsi qu'il paroît par les témoignages des Auteurs de ces temps-là, Albert ou Albéric Chanoine d'Aix-la-Chapelle, Guillaume Archevêque de Tyr, Jacques de Vitré Evêque & Cardinal, Sanutus, &c.

Albert * rapporte que l'Armée des Croisés réduite à une extrême disette de vivres, fut fort soulagée aux siéges d'Albarie, de Mar-

* *Albertus Aquensis Hist. Hieros Lib.* 5. *cap.* 37. Calamellos ibidem mellitos per camporum planiciem abundanter repertos, quos vocant *Zucra*, suxit populus, illorum salubri succo lætatus ; & vix ad satietatem præ dulcedine expleri hoc gustato valebant. Hoc enim genus herbæ summo labore agricolarum per singulos excolitur annos deinde tempore messis maturum mortaliolis indigenæ contundunt, succum colatum in vasis suis reponentes, quousque coagulatus indurescat sub specie nivis, vel salis albi. Quem rasum cum pane miscentes, aut cum aquâ terentes, pro pulmento sumunt, & supra favum mellis gustantibus dulce ac salubre videtur. Aiunt quidam genus mellis esse quod reperiens *Jonathan* filius Saül Regis super faciem terræ, inobediens gustare præsumpsit. His ergo calamellis melliti saporis populus in obsidione Albariæ, Marræ, & Archas multum horrenda fame vexatus, est refocillatus.

ra, d'Archas, & aux environs de Tripoli, par les cannes de sucre qu'on trouvoit dans la campagne, & dont la douceur faisoit tant de plaisir aux soldats qu'ils ne pouvoient s'en rassasier. » On cultive dans ces païs-là, » dit-il, cette Plante qu'on séme toutes les » années, & qui donne beaucoup de peine » aux païsans. Au temps de la moisson, & » lorsqu'elle est bien meure, les naturels du « païs brisent les cannes dans des piles, & » aprés en avoir exprimé le suc, & l'avoir » bien purifié, ils le versent dans des vases, » où il se fige & blanchit comme la niege, » ou le sel le plus blanc. Ils le rapent, & le » mêlent avec leur pain, où ils le font dis- » soudre dans l'eau, & en assaisonnent leurs » ragoûts. Ceux qui en usent le trouvent ,, plus agréable & plus sain que le rayon de ,, Miel. C'est de cette espéce de Miel, dit- ,, on, ajoute-t-il ensuite, que gouta Jona- ,, thas fils de Saül, lorsque transgressant les ,, ordres de son pere, il pensa lui en couter ,, la vie pour cette desobéissance.

* Marin Sanut, dit Torxel, voulant exciter les Princes Chrétiens à se liguer contre les Turcs, ou les Sarazins maîtres de la Terre-Sainte, commence son Ouvrage par mettre au jour les grands avantages que le Soudan, ou Sultan, retiroit du commerce des

* *Marin. Sanutus Torsellus secretor. Fidel. crucis, Lib.* 1. *part.* 1. *Cap.* 2. Et cùm in terris Soldano subjectis *bombix* & *Zucharum* crescant in non modica quantitate, de quibus Soldanus & Saraceni percipiunt magna pedagia & tributa, si Christiani adstricti fuerint, Soldano & Saracenis damnum non modicum eveniet, cùm in Cypro tanta quantitas Zuchari nascatur, quod Christiani poterunt competenter furniri. Sed de Zucharo nascitur in Rhodo, Amorea, Marta, & in Sicilia, & in aliis locis Christianorum Zucharum nasceretur, si hoc procuraretur.

Indes, & en particulier des épiceries qu'il avoit ſeul de la premiére main; ce qui faiſoit ſa grande puiſſance & ſa grande richeſſe. Il vient enſuite aux moyens de l'affoiblir, en empêchant ce commerce dont les Chrétiens pouvoient profiter. Aprés un long détail, il „ dit, Que la ſoye & le ſucre viennent dans „ les terres du Souldan, & que ce Prince & „ les Sarazins en retiroient de grands droits: „ Que ſi les Chrétiens vouloient ſe liguer „ pour le voyage d'Oultremer, le commer- „ ce de ces ennemis de la foi recevroit un „ grand échec; puiſque dans la ſeule Iſle de „ Chypre, le ſucre naît en ſi grande quanti- „ té, que toute la Chrétienté pourroit s'en „ fournir; que les cannes venoient auſſi fort „ bien dans l'Iſle de Rhodes, dans la Morée, „ dans l'Iſle de Malthe, & qu'elles croîtroient „ de la même maniére dans la Sicile, & dans „ les autres Terres des Princes Chrétiens, „ s'ils ſçavoient connoître leurs interêts, & „ s'armer contre l'ennemi commun.

Il paroît que les Princes Chrétiens profitérent de ces avis: qu'on tranſporta les cannes de ſucre dans la Sicile, qu'on les y cultiva, & qu'elles y firent fort bien. *Falcandus dit, au ſujet des cannes de ſucre, qu'on cultivoit auprés de Palerme, “ Vous verrez des cam- „ pagnes remplies d'une moiſſon de Roſeaux „ dignes de l'admiration; les habitans les „ nomment *Cannes de Miel*, à cauſe de la dou- „ ceur du ſuc dont elles ſont remplies. Ce

* *Folcandus in Præfat. ad Hiſt. de Calamit. Sicil.* Occurret tibi mirandarum ſeges arundinum (in agro Panormitano) quæ cannæ mellis ab incolis nuncupantur, nomen hoc ab interioris ſucci dulcedine ſortientes. Harum ſuccus moderatè & diligenter decoctus, in ſpeciem mellis traducitur; ſi verò perfectiùs excoctus fuerit, in ſæccari ſubſtantiam condenſatur.

„ suc, si l'on lui donne certains degrez d'une „ cuisson modérée, devient un syrop, une „ espéce de miel; si on le fait cuire encore „ davantage, il se condense, & se convertit „ en sucre.

Il y avoit dés ces temps-là pour briser les cannes, des Moulins qu'on nommoit *Mazara* dans la langue des Sarazins, ce qu'on voit par le † Diplome, ou l'Acte de donation faite par Guillaume second Roi de Sicile, à un Monastére de Religieux de l'Ordre de St Benoist, situé dans l'Archevêché de Mont-réal. Nous lui accordons, dit ce Prince, dans le territoire de Palerme & dans sa Banlieüe, de nôtre propre mouvement & en pur don," un „ Moulin pour moudre les cannes de sucre, qu'en langue Sarazine on appelle *Masara*, „ avec ses droits de justice, & toutes ses au„ tres dépendances. Je ne crois pas qu'on ait continué à cultiver les cannes de sucre en Europe; apparemment qu'elles ne continuérent pas aussi à bien faire, ou bien que le commerce étant plus facile dans le Levant, on trouva plus de profit d'en acheter des commerçans, que de faire les frais d'une culture ingrate, & sujette à trop de dépense.

Les cannes de sucre viennent naturellement en Amérique, & sont une richesse qu'elle ne doit qu'aux faveurs du Ciel, & à la bonté de son terroir, ainsi que le Pere Labat l'a fort

† *Ex Diplomate Guglielmi 2. Regis Siciliæ apud Rocchum Pirrhum notitiâ 3. Ecclesiæ Monteregalensis.* In Panormo etiam & pertinentiis ejus.... Concedimus ei. (Monasterio supradicto) Liberè & absque datione aliqua, molendinum unum ad molendas cannas mellis, quod Saracenicè dicitur *Masara*, cum omnibus justitiis & pertinentiis suis, &c.

* *Labat, Nouveaux Voyages aux Isles de l'Amérique, tom. 3. ch. 5.*

bien prouvé contre les prétentions de quelques Auteurs, qui ont écrit que les Espagnols les avoient portées des Indes Orientales dans les Isles Canaries, ou Fortunée, & de-là en en Amérique. Elles ne viennent pourtant bien que dans l'Amérique Méridionale, dans les Isles du Golphe du Méxique, & peut-être aux extrémitez de la Septentrionale qui tirent vers le Sud. Les Amériquains ne prenoient pas même la peine de les cultiver, & n'en tiroient pas un grand avantage. Les Espagnols furent aussi assez long-temps sans s'en aviser, & ceux d'entr'eux qui furent les premiers à en prendre soin, n'eurent point d'abord la pensée d'en faire du sucre, ou ne l'executérent point. Ce fut, selon Gonzales Oviédo*, le Bachelier Gonzales de Velosa, qui fit des dépenses extraordinaires pour faire une sucrerie dans l'Isle Espagnole, où il fit venir des Canaries des Maîtres entendus pour faire le sucre & pour le raffiner; quelques-uns prétendent néanmoins, que ce fut le Castellan de la Véga, Michel Valestrier de Catalogne. L'exemple de l'un & de l'autre ayant bien réüssi, fut suivi de plusieurs personnes, qui en ayant établi en plusieurs endroits de ce Nouveau Monde, y firent fleurir le commerce d'une Marchandise, qui vaut en quelque sorte les richesses du Pérou.

† Vossius croit que l'étymologie de *Saccharum*, vient du mot Arabe סכר Sacar, ou de l'Hébreu שכר Schakar, qui veut dire s'enyvrer, à cause qu'on tiroit des Roseaux qui font le sucre, des boissons enyvrantes: ce que Strabon § semble favoriser au Livre 15.

* *Gonzales d'Oviédo, Hist. de las Indias, lib. 4. cap. 8.*
† *Vossius de Physiol. chr. & Theol. Gentil, lib. 5, cap. 14*
§ *Strabo lib. 15. p. 477.*

Car il nous assûre, sur le témoignage de Néarque, " que dans l'Inde les Roseaux produisent du Miel sans le secours des Abeilles, " & quoique ce ne soit point, dit-il, un arbre ou une plante qui porte du fruit, celle-ci néanmoins en porte un, lequel a la propriété d'enyvrer.

Cette fin du passage de Strabon est assez obscure, & semble même renfermer une contradiction. Car quel est ce fruit d'un arbre, ou plûtôt d'une plante, qui ne porte point de fruit ? Cela peut s'expliquer néanmoins par ce que je vais dire. Entre les espéces de Cannes & de Roseaux, il n'y en a point qui porte proprement du fruit ; mais le Maïs, le Gom qui est aussi une espéce de Maïs d'un grain plus petit, & quelques autres plantes miliacées étant aussi en même temps arundinacées, (quoiqu'on ne leur donne pas communément le nom de Roseaux,) ce que dit Strabon peut fort bien leur convenir ; & c'est ainsi qu'on doit expliquer ces Auteurs ; car dans celles-là on peut trouver trois choses. La premiére, c'est le grain dont les Sauvages tirent leur nourriture commune, & dont ils tirent des farines ; en second lieu, les boissons propres à enyvrer ; car, soit du grain, soit de la tige, on tire de l'eau-de-vie, un vin assez agréable, & de fort bon vinaigre ; en troisiéme lieu, de la canne du Maïs, lorsqu'elle est dans sa séve, on exprime un sucre trés fin & trés-délicat, ainsi qu'il est marqué dans le Dictionnaire Universel imprimé à Trévoux. Je n'en ai point vû de cette espéce, & nos Sauvages ne le travaillent point ; je n'ai cependant point de peine à le croire ; car la tige du Maïs, lorsqu'elle est pleine de son suc, est remplie d'une eau miellée, la-

quelle eſt trés-ſaine & trés-rafraîchiſſante. Les Iroquois nomment ces tiges *Oberé*, & les François les apellent *Sucets*. On arrache pour l'ordinaire dans les champs de bled d'Inde, les tiges qui ont manqué, & qui n'ont point d'épi; & aprés les avoir dépoüillées de leurs feüilles & de leur écorce, laquelle eſt fort mince, on en ſuce la moëlle qui eſt fort charnuë, & qui a un goût auſſi agréable que l'hydromel. Les autres Cannes de ſucre ne portent point d'autre fruit, que le ſucre même. On fait auſſi de celles-là de l'eau-de-vie, un vin trés-délicat & trés-gratieux, & de fort bon vinaigre. Ainſi de quelque maniére qu'on explique le paſſage de Strabon, il eſt toûjours vrai de dire, que les Roſeaux produiſent un Miel qui n'eſt pas l'ouvrage des Abeilles, & que de leur fruit, ou de leur ſuc, il ſe fait des liqueurs capables d'enyvrer.

Le même Strabon nous apprend, que les vaſtes regions de la Scythie produiſoient auſſi leur miel, où les Abeilles n'avoient point de part. Mais il étoit différent de celui des Indes, & de l'Arabie heureuſe, en ce que ce dernier étoit produit dans les Roſeaux. Au lieu qu'il dit ſimplement que dans l'Hircanie & dans quelques autres païs voiſins, c'étoient des arbres, qui étoient comme autant de ruches, & dont le miel découloit par toutes les feüilles. Strabon parle encore ici dans les principes de l'ignorance commune aux Auteurs de l'Antiquité, touchant la maniére dont ſe faiſoit le ſucre; de ſorte qu'il paroît être dans la même erreur où étoient ceux qui croyoient que le ſucre fut une gomme, une liqueur, ou un ſel, qui tranſpiroit par les pores des feüilles; ou bien une roſée celeſte laquelle ſe chriſtalliſoit & ſe condenſoit,

comme la Manne. Il est cependant naturel de penser que Strabon ne fait que nous indiquer ici la maniére dont nos Sauvagesses font le sucre, qu'elles expriment du suc des arbres, & en particulier des Erables : ce que je vas maintenant expliquer.

Au mois de Mars, lorsque le Soleil a pris un peu de force, & que les Arbres commencent à entrer en séve, elles font des incisions transversales avec la hache sur le tronc de ces arbres, d'où il coule en abondance une eau, qu'elles reçoivent dans de grands vaisseaux d'écorce ; elles font ensuite boüillir cette eau sur le feu, qui en consume tout le phlegme, & qui épaissit le reste en consistance de syrop, ou même de pain de sucre, selon le degré & la quantité de chaleur qu'elles veulent lui donner. Il n'y a point à cela d'autre mystére. Ce sucre est trés-pectoral, admirable pour les médicamens ; mais quoiqu'il soit plus sain que celui des Cannes, il n'en a point l'agrément, ni la délicatesse, & a presque toûjours un petit goût de brûlé. Les François le travaillent mieux que les Sauvagesses de qui ils ont appris à le faire ; mais ils n'ont pû encore venir à bout de le blanchir, & de le raffiner.

Pour que les Arbres donnent leur eau en abondance, il faut qu'il y ait au pied une certaine quantité de neige, laquelle entretienne leur fraîcheur; qu'il géle bien pendant la nuit, & que le jour soit pur, serain, sans vent & sans nuages ; car le Soleil ayant alors plus de force, dilate les pores des arbres que le vent au contraire resserre ; de sorte qu'il les empêche de couler. Les Arbres cessent de donner, lorsque la séve commence à prendre plus de consistence, & à s'épaissir. On s'en

cre c
connu
Canaden
vages
suc des fleurs, * comme faisoient autrefois

* *Appollon, Alexand, Hist, Comment, cap. 38.*



26. Tom. III. Pag. 140.

apperçoit bien-tôt ; car outre que les Arbres donnent moins, l'eau qui en sort, est plus glaireuse ; & quoiqu'elle ait plus de corps que la prémiére, elle ne peut plus se christalliser, ni être mise en pain de sucre, & ne fait plus qu'un syrop gluant & imparfait.

Les Poëtes, dans les descriptions qu'ils font de l'Age d'or, ou des Siécles qui peuvent lui être comparés, nous disent entr'autres merveilles, que les chênes les plus durs distilloient du miel, ou qu'ils en distilleront. S'ils ont prétendu mettre cela de niveau avec leurs Hyperboles, ou d'autres Phénoménes purement symboliques & métaphoriques, comme quand ils disent que le miel coulera des rochers ; que les buissons produiront des grappes de raisin ; qu'on verra sortir des fontaines de lait & de vin ; nos Sauvages font voir qu'ils en sçavent plus qu'eux, ayant sçû tirer des érables, qui sont une espéce de chêne trés-dur, un suc naturel, lequel a autant, ou plus d'agrément, que le miel que font les Abeilles.

Il se trouve beaucoup d'arbres & de plantes, dont on peut faire du sucre & diverses liqueurs, sans parler des espéces de palmiste. Les Noyers donnent une eau beaucoup plus miellée que celle des érables. Le sucre en est fort bon. Celui d'eau de frêne est trés-délicat ; mais il faut une quantité considérable de cette eau, & beaucoup plus qu'il n'en faut pour faire celui d'érable. On fait un sucre encore plus fin des fleurs du cotonnier, connu des Botanistes sous le nom d'*Apocynum Canadense* ; mais je ne sçache pas que les Sauvages tirent aucun sucre, ou aucun miel du suc des fleurs, * comme faisoient autrefois

* *Appollon, Alexand, Hist, Comment, cap. 38.*

les Zigantes, Peuple d'Afrique, lesquel
égaloient en ce point le travail des Abeille
† L'Auteur de la nouvelle Histoire de l
Virginie parle d'un arbre qui y porte le miel
» lequel est contenu dans une gousse épaisse
» & enflée, qui paroît de loin comme l
» cosse des pois ou des féves. § Strabon dit
que dans les Indes, il se trouve un arbre d'u
ne médiocre grandeur, qui porte des écosses
de la longueur de dix doigts, pareilles à cel
les des féves, & qui sont pleines de miel
mais d'un miel si dangereux, que ceux qu
en goûtent, ont bien de la peine à en ré
chapper. ¶ Le même Auteur fait mention de
certains arbres qui portoient une espéce de
miel aux extrémitez de leurs branches, ou
dans les boutons de leurs feüilles; ce miel
rendoit fols ceux qui en prenoient; & il ra
conte que les Mosinœciens, dans le païs des
quels ces arbres se trouvent, se servirent avec
adresse de la douceur de ce miel, pour faire
une trahison aux Troupes du grand Pompée
Ils vinrent au-devant d'elles sous le semblant
d'une feinte amitié, ils les régalérent, leur
firent boire de cette liqueur en quantité, &
taillerent en piéces trois Cohortes entiéres
lorsque cette boisson les eut mis hors de sens
& hors d'état de se défendre. Il y a apparen
ce que les Mosinœciens faisoient de ce miel
des liqueurs agréables; mais qui enyvroient
comme le vin, ceux qui en bûvoient avec
excés, & que les Troupes Romaines, qui
n'y étoient pas accoûtumées, furent plûtôt
yvres que ceux qui les invitoient, & leur
tenoient compagnie à en boire. Il est aussi

† *Hist. de Virginie, Liv. 2. chap. 4. A. 6.*
§ *Strabo, Lib. 15. p. 477.*
¶ *Strabo, Lib. 12. p. 378.*

trés-probable * qu'Hérodote parle d'une boiſſon enyvrante, ſous le nom de miel, lorſqu'il dit des Ouvriers de Callatébe en Lydie, qu'ils faiſoient un miel artificiel avec du froment & des bruyéres.

L'eau d'Erable eſt trés-gratieuſe à boire ſans être cuite. Elle aigrit d'elle-même, & fait un vinaigre paſſable, ſi on la conſerve quelque tems. On en peut faire un trés bon hydromel avec ſon ſyrop; mais on ne pourroit pas en tirer de l'eau-de-vie comme on le fait des cannes de ſucre.

Les Auteurs modernes croient que les Anciens ne ſe ſervoient du ſucre que dans la Médecine. Pline le dit & les autoriſe, ainſi que je l'ai déja remarqué, & cela peut être. Mais le ſucre ayant le même nom que le miel, & ayant dans ſon uſage quelque choſe encore de plus agréable, qui les empêchoit de s'en ſervir au lieu de miel, qu'ils mettoient à toutes ſauces, juſques dans leur pain & dans leur vin.

Les Sauvageſſes font cuire leur bled d'Inde en guiſe de Pralines dans leur ſyrop d'Erable, & elles mêlent leur ſucre broyé avec les farines groulées, dont elles font les proviſions pour tous leurs voyages. Cette farine s'en conſerve mieux, & eſt beaucoup plus agréable.

Arbres portant la cire.

J'ajoûterai ici par occaſion, que comme il y a des arbres & des plantes qui produiſent un miel, lequel n'eſt point l'ouvrage des Abeilles, il y a auſſi des plantes, qui produiſent de la cire où les Abeilles n'ont point

* *Herodot, Lib. 7. n. 31.*

de part. C'eſt un petit arbuſte, qui vient ſur le bord des lacs, des riviéres & des marécages. Il a aſſez l'air d'un Myrthe, ſa feüille ne différe preſque point de l'Apalachine, qu'on a découverte à la Loüiſiane. Il porte des bayes de la groſſeur d'un grain de poivre. On fait boüillir ces bayes dans l'eau, ſur la ſurface de laquelle il s'éleve une graiſſe ou une matiére onctueuſe, qu'on receüille, & qui eſt la ſubſtance de ces bayes mêmes, laquelle en boüillant ſe détache de ſon noyau. On fond enſuite toute cette matiére enſemble, laquelle en ſe refroidiſſant ſe met en conſiſtance d'une cire verte, tranſparente, dure, & d'une odeur trés-agréable. J'en ai vû des bougies, qui ne couloient point en brûlant, & qui répandoient une odeur auſſi balſamique que celle des plus doux parfums, ſans porter à la tête & faire mal au cœur, comme la plûpart des caſſolettes.

Ce n'eſt point aux Sauvages qu'on en doit l'invention. Ils ne ſe ſervent encore que des chandelles de Cérés; c'eſt à-dire, de torches d'un bois fort combuſtible, ou d'écorce roulée de Bouleau, ou de quelqu'autre arbre gommeux. Ce fut, dit-on, un Chirurgien de la Nouvelle Angleterre, qui s'aviſa le premier de fondre ces bayes, & qui de cette même cire, dont on a fait enſuite des bougies, fit encore pluſieurs belles opérations dans la Chirurgie, en la faiſant entrer dans ſes Médicamens.

Des Plantes dont on tire le fil.

Les Sauvageſſes ne ſement point dans leurs champs le chanvre, ni le lin. L'une & l'autre Amérique produiſent d'elles-mêmes plu-
ſieurs

ſieurs plantes filacées, dont elles ſçavent faire uſage, & quelles mettent en œuvre ſans beaucoup de peine, & ſans ſe ſervir de fuſeau & de quenoüille. Telles ſont une ſorte de chanvre ſauvage, diverſes eſpéces de Pites dont on tire un fil trés- délié : deux ou trois ſortes de Cotonniers, dont les femmes des Caraïbes font les beaux lits de coton, qu'on nomme Hamacs, & dont nous avons déja ſouvent parlé. Tels ſont encore le Mahot, le Bouleau, &c.

Les Iroquoiſes & les Sauvageſſes de la Nouvelle France, font une ſorte de fil de l'écorce du bois blanc, dont elles font les ſacs à mettre les proviſions de leurs maris quand ils vont en voyage; les colliers ou les longes dont elles ſe ſervent pour tranſporter les fardeaux, & divers autres petits ouvrages ſelon leurs petits beſoins. Elles enlevent de cette écorce celle qui eſt la plus délicate & la plus voiſine du corps ligneux; elles la coupent avec l'ongle en rubans, qu'elles font roüir & macérer dans l'eau, comme on en uſe pour le chanvre & pour le lin; & aprés quelques préparations, que je n'ai pas aſſez ſuivies, elles la réduiſent en de ſi petits filamens, qu'elles peuvent aiſément la tordre ſur leurs genoux & la mettre en peloton.

Dans les petits ouvrages qu'elles font avec ces différentes ſortes de fils, elles entremêlent fort proprement le poil d'Elan, de Bœuf ſauvage & de Porc-épy, teint en diverſes couleurs. Pour faire ces diverſes teintures, elles ſe ſervent de différens ſucs qu'elles expriment de certaines plantes, ou bien elles les font boüillir avec des racines & des herbes qui leur ſont connuës, avec des écorces & des copeaux de quelques arbres, dont le

suc s'imbibe facilement dans les choses qu'elles veulent teindre, aprés quelques boüillons & sans autre préparation.

Elles suppléent aussi au défaut du fil en différentes maniéres. Pour coudre les robes de fourrures, elles employent les boyaux des animaux desséchez; ou des filamens tirez de leurs nerfs, ou bien des longes faites de peaux passées & coupées bien menu. Pour coudre les canots, on se sert d'écorces ou de racines. Les petites racines qu'on met en œuvre pour les canots d'écorce de Bouleau, sont d'un fort bon usage & d'une grande propreté.



DE LA GUERRE.

LES Hommes, qui sont si desœuvrés dans leurs Villages, ne se font une gloire de leur indolence que pour donner à entendre qu'ils ne sont proprement nés que pour les grandes choses, & sur-tout pour la Guerre, laquelle exposant leur courage aux plus rudes épreuves, leur fournir de fréquentes occasions de mettre dans son plus beau jour toute la noblesse de leurs sentimens, & l'inébranlable fermeté d'une grandeur d'ame vraïement heroïque. La chasse & la pêche, qui aprés la guerre emportent toute leur attention, ne leur sont agréables, que parce qu'elles en sont l'image, & peut-être en laisseroient-ils le soin aux femmes, ainsi que de la nourriture & de tout le reste, si elles n'étoient en même-temps un exercice qui les forme à se rendre terribles à

des ennemis encore plus redoutables, que ne les sont les bêtes féroces.

Il falloit que les Peuples de Thrace fussent bien belliqueux, puisque pour donner l'idée de leur valeur, toute la Fable a concerté de faire naître chez eux le Dieu Mars, & que les Grecs jaloux de toutes les Nations, & qui ont pris des Barbares tout ce qu'ils ont pû, n'ont pourtant pas osé leur ravir sa naissance pour s'en faire honneur. Si mes conjectures, sur l'origine des Amériquains, sont bien fondées, on peut dire que leur bravoure ne sert qu'à fortifier celle-ci davantage. Ils ont tous le cœur haut, l'air fier & noble; ils font tous consister leur gloire dans leur courage, & leur réputation ne s'établit que par les preuves fréquentes qu'ils ont données d'une intrépide fermeté.

Mais si l'Areskoui des Hurons & des Iroquois est l'Arés des Grecs, ou le vrai Mars de la Thrace, il faut avoüer aussi que les Iroquois & les Hurons sont encore plus dignes d'appartenir de plus prés au Dieu de la Guerre, que les autres Nations Barbares de l'Amérique, par la supériorité qu'ils ont sur elles du côté de la valeur. Ils peuvent céder à quelques-unes quelques avantages de l'esprit & du corps: la vivacité dans la conversation; la douceur dans la physionomie, l'adresse en différens exercices, la legéreté à la course, ainsi du reste; mais ils ne cédent à qui que ce soit pour la bravoure, ils passent incontestablement pour être les meilleurs soldats, & on ne peut au moins leur disputer la qualité de braves.

La guerre est pour les Iroquois & pour les Hurons un exercice nécessaire, & peut-être est-ce la même chose pour tous les autres

Sauvages de l'Amérique. Car outre les motifs ordinaires qu'on a de la déclarer à des voisins incommodes, qui leur donnent ombrage, ou qui leur en fournissent des causes légitimes, en leur donnant de justes sujets de plainte, elle leur est encore comme indispensable par une de leurs loix fondamentales.

Les familles, ainsi que je l'ai déja observé, ne se soutiennent que par le nombre de ceux qui les composent, soit hommes, soit femmes; c'est dans ce nombre que consistent leurs forces & leurs principales richesses. La perte d'une seule personne est une grande perte, mais une perte qu'il faut nécessairement réparer, en remplaçant cette personne qui manque, par une ou par plusieurs autres, selon que la personne qu'on doit remplacer, étoit plus ou moins considérable.

Ce n'est point à ceux de la Cabane à réparer cette perte, mais à tous ceux qui y ont des alliances, ou leur *Athonni*, comme ils parlent; & voilà en quoi consiste l'avantage d'une Cabane d'avoir plusieurs hommes, qui y ayent pris naissance. Car ces hommes quoique isolés chez eux & bornés à eux-mêmes, se mariant dans des Cabanes différentes, les enfans qui naissent de ces divers Mariages, deviennent redevables à la Cabane de leurs Peres, à laquelle ils sont étrangers, & contractent l'obligation de les remplacer; de sorte que la Matrone qui a la principale autorité dans cette Cabane, peut obliger ces enfans d'aller en guerre comme bon lui semble, ou les retenir s'ils vouloient entreprendre une guerre, qui ne lui plut pas.

Quand donc cette Matrone juge qu'il est temps de relever l'arbre, ou de remettre sur la natte, quelqu'un de ceux de sa famille que

la mort lui a enlevé, elle s'adresse à l'un de ceux, qui ont leur *Athonni* chez elle, & qu'elle croit le plus capable d'executer sa commission. Elle lui parle par un collier de porcelaine, & lui explique ses intentions pour l'engager à former un parti; ce qui est bien tôt fait.

Il faut qu'il y ait quelque chose de semblable établi parmi les autres Nations: mais qui peut varier néanmoins selon les régles dont la Gynécocratie est établie parmi elles. En certain temps les femmes de la Floride viennent toutes ensemble devant le Chef, & se mettant en sa présence en posture de supliantes, elles pleurent les morts de leur Nation, chacune lui répésentant les pertes qu'elle a souffert dans sa famille, & elles lui demandent toute de donner quelque soulagement à leur douleur, en tirant vengeance des ennemis qui l'ont causée. Parmi les Caraïbes & les Bresiliens, ce sont aussi les femmes, qui sont chargées du soin de solliciter les guerriers de vanger les injures faites à leur Nation par leurs ennemis communs. C'est pendant leurs festins que les femmes pleurent parmi eux, exagérant ce qu'elles ont souffert, s'efforçant par leurs plaintes & par leurs paroles d'échauffer le courage de leur jeunesse, afin de l'animer à marcher hardiment au combat, à y donner des preuves de leur valeur & de leur amour pour ceux de leur Nation dont ils vangent la mort.

Il faut outre cela qu'il y ait quelque obligation particuliére dans les familles, de prendre en main la querelle les unes des autres, avec des Loix néanmoins un peu différentes de celles des Iroquois. C'est ce que j'infére de ce qu'en a dit Thévet dont je rap-

porterai les propres paroles. * » Quant auſ-
» dites femmes veuves, elles ne ſe remarient
» point, ſi ce n'eſt aux freres & plus proches
» parens de leur défunt mari, leſquels au-
» paravant faut qu'ils vangent la mort dudit
» défunt, s'il a été pris & mangé de l'enne-
» mi. S'il eſt mort de vieilleſſe ou maladie,
» il faut que celui qui doit prendre la veuve
» pour femme amène un priſonnier qui né-
» toïe ſur la foſſe du trépaſſé, ſoit qu'on ait
» changé de Village ou autrement : auſſi que
» toutes les pennaſſeries, colliers, arcs &
» fléches d'icelui ſoient lavées par ledit pri-
» ſonnier, même ſon grand lit où il cou-
» choit de ſon vivant. Encore ne ſe rema-
» rient jamais leſdites veuves, à un moins
» fort & vaillant qu'étoit leur mari ; car au-
» trement on les dénieroit, & leurs enfans &
» alliez mêmes en ſeroient fâchez & mal
» contens, de façon que s'il n'y a rencontre
» pareille, elles aiment mieux demeurer ain-
» ſi veuves tout le reſte de leur vie, & finir
» leurs jours avec leurs enfans : & encore
» qu'elles ſe remarient, ſi eſt-ce toutefois
» plus d'un an aprés le trépas de leur mari,
» & autres choſes ci-deſſus accomplies. A
» ce propos je vous raconterai ici d'une fem-
» me, laquelle aprés la mort de ſon mari,
» qui avoit été pris & mangé de ſes ennemis,
» ne ſe voulant jamais remarier, parce que
» nul des parens dudit défunt ne s'étoit effor-
» cé de vanger ſa mort, & pour cette cauſe
» prenant l'arc & fléches s'en alla elle-mê-
» me en la guerre avec les hommes, & fit
» tant qu'elle amena des priſonniers, qu'elle
» bailla à tuer à ſes enfans, leur diſant : tués,
» mes chers enfans, vangez la mort de vô-

* *Thevet Coſmog. univ, liv. 21, c. 8, p. 917.*

» tre pere défunt, puiſque nul de ſes parens
» n'en fait autre vengeance : c'eſt poſſible,
» parce que je ne ſuis pas aſſez jeune & aſſez
» belle, mais une choſe eſt en moi, c'eſt que
» je ſuis forte & vaillante, pour venger la
» mort de vôtredit pere mon mari ; & de
» fait cette femme fit tant, qu'elle print plu-
» ſieurs de ſes ennemis priſonniers, qu'elle
» faiſoit tuër, même aux jeunes freres & ne-
» veux dudit défunt : de ſorte que remettant
» tous actes féminins & prenant les maſcu-
» lins & virils, ne portoit plus les cheveux
» longs comme les autres femmes ou comme
» elle avoit accoutumé, ains s'accouſtroit
» avec des pennaſſeries & autres choſes con-
» venantes aux hommes. Revenons à nôtre
» propos : aprés avoir donc bien banqueté,
» faiſant des fluttes des os de bras & jambes
» de leurs ennemis, & autres inſtrumens,
» comme tabourins faits à leur mode, & s'en
» vont ſautans, & danſans joyeuſement tout
» autour de leurs loges là où cependant les
» plus anciens ne ceſſent tout le long du jour
» de boire ſans manger, ſelon la coûtume,
» & ſont ſervis par les veuves du défunt &
» parentes d'icelui, & m'étant informé d'eux
» de ces façons de faire, me répondirent,
» que c'étoit pour hauſſer le cœur à la jeu-
» neſſe, & afin de l'animer à marcher hardi-
» ment en guerre contre leurs ennemis, avec
» l'eſpoir d'un tel honneur, aprés qu'ils ſe-
» ront décédez.

Les guerriers n'attendent pas toûjours qu'on les ſollicite, leur devoir les avertit ſuffiſament, & le deſir d'acquerir de la gloire, les preſſe encore plus vivement que le devoir & l'uſage. Celui qui a envie de lever un parti, ou qui eſt ainſi engagé à le faire, fournit un

collier, ou bien s'il l'a reçû, il le montre à ceux qu'il veut enrôler dans son expédition, comme le signal de son engagement, & du leur, sans leur dire neanmoins ni qui l'a sollicité d'aller en guerre, ni qui est la personne qu'il veut remplacer ; que s'il fait tant que de s'en expliquer à eux, c'est un secret entre les guerriers dont le Village n'a point de connoissance.

La guerre peut être regardée ou comme particuliére quand elle se fait par de petits partis, dont il y en a presque toûjours quelqu'un en campagne ou comme générale quand ils marchent en Corps d'armée, & qu'elle se fait au nom de la Nation.

Les Anciens ne sont pas toûjours consultés par les Chefs de ces petits partis ; mais ils ne s'y opposent pas, quand l'interêt de la Nation n'y est pas lui-même opposé. Ils sont au contraire bien aises de voir que leur jeunesse s'exerce, & s'entretienne dans cet esprit guerrier, qui fait leur sûreté en les rendant formidables. Mais s'ils craignoient que le nombre de ces partis n'affoiblit trop leur village, qu'ils allassent insulter quelque nation qu'ils veulent encore ménager, ou bien qu'ils eussent besoin de leurs Guerriers pour quelque dessein secret, alors ils font agir sous main pour arrêter les chefs. Si leurs négotiations ne sont pas assés heureuses, ou qu'ils voyent quelque difficulté à y réüssir, ils les laissent partir & les font revenir par de faux avis qu'ils leur font donner adroitement en chemin ; mais le plus sûr moyen qu'ils ayent en main pour rompre leurs entreprises, c'est de gagner les Matrones des Cabanes, où ceux qui se sont engagés avec le Chef ont leur *Athonni* ; car celles-ci n'ont qu'à interposer leur

autorité pour faire avorter tous les projets les mieux concertés ; ce qui montre qu'elles ont ún crédit en quelque ſorte plus réel que le conſeil même des anciens. Mais on employe rarement ce moyen, parce que les Sauvages ſe ménagent extrêmement les uns les autres, & ne veulent que difficilement mettre en œuvre ces voyes de crédit & d'autorité, qui peuvent faire violence à l'inclination.

Ces petits partis ne ſont composés d'ordinaire que de ſept ou huit perſonnes d'un Village ; mais ce nombre groſſit aſſez ſouvent par ceux des autres Villages, ou des nations alliées qui s'y joignent ;* & ils peuvent être comparés aux Argonautes, qui pour leur célébre entrepriſe, compoſoient une armée, laquelle n'étoit pas plus nombreuſe que la moindre Compagnie d'Infanterie.

Les Partis détachés, qui ſe forment ainſi en pleine paix, pour ne pas intéreſſer la Nation par des Hoſtilités, leſquelles pourroient avoir des ſuites fâcheuſes, vont porter la Guerre chez les peuples les plus reculés. Ils ſeront deux ou trois ans en chemin, & feront deux ou trois mille lieües, à aller & venir pour caſſer une tête, & enlever une chevelure. Cette petite Guerre eſt un véritable aſſaſſinat, & un brigandage, qui n'a nulle apparence de juſtice, ni dans le motif qui l'a fait entreprendre, ni par rapport aux peuples à qui elle eſt faite : ils ne ſont ſeulement pas connus de ces Nations éloignées, ou ne le ſont que par les dommages qu'ils leur cauſent, lorſqu'ils vont les aſſommer, ou les faire eſclaves preſque juſques aux portes de leurs Paliſſades. Les Sauvages regardent cela néanmoins comme une belle action.

* *Vid. Apoll. Rhod. lib. 1. Argonaut.*

La Guerre, qu'ils se font entre voisins, est ordinairement plus motivée. La jalousie, qui régne entre tous ces peuples, fait que se procurant mutuellement divers dégoûts, ils ne tardent pas long-tems à avoir des causes légitimes d'une rupture. Pour peu qu'ils soient aigris, ou qu'ils croyent avoir raison d'être mécontens les uns des autres, ils ne laissent point passer les occasions qui se presentent de prendre à leur avantage ceux dont ils peuvent aisément se défaire, lorsqu'ils les rencontrent dans leurs Païs de chasse, ou qu'ils passent à l'écart sur leurs Terres, en revenant de faire la Guerre dans les Païs éloignés. L'espérance de l'impunité, & de pouvoir dérober à la connoissance des intéressés ces sortes d'assassinats, enhardit beaucoup à les commettre; mais ils ne peuvent être si secrets que le mystére ne s'en découvre tôt ou tard, par l'imprudence des coupables, ou qu'ils ne laissent de violens soupçons, qui font des playes aussi profondes que les preuves les plus complettes, & les mieux développées. La Nation, qui est en faute, tâche alors de se justifier le mieux qu'elle peut. Elle fait préceder les excuses les mieux colorées, elle va ensuite couvrir les morts, & faire des présens pour resserrer les nœuds d'une intelligence prête à se rompre; mais bien que ces présens soient acceptés, si la conjoncture des temps n'est pas propre au dessein qu'on auroit d'en prendre une vengeance entiére, on ne doit pas se flâter que l'injure soit entiérement oubliée. L'appareil qu'on a mis sur cette playe ne fait que la couvrir sans la fermer, elle saigne intérieurement, tandis que l'ennemi n'en a point reçû tout le châtiment que le ressentiment inspire: le Conseil tient un Registre exact de

ceux qui ont été tués dans ces ſortes d'occaſions, & on en rafraîchit la mémoire juſqu'à ce qu'on ſoit en état d'en prendre la ſatisfaction la plus éclatante.

Le Conſeil ne ſe détermine point à la Guerre, ſans en avoir couvé long-temps le deſſein, & ſans avoir peſé toutes les raiſons du pour & du contre, avec beaucoup de maturité. Toutes les Aſſemblées roulent ſur cette matiére. On y examine avec ſoin toutes les ſuites d'une entrepriſe de cette conſequence: on y met en délibération les moyens & les meſures qu'on peut prendre, & on ne néglige aucune des moindres précautions. Ils n'obmétent rien en particulier pour s'aſſurer de leurs alliez & de leurs voiſins; ils envoyent chez tous des ambaſſades ſecrétes & des colliers ſous terre, pour les engager à embraſſer la même cauſe, ou pour les obliger à ſe tenir neutres, par les motifs de défiance qu'ils ont ſoin de ſemer, afin de les tenir en reſpect les uns par les autres.

La paix dans le Conſeil a ſes partiſans zélez auſſi-bien que la Guerre. Ceux qui ne ſont animez à la vengeance que par la perte de leurs concitoyens, quoi-qu'ils ne voient pas ces ſortes de pertes avec indifférence, les ſentent cependant bien moins que ceux qui pleurent leurs freres ou leurs proches; ils ſont auſſi plus en état de juger s'il convient mieux d'éclater ou de diſſimuler: mais ils ne ſont pas toûjours les maîtres de faire goûter la ſolidité de leurs raiſons. Dans les cas de partage, ceux qui ſont les plus irritez font quelquefois engager la partie ſous-main, & commencer les hoſtilitez par des avanturiers détachez, qui font pancher la balance, & hâtent la concluſion d'une Guerre que les

circonſtances rendent alors néceſſaire.

La paix étant ainſi rompuë, ou toutes les meſures étant bien concertées pour la rompre, on léve publiquement la Hache, on l'envoye porter ſolemnellement ſelon la coûtume, aux Nations alliées, & on chante la Guerre dans tous les Villages. La terreur du nom Iroquois eſt tellement répanduë, que dans ce moment tous leurs voiſins tremblent chacun pour ſoi, & ne ſortent d'inquiétude que lorſqu'ils ont vû où le coup doit aller frapper. C'eſt une politique dans ceux-là, lors même qu'ils chantent la Guerre, de ne point ſe hâter de partir, & de balancer longtems le coup pour les tenir tous en haleine; de différer ſouvent d'une année à l'autre, pour endormir & pour engager dans une fauſſe ſécurité, ceux qu'ils veulent ſurprendre: mais c'eſt auſſi une politique ordinaire dans les autres de donner cours à tous les bruits de Guerre, quelques faux qu'ils puiſſent être, de les fomenter, de les réveiller, ou de les répandre eux mêmes, afin de tenir leur jeuneſſe ſur le qui-vive, & de n'être point pris au dépourvû.

La Guerre ayant été établie par la néceſſité de ſe mettre à l'abri de l'injuſtice, de repouſſer la force par la force, & de ſe faire raiſon des injures que les Peuples pouvoient recevoir les uns des autres, fut auſſi ſanctifiée par la Religion, ainſi que je l'ai dit, & avoit ſes Loix univerſellement reçûës qu'on obſervoit ſcrupuleuſement même entre ennemis, a fin qu'elle ne ſortit pas elle-même hors des bornes de la juſtice, & qu'elle ne violât pas le droit des Gens qu'elle devoit plûtôt maintenir. Sur ce principe, nous

voyons que dans l'Antiquité, * on ne commençoit point une Guerre ſans avoir de juſtes raiſons de la déclarer, & ſans l'avoir déclarée dans les formes. Les Romains en particulier avoient cette exactitude. Ils avoient des perſonnes établies pour juger de la juſtice de leur cauſe, & quand ils prétendoient avoir été lézés par les peuples voiſins, ils envoyoient quatre Héros demander la ſatisfaction qui leur étoit dûë. Ces Héros ayant pris des Verveines au Capitole, & d'autres herbes apellées *Sagmina*, qui étoient la marque de leur Légation, & ayant la tête couronnée de bandelettes de laine, alloient expoſer les prétentions du peuple Romain; & ſi aprés un certain tems marqué on ne faiſoit pas droit à leur demande ils retournoient juſques ſur les limites des Terres de leurs ennemis; là le Chef d'entr'eux, qu'on nommoit *Pater Patratus*, qui ſeul avoit droit de déclarer la Guerre, ayant prononcé en préſence de trois témoins, certaine formule de paroles ſolemnelles, uſitées en ces occaſions, d'une voix claire & diſtincte, qui fit donner à cette cérémonie le nom de *Clarigation*, jettoit ſur la Terre ennemie une lance armée de fer, ou ſeulement un bois de lance † teint de

* *Vide Alexandrum ab Alex. Genial. dier. lib. 5. cap. 3. & Servium in lib. 9. Æneid.*

Alex. ab Alexandro Genialium dierum. lib. 5. cap. 3. Ibat Pater Patratus ad hoſtium fines & verba ſolemnia præfatus, bellum à populo Romano contra præſcriptos hoſtes, ob legitimas quas cenſuerat cauſas, clarâ voce indicebat, poſt quam Clarigationem, mos erat, ut de Senatus conſilio & populi juſſu, fecialis haſtam ferratam, aut ſanguineam præuſtam, ad fines illorum jaceret: & non minus tribus puberibus præſentibus bellum indiceret, & ita denunciari & indici juſtum piumque bellum putavêre, &c.

† Servius in hæc verba, Lib 9. Æneidos. *En, ait, (Turnus) & jaculum intorquens emittit in auras, principium pugnæ*, ſic habet. Hoc de Romanâ ſolemnitate tractum

couleur de ſang, & brûlé par le bout ; aprés quoi il étoit permis de commencer les hoſtilitez.

Il y a encore en quelques endroits de l'Amérique un reſte de cet ancien uſage. A la Floride la maniére de déclarer la Guerre étoit d'aller planter ſur les Terres des ennemis, dans les paſſages les plus expoſez, des fléches au ſommet deſquelles on attachoit un flocon de cotton ou de laine. Pluſieurs autres peuples de l'Amérique Septentrionale, au lieu de fléches mettent un caſſetête peint de noir & de rouge ; mais cette maniére de déclarer la Guerre dans les formes eſt rare. Peu ſcrupuleux ſur la juſtice de leur cauſe, ils le ſont aujourd'hui encore moins à obſerver les formalitez anciennes ; ne penſant qu'à accabler leurs ennemis, ils ne vinſent auſſi qu'à les ſurprendre, & à tomber ſur eux lorſqu'ils y penſeront le moins.

L'animoſité des deux Nations ennemies n'eſt pas toûjours ſi vive que l'une & l'autre s'arment pour s'entre-détruire, & cherchent leur ruïne totale. On en a vû de rivales, comme Rome & Carthage, ſe modérer dans leur victoire ; ceſſer de regarder leurs ennemis comme tels, dés-lors que leur défaite avoit ôté cette égalité qui cauſoit l'émulation ; les épargner, afin de leur donner le temps de reſpirer & de ſe relever, pour diſputer de nou-

eſt. Cùm enim volebant bellum indicere, Pater Patratus, hoc eſt princeps fecialium proficiſcebatur ad hoſtium fines : & præfatus quædam ſolemnia, clarâ voce dicebat ſe bellum indicere propter certas cauſas, aut quia ſocios læſerant, aut quia nec abrepta animalia, nec obnoxios redderent. Et hæc *Clarigatio* dicebatur à claritate vocis. Poſt quam Clarigationem haſtâ in eorum fines miſſâ, indicabatur jam pugnæ principium. Poſt tertium autem & triceſimum diem quam res repetiſſent ab hoſtibus, feciales haſtam mittebant.



27.

Tom. III. Pag. 158.



veau l'avantage & la primauté. Il s'est trouvé aussi des occasions où la guerre étoit un concert de politique entre les chefs des partis opposés pour tenir leur jeunesse alerte, & qui n'avoit d'autre but que de se harceler pour mettre leur valeur à l'épreuve.

Le Pére Garnier m'a raconté un fait que je raporte ici volontiers, à cause de sa singularité, & sur-tout à cause d'une expression remarquable qui se trouve dans la sainte Ecriture avec la même signification, & pour une occasion pareille. *Shonnonkeritaoui*, Chef des Tsonnontouans, ou bien *Sagosendagete*, Chef des Onnontagués (je ne me souviens pas assez distinctement lequel des deux) fit solliciter le Chef de la Nation Neutre, de permettre que leurs jeunes gens allassent en guerre les uns contre les autres, & se harcelassent par de petits partis; Celui-ci intimidé par ce qui venoit d'arriver aux Hurons ses voisins, dont le sang fumoit encore & dont la défaite entiére étoit toute récente; lui fit répondre qu'il n'y pouvoit consentir, & qu'il apréhendoit trop les suites funestes, qui pourroient naître de la facilité qu'il auroit euë à donner les mains à cette proposition. L'Iroquois, qui ne pouvoit trouver à redire à cette raison, mais qui pourtant vouloit toûjours en venir à son but, lui fit demander avec qui donc il vouloit *que ses enfans joüassent*. Abner * se servit autrefois de la même façon de parler, lorsque son armée, & celle de David se trouvant en présence, il fit proposer à Joab un duel entre des gens choisis de part & d'autre, qui leur en donnassent le divertissement à la tête des deux camps. *Dixitque Abner ad Joab: surgant pueri & ludant coram nobis.*

* *Reg. Lib. 2. cap. 2. v. 14.*

Et respondit Joab, surgant. Le duel fut accepté : Il sortit alors des deux armées douze braves contre douze, qui s'étant saisis les uns les autres par la tête, se percérent mutuellement, & finirent ce jeu en expirant des coups qu'ils se portérent ; action mémorable, qui consacra le lieu où elle s'étoit passée, par le nom qui lui en resta, de † Champ des Forts. *Ager Robustorum.*

Soit que le Chef de la Nation Neutre se rendit enfin à la proposition qui lui avoit été faite, soit qu'il y fut forcé par quelques escarmouches faites contre ses gens, la petite guerre commença. Mais malheureusement, dés les prémieres rencontres, le propre neveu du Chef Iroquois fut fait prisonnier, & donné dans une Cabane, où on le condamna au feu. Le malheureux oncle, qui s'étoit persuadé qu'on devoit avoir des égards pour une personne qui lui touchoit de si prés, fut extraordinairement irrité contre le Chef ennemi, & disoit souvent dans les accés de sa douleur. » Mon frére, pourquoi n'as-tu pas » sauvé ton neveu & le mien ? » Les esprits s'étant ainsi extrémement aigris, la Guerre s'envénima tout de bon & ne finit que par la destruction totale de la Nation neutre, dont le Chef sembloit avoir prévû la ruïne.

Dans le temps que deux Nations puissantes sont ainsi fortement animées, de maniére qu'il semble que la Guerre ne puisse finir que par la perte de l'une ou de l'autre, le seul éclat de leur rupture est capable de soûlever presque toute l'Amérique Septentrionale, & de la mettre en armes d'un bout à l'autre. Que l'Iroquois par exemple déclare la guerre à l'Outaouach, ou à l'Ilinois, il n'en faut pas

† *Ibid. v. 16.*

davantage pour causer un embrasement aussi général, que le fut celui que causa la fameuse Guerre de Troye, où la Gréce entiére se trouva armée contre l'Asie. La comparaison est juste. Le Royaume de Priam, si vanté par les Poëtes, étoit borné à la Troade & à la Phrygie, qui étoit un assez petit pays de l'Asie Mineure. La Guerre que les Grecs lui firent, réünit dans un Corps d'armée tous les Peuples différens de la Mer Egée & du Péloponese, sous divers Capitaines qu'on honore du nom de Rois, & dont les Etats consistoient dans quelques Villages. Le plaisant Roi, par exemple, que le Roi d'Ithaque, lequel étoit un de ceux qui figuroient davantage dans cette célebre Ligue. Priam vit aussi courir à sa défense sous divers Chefs, non-seulement tous ces petits Peuples de l'Asie Mineure, qui étoient ses alliez & ses voisins, tels qu'étoient les Lyciens, &c. mais encore les Nations les plus reculées de la grande Asie. Penthésilée Reine des Amazones y vint des bords du Tanaïs; Rhesus s'y transporta du fond de la Thrace, & Memnon qu'on dit être un Général des Egyptiens, des Assyriens, ou des Ethiopiens, y conduisit les troupes de l'Aurore. Cette quantité de Nations ne faisoit pas de nombreuses armées. Quel secours de troupes Auxiliaires amena Rhésus, que Dioméde & Ulysse seuls défirent pendant le sommeil, la premiére nuit de leur arrivée, avant que leurs chevaux eussent pû boire les eaux du fleuve Xante? Et sans parler de l'éxagération des Poëtes, si l'on veut considérer quelle pouvoit être alors, & la structure & la capacité des Vaisseaux, le nombre de mille, qui composoient la Flotte des Grecs, n'étoit peut-être pas capable de composer

une Armée de vingt mille hommes.

La Cabane Iroquoise réünie, n'est pas en état, à ce que je crois, de compter beaucoup au-delà de trois mille combattans. Cependant l'Iroquois seul cause de la jalousie aux Nations les plus reculées, depuis l'emboûchure du fleuve St Laurent & les côtes de la Mer Océane, jusqu'aux bords du Mississippi. Cela ne doit point paroître surprenant à ceux qui ont quelque connoissance de l'Amérique, & des Barbares qui l'habitent. Quoiqu'il y ait une multitude assez grande de Nations diférentes, chacune de ces Nations en particulier est réduite à un petit nombre de Villages, & plusieurs même à un seul; de sorte que quelques-unes ne sçauroient fournir jusqu'à trente guerriers. En second lieu, elles occupent des pays immenses de sombres forêts, ou de prairies incultes, & elles sont dans un si grand éloignement les unes des autres, qu'il faut quelquefois faire deux & trois cens lieuës, avant que de rencontrer une ame vivante. Cela fait que le chemin est compté pour rien dans ces vastes solitudes, où une trés-petite troupe peut marcher long-temps sans crainte, & qu'un voyage de sept ou huit cens lieuës y est regardé, comme on regarderoit en France une promenade de Paris à Orléans. D'ailleurs les petites Nations, qui étant au voisinage les unes des autres, dévroient se défendre mutuellement, ne s'entendent pas assez entr'elles à cause de leurs différens sujets de jalousie; ou ne sont pas assez à portée, quoique voisines, de se prêter la main en cas de surprise, contre un ennemi plus redoutable, qui est à leurs portes lorsqu'il est le moins attendu; de sorte que pour résister à cet ennemi commun, elles sont obligées de

faire alliance avec les Nations qui ſont à l'autre extrémité de l'Amérique Septentrionale, afin de faire une diverſion, & de l'affoiblir en l'obligeant à diviſer ſes forces.

C'eſt ſur ce double fondement du petit nombre de perſonnes, dont étoit compoſée chaque Nation dans les premiers temps, & de la vaſte étenduë des pays inhabitez, que nous devons raiſonner, pour expliquer les longues courſes, les tranſmigrations & les alliances de certaines Nations trés-éloignées, leſquelles ſans cela ſeroient trés-intelligibles. Diodore de Sicile nous fait une peinture de la Gaule Méridionale, entiérement ſemblable à celle qu'on pourroit faire aujourd'hui du Canada. En effet, les Gaules, les Eſpagnes, la Germanie, l'Italie même, & les autres parties de l'Europe, étoient des Régions hériſſées de forêts que la nature y avoit miſes, & de Montagnes couvertes de neiges, où l'art n'avoit point encore travaillé pour y pratiquer des routes & des ſentiers. Il étoit facile dans ces affreuſes ſolitudes aux Galates & aux Ibériens de ſe tranſporter d'Aſie dans les Gaules, & dans les Eſpagnes; il ne l'étoit pas moins pour retourner delà en Aſie.

Les Nations éparſes çà & là étoient trés-peu nombreuſes; ſans cela comment ſeroit-il poſſible de comprendre qu'une armée auſſi petite que celle des Argonautes, eût pû traverſer une auſſi grande étenduë de pays que les Poëtes leur font courir, & défaire autant de Nations, qu'il y en avoit qui s'oppoſoient à leur paſſage, & à leur entrepriſe: c'eſt un récit fabuleux, me dira-t-on, je le veux croire, quoique ſelon les régles du Poëme, il ne doive pas l'être quant au fonds & à la ſubſtance de l'objet principal; mais dans le

fabuleux même, les Poëtes ont soin de conserver la vrai-semblance dans les choses qui sont naturelles, & qui ne demandent pas des prodiges, ou des dénoüemens, lesquels ne peuvent se faire que par l'entremise des Dieux.

Ce que je viens de dire peut servir à éclaircir un endroit de l'Ecriture Sainte * qui a embarrassé les Interprétes, & que je rapporterai ici, parce qu'il est de mon sujet, à cause des conjectures que j'ai sur l'origine des Iroquois & des Hurons. Il s'agit des quatre Rois alliez pour faire la Guerre aux cinq autres Rois de ces Villes criminelles, que Dieu consuma par le feu du Ciel *. Ces quatre Rois étoient, Chodorlahomor Roi des Elamites, ou des Perses, Amraphel Roi de Sennaar, ou de Babylone, Arioch Roi de Pont, & Thadal Roi des Nations. Les Versions † varient davantage au sujet de ces deux derniers. L'Hébraïque, qu'Onkelos & les Septante ont suivie, appelle, *Arioch Roi d'Hellasar*; la version Arabique, *Roi de Sarian*; celle de Symmaque, *Roi des Scythes*; mais St Jérôme, suivant la traduction d'Aquila, le nomme *Roi de Pont*. On est encore plus incertain au sujet de ce Thadal, à cause de l'universalité du terme *Roi des Nations*. L'Hébreu porte *Roi de Goim*, & le Syriaque traduit *Roi des Gélites*. Mais ces pays d'Hellasar, de Sarian, & de Goim, sont entiérement inconnus dans la Géographie ancienne & moderne. Quelques-uns, aprés Symmaque, entendent par le mot *Gentium*, la Pamphilie, ou pour mieux dire, cette partie de l'Asie Mineure qui comprenoit plusieurs petits peu-

* *Gen. cap.* 14. † *Vide Polyglotta & Biblia Maxima in cap.* 14. *Genes.*

ples ſéparez, dont chacun étoit maître chez ſoi, & que l'Ecriture Sainte appelle *Populus Gentium*, comme elle nomme les Iſles de la Mer Egée, *Inſulæ Gentium*, les Iſles des Nations.

Le ſujet de l'embarras des Interprétes, c'eſt le grand éloignement qu'il y a d'un païs à un autre, & l'eſpéce d'impoſſibilité, qui ſemble réſulter de ce grand éloignement, que ces Rois puſſent être alliez enſemble pour faire la Guerre à cinq Rois, leſquels étoient aſſez voiſins. Pour éviter donc cet embarras, ils tâchent de r'approcher le plus qu'ils peuvent les Etats de ces Princes, & diſent qu'Arioch étoit Roi d'une Ville de la Cœleſyrie, qu'Etienne nomme *Ellas*, & ils placent le Royaume des Nations dans cette partie de la Galilée, qu'on nommoit Galilée des Nations, *Galilæa Gentium* *; mais à qui on a donné ce nom par une anticipation, dont on trouve ailleurs des exemples dans les Livres Saints; car cette dénomination eſt moins ancienne que Moyſe, & ne ſe trouve point dans Joſué, quoiqu'ils faſſent mention l'un & l'autre de la Galilée. La baſſe Galilée ne fut en effet nommée Galilée des Gentils que longtemps aprés, à cauſe des Phéniciens & autres petits peuples Idolâtres de la race de Chanaan, qui l'habitoient.

Mais le fondement de ces difficultez eſt nul, ſi l'on fait attention qu'il n'étoit pas plus difficile à ces Rois de s'allier enſemble, qu'il le fut à Priam d'être allié à des Peuples trés-reculez dans l'Aſie & dans l'Afrique; & & qu'il l'a été aux François dans la derniére Guerre qu'ils ont faite en Amérique en 1716. quand pour aller ſecourir les Tionnontatés,

* *Maſius Joſue, cap. 12. v. 9.*

il leur fallut faire six ou sept cens lieuës pour aller jusques chez les Outagamis les forcer dans leur Fort, où ils étoient un trés-petit nombre de Guerriers. Or supposé que les Etats d'Arioch & de Thadal eussent été dans l'Asie Mineure, ils n'étoient pas éloignez de plus d'environ quatre à cinq cens lieuës des Etats de Chodorlahomor & d'Amraphel, & ceux à qui ils faisoient la Guerre, eussent été dans cette hypothése, au centre par rapport aux uns & aux autres.

Je crois cependant qu'on peut r'approcher davantage les Etats de ces Princes, en se tenant à la vulgate, & aux autres versions, qui placent Thadal, & Arioch dans le Pont, & vers les Portes Caspiennes, dans la Scythie Asiatique. Le nom d'Arioch, que Eusébe nomme *Areïos*, convient à *l'Ares* des Barbares, & à cette Province nommée *Areïane*, laquelle étoit voisine de la Perse, & s'étendoit jusques aux Portes Caspiennes. Le nom même d'Aréiane, ou d'Ariane, se raporte fort au Roïaume de Sarian de la version Arabique. Thadal Roi des Gélites, selon la version Syriaque, étoit fort voisin d'Arioch; car il y a apparence que les Gélites étoient les mêmes que ceux, qui sont appellés *Gelæ*, ou *Geli* dans la Geographie ancienne, lesquels étoient aussi vers la Mer Caspienne. Pline * les confond avec les Cadusiens, Strabon † les distingue, & dit que les Cadusiens avoient presque autant de pied que les Peuples de l'Ariane. Il n'y avoit pas au reste un si grand éloignement des Etats de ces deux Princes, en les plaçant dans le Pont en tirant vers l'Asie Mi-

* *Plin. Lib. 6. cap. 16.*
† *Strabo, Lib. 11. p. 350. & 360.*

neure, de ceux de leurs deux autres Confédérez; car il eſt rapporté dans Arrien, ¶ que pendant qu'Alexandre traverſoit la Perſe, il il lui vint des Ambaſſadeurs des Nations, qui habitoient vers le Pont-Euxin, par un chemin trés-court; de ſorte que ce Prince en fut trés-ſurpris. On peut ajouter que les Villes & les Nations étant ambulantes dans ces premiers temps, on pourroit r'approcher encore plus facilement les Etats des deux autres Roys, ſur-tout de celui des Elamites, dont le païs n'étoit pas ſi éloigné ni ſi étendu qu'il le fut depuis. On ne peut nier que les Elamites, ou les Perſes, juſques au temps de Cyrus, n'ayent vécu à la façon des Sauvages, ainſi que je l'ay prouvé par Hérodote.

Cette Guerre dont parle l'Ecriture, n'étoit pas dans un ſens ſi petite qu'on veut la faire; car quoique les Rois de la Pentapole fuſſent voiſins, la Guerre ne laiſſoit pas d'embraſſer une grande étenduë de pays; ce qui paroît manifeſtement par la ſainte Ecriture même; puiſque ces quatre Rois alliez,* avant de vaincre les cinq autres, détruiſirent pluſieurs Nations, leſquelles étoient apparemment dans l'alliance de leurs ennemis. C'étoit les Raphaims, les Emims de la race des Géants, les Zuzims, les Chorræens, les Amalécites, & les Amorrhéens. Elle étoit petite cependant d'une autre côté; car toutes ces Nations, qui occupoient une étenduë de pays ſi conſidérable, étoient trés-peu nombreuſes. Rien ne le montre mieux que ce qui arriva à ces quatre Rois vainqueurs de tant de Peuples, & qui ve-

¶ *Arrian. Lib. Hiſt. Indic.*
* *Gen, cap,* 14. *ver.* 5. 6. 7.

noient encore de triompher de ceux de la Pentapole : car ces ſuperbes Conquérans furent vaincus dans leur victoire par Abraham * à la tête de trois cens dixhuit hommes de ſes gens, & peut-être, quelque peu des troupes Auxiliaires des deux fréres Eſcol & Aner, qui étoient ſes alliez.

Je ſçais qu'on peut faire des difficultés ſur ce que je dis du petit nombre de chaque Nation, & qu'on peut m'objecter que ces pays on été extrémement peuplez ; ce qu'on peut prouver par l'exemple même des Iſraëlites, leſquels multipliérent ſi fort dans le déſert, mais il n'y a qu'à diſtinguer les temps. Les peuples ont eu leurs viciſſitudes ; dans un temps ils ont été en trés-petit nombre, & dans d'autres ils ſe ſont ſi fort accrus, qu'ils ont inondé tous les Etats de leurs voiſins, comme des torrens.

La Buchette ou le ſigne de l'Enrôlement.

La Hache n'eſt pas plutôt levée que les Chefs de Guerre ſe diſpoſent à aſſembler leur monde, & que ceux, qui ont envie de les ſuivre, lévent la Buchette. C'eſt un morceau de bois façonné, orné de vermillon, que chacun des Guerriers marque de quelque note, ou figure diſtinctive, & qu'il donne au Chef, comme un ſymbole qui le répréſente en perſonne, & qui peut être regardé comme le lien de ſon engagement, tandis qu'il ſubſiſte.

J'avois cru que, quelque engagement que priſſent les Sauvages en ces ſortes d'occaſions, ils pouvoient le rompre ſans façon, & ré-

* *Ibid. ver.* 15.

& retirer leur parole, comme il leur plaisoit, en conséquence de cette liberté, qui paroît si naturelle en eux, qu'ils semblent tous indépendans les uns des autres, & que l'on croiroit que leurs Chefs n'ont qu'une autorité sans coaction, & qui réleve en quelque sorte de la volonté actuelle de chaque particulier. Mais j'ai été détrompé dans la suite, sur ce point, par ce qui arriva dans la Mission des Hurons de Lorette; car étant survenu quelque difficulté à l'occasion d'un Sauvage qu'il s'agissoit de chasser, parce qu'il avoit contrevenu à quelque chose à quoi le Village s'étoit engagé solemnellement, & dont l'engagement subsistoit par des Buchettes semblables à celles qu'on léve pour aller en Guerre, un ancien exhorta le Missionnaire à tenir ferme, en lui disant qu'on usoit encore d'indulgence envers le coupable, & que c'étoit une Loi de temps immémorial dans leur pays, que le Village étoit en droit de faire mourir celui qui aprés avoir levé la Buchette ne remplissoit par les obligations de son engagement. Quoique cette Loi ne s'observe pas aujourd'hui à la rigueur, il y a cependant plusieurs exemples de sévérité encore assés récens, & l'on a vû assés souvent des Chefs casser la tête de sang froid, & par voye de fait à des particuliers, qui étoient allez en Guerre contre leur volonté, ou qui avoient déserté en chemin, abandonnant le parti dans lesquels ils s'étoient enrôlez.

Cette maniére de contracter des engagemens, en se donnant mutuellement quelque symbole, & quelque gage significatif de la foi donnée n'étoit pas particuliére aux Barbares; mais elle avoit passé d'eux

aux Grecs & aux Romains, & elle s'étoit conſervée encore aſſés long temps, aprés les ſiécles floriſſans de la République juſques au bas Empire. On appelloit ces ſymboles *Teſſera*, & c'étoient de petits morceaux de bois, unis des deux côtés, ſur leſquels on traçoit des chiffres, ou des figures ſelon ce que l'on vouloit répréſenter & ſignifier. Les plus reſpectables, & qui étoient de l'Antiquité la plus vénérable, étoient ceux qu'on nommoit *Hoſpitales*, parce qu'ils étoient donnés en ſigne d'hoſpitalité, dont les droits étoient ce qu'il y avoit de plus ſaint & de plus ſacré, & paſſoient juſqu'aux deſcendants. Les Hôtes, en ſe ſéparant, partagoient le ſymbole, & en gardoient trés-précieuſement les piéces, afin de pouvoir les confronter au cas qu'ils vinſſent à ſe revoir. Ceux qui négligeoient, ou briſoient ces ſymboles, étoient cenſés renoncer à la foi jurée; ils paſſoient pour infâmes, & dignes de toute la colére des Dieux. Des particuliers, ces ſymboles paſſérent aux Communautés; & les Villes les envoyoient aux autres Villes alliées, pour être un ſûr garand de leur alliance.

Dans l'art Militaire, il y en avoit de pluſieurs ſortes, car outre l'Etendart qu'on nommoit auſſi *Teſſera*, on appelloit du même nom le ſignal de l'enrôlement, l'ordre ou le mot du Guet que les Tribuns alloient chercher chez le Général, & qui ſe donnoit ſur de ſemblables morceaux de bois; on appelloit ainſi les obligations pour le prêt des Troupes, ſoit qu'on dût les payer en argent, ou en vivres; car alors en répréſentant ces Buchettes au temps marqué, les Tréſoriers d'Armée, & les Commiſſaires

des vivres, étoient obligés de fournir la quantité & la qualité des choſes qu'elles ſignifioient. On pratiquoit la même choſe dans les diſtributions que les Empéreurs faiſoient au Peuple; & c'eſt de-là que viennent les diſtinctions qu'on trouve dans les Auteurs, ou les Epithétes jointes au mot *Teſſera*, comme ſont celles de *Nummaria*, *Frumentaria*, & les autres qui ſignifioient leur uſage & l'application qu'on en faiſoit, laquelle eſt déterminée par l'Epithéte même. On voit encore la forme de ces ſortes de ſymboles dans les Médailles des Empereurs, & ſur quelques Antiques.

Maniere de chanter la Guerre.

La Guerre ſe chante dans une Cabane de Conſeil, où tout le monde s'aſſemble, comme je l'ai expliqué ailleurs, & c'eſt le Chef de Guerre qui fait le feſtin. Ce qu'il y a de particulier dans cette ſorte de feſtin, c'eſt que les chiens, qu'on met dans la Chaudiére, y ſont la matiére principale du ſacrifice : Sacrifice marqué par les Harangues qu'ils font à *Aᶜreskoui* le Dieu de la Guerre, au grand eſprit & au Ciel, ou au Soleil qu'ils prient d'éclairer leurs pas, de leur donner la victoire ſur leurs ennemis, & de les r'amener ſains & ſaufs dans leur partie. C'eſt * ſans doute un de ces ſacrifices que les Lacédémoniens, les Cariens, & les Peuples de Thrace offroient au Dieu Mars, à qui ils immoloient des Chiens pour victimes. Mais bien loin que ce ſoit un eſprit de piété,

* *Pauſanias in Laconic. Plutar. pr. 3. Arnob. Contra Gentes. Lib. 4. Clemens Alex. in Protr.*

qui ſoit l'ame de ces ſacrifices, c'eſt plûtôt un eſprit de rage & de fureur. Car leur imagination s'échauffant à la vûë de ces mets, ils ſe perſuadent devorer les chairs de leurs ennemis, comme ils le diſent enſuite, dans leurs chanſons, ils n'ont point de plaiſir plus ſenſible que de témoigner le mépris qu'ils en font, par la comparaiſon qu'ils mettent entre eux & leurs chiens; en effet ils ne donnent point d'autre nom à leurs Eſclaves.

Les Guerriers viennent à cette aſſemblée peints d'une maniére affreuſe, & bizarre, propre à inſpirer la terreur, & parés de leurs armes. Le Chef, qui léve la Hache, le viſage, les épaules, & la poitrine noircies de charbon. Il eſt armé auſſi bien qu'un ou deux aſſeſſeurs qu'il a à ſes côtés, avec ſa femme & ſes enfans qui ſont ornés de leurs plus beaux bijoux. Le chef ayant chanté pendant quelque-temps, éléve enſuite ſa voix, & dit à tous les aſſiſtans qu'il offre le feſtin au Dieu de la Guerre, & s'adreſſant enſuite à lui. » Je t'invoque, dit-il, afin » que tu me ſois favorable dans mon en» trepriſe, que tu ayes pitié de moi & de » toute ma famille; j'invoque auſſi tous les » eſprits bons & mauvais; tous ceux qui » ſont dans les airs, ſur la terre, & dans la » la terre, afin qu'ils me conſervent, & ceux » de mon parti, & que nous puiſſions, aprés » un heureux voyage, retourner dans nôtre » pays. « Tous les aſſiſtans répondent *ho! ho!* & accompagnent de ces acclamations reïtérées tous les vœux qu'il forme, & toutes les priéres qu'il fait.

Le Chef *léve enſuite le chant*, & commence la Danſe de l'*Athonront*, en frappant à l'un

des poteaux de la Cabane avec son casse-tête, & tous lui répondent par leurs *hé, hé*, tandis qu'il danse. Chacun de ceux qui levent la Buchette, frappe au poteau, à son tour, & danse de la même maniére. C'est-là une déclaration publique de l'engagement qu'ils ont pris auparavant en secret. C'est alors qu'on présente publiquement les têtes des chiens, qu'on a mis dans la Chaudiére, aux Guerriers les plus considérables pour exciter leur courage par cette marque de distinction. C'est aussi alors qu'ils dansent leur danse satyrique, & qu'ils jettent des cendres sur la tête de ceux qu'ils veulent animer; ou bien à qui ils veulent faire quelque reproche de ne s'être pas tout-à-fait bien comportés dans des occasions, où ils avoient fait paroître moins de valeur qu'on n'auroit eu lieu de se le promettre. Quelques-uns s'escrimant de leurs armes, font mine aussi de vouloir frapper quelqu'un des assistans, comme s'ils vouloient dire par cette action, que c'est ainsi qu'ils ont tué & assommé plusieurs de leurs ennemis. Mais il n'est permis qu'à ceux, qui se sont déja signalez par quelque belle action, & qui ont par devers eux des preuves de bravoure, d'en user ainsi; encore faut-il qu'ils fassent sur le champ un present à celui à qui ils ont fait cette espéce d'insulte, en prenant cette liberté, faute dequoi, celui-là auroit droit de leur donner un démenti en public, en leur disant qu'ils ne sont que des lâches, & qu'ils n'ont jamais eu assés de courage pour faire de mal à personne; ce qui les couvriroit de confusion. Il est aussi à remarquer que chacun a sa chanson particuliére, que qui que ce soit n'oseroit chanter

en ſa préſence, non-ſeulement dans ces ſortes de ſolemnités, mais même dans le particulier, ſans s'expoſer à lui faire un affront & à en recevoir un de ſa part.

La Guerre s'échauffe à meſure qu'on approche du terme fixé pour le départ ; elle ſe chante preſque toutes les nuits. On s'anime tout de bon quand on commence à faire les proviſions de bouche, ce qu'ils nomment *fagotonkariagon*, c'eſt-à-dire *la famine*, ſoit parce qu'ils font ces proviſions contre la faim à laquelle ils ſont expoſés dans leurs longs voyages, ſoit parce que les Guerriers s'y diſpoſent par un long jeûne, afin, diſent-ils, d'être mieux en état de ſoûtenir par cette préparation, la faim, qui leur paroît inévitable, & pour eſſayer combien ils ſont capables de la ſupporter. Il eſt bien vrai qu'ils n'ont peut-être pas aujourd'hui d'autre motif de ce jeûne rigoureux ; mais il paroît évident que c'étoit chez eux anciennement un acte de Religion, inſtitué dans le même eſprit que les ſacrifices.

Enfin, quand on touche au terme, ceux qui reſtent au Village prennent congé de ceux de leurs amis, qui doivent partir. Chacun veut avoir un gage de leur amitié mutuelle. Ils changent enſemble de robe, de couverture, ou de quelque autre meuble que ce puiſſe être. Tel Guerrier, avant que de ſortir du Village, eſt dépoüillé plus de vingt ou trente fois, à proportion du degré d'eſtime où il eſt parmi les ſiens, ou du nombre d'amis qu'il a, n'y aïant perſonne, qui ne s'empreſſe à lui donner des marques de conſidération, & qui ne veüille ſe faire honneur de poſſéder quelque choſe qui lui ait appartenu.

* L'Auteur des nouveaux Memoires de la Chine, qui sont écrits avec tant d'élégance & de politesse, nous donne un bel exemple d'une civilité semblable dans les Chinois envers les Magistrats, qui ayant contenté dans une Ville, ou dans une Province, sont obligés de passer dans une autre. Car, » dés que le Mandarin est sur le point » de partir, tous les habitans vont sur les » grands chemins; ils se rangent d'espace en » espace, depuis la porte de la Ville par où » il doit passer jusqu'à deux & trois lieuës » loin: on voit par tout des Tables d'un » beau vernis, entourés de satin, & couvertes de confitures, de liqueurs, & de Thé. » Chacun l'arrête malgré lui au passage, on » l'oblige de s'asseoir, de manger & de » boire...... Ce qu'il y a de plus plaisant, » c'est que tout le monde veut avoir quelque chose qui lui appartienne. Les uns lui » prennent ses bottes, les autres son bonnet, » quelques-uns son sur-tout, mais on lui en » donne en même-temps un autre, & avant » qu'il soit hors de cette foule, il arrive qu'il » chausse quelquefois trente paires de bottes différentes.

Ces exemples de civilité réciproque n'étoient pas seulement entre concitoyens dans l'Antiquité, mais même entre ennemis. Glacus † & Diomede, sur le point de combattre l'un contre l'autre, ayant reconnu les liaisons que leurs Péres avoient contractées par les droits de l'hospitalité, renouvellent leur ancienne alliance, & voulant se donner des marques de leur estime, ils changent d'armes mutuellement sur le champ de Bataille,

* *P. le Comte N. M. de la Chine*, *Tom.* 2. *p.* 53. 54.
† *Homer. Iliad.* 6. *ver.* 236.

avant que d'aller ailleurs ſignaler leur courage ſur des ennemis, qui ne leur touchaſſent pas de ſi prés.

Le jour du départ, tous les Guerriers dans leurs plus beaux atours, & armés de toutes piéces, s'aſſemblent dans la Cabane du chef du parti, lequel eſt toûjours noirci & armé à ſon ordinaire. Pendant ce temps-là les femmes chargées de leurs proviſions prennent les devans, & vont les attendre à une certaine diſtance hors du Village. Lors qu'ils ſont aſſemblés, le Chef les harangue courtement, & ſort le premier chantant ſeul ſa chanſon de mort au nom de tous les autres qui le ſuivent à la file un à un ſans dire mot. Hors de la paliſſade, ils font une décharge de leurs fuſils, s'ils en ont, ou déchochent une fléche, en l'air, & le Chef continuë à chanter en marchant juſqu'à ce qu'il ſoit hors de la vûë du Village. Il fait tous les jours la même choſe, & ne manque jamais en décampant tous les matins à chanter ſa chanſon de mort, juſqu'à ce qu'il ſoit entiérement hors de danger, & même de retour dans ſon Village, où il eſt obligé de faire un nouveau feſtin, pour remercier l'eſprit qui l'a favoriſé dans ſon enterpriſe, & l'a ramené en le délivrant de tous les périls.

Départ des Guerriers.

Les Guerriers étant arrivés où les femmes les attendent, ſe dépoüillent de toutes leurs parures, & s'équipent en voyageurs, remettant à leurs épouſes, ou à leurs parentes, tout ce qui ne leur eſt pas abſolument neceſſaire, & ne ſe chargeant que le moins qu'ils peuvent.

Les Iroquois, & les Hurons, nomment la

Guerre *n'Ondoutagette* & *Gaskenrhagette*. Le verbe final *Gagetton*, qui se trouve dans la composition de ces deux mots, & qui signifie *Porter*, marque bien qu'on y portoit quelque chose autrefois, qui en étoit tellement le symbole, qu'il en avoit pris sa dénomination. Le terme *Ondouta*, signifie, le duvet qu'on tire de l'épy des Roseaux de Marais, & signifie aussi la plante toute entiére, dont ils se servent pour faire les nattes sur quoi ils couchent; de sorte qu'il y a apparence qu'ils avoient affecté ce terme pour la Guerre, parce que chaque Guerrier portoit avec soy sa natte dans ces sortes d'expéditions. En effet, la natte est encore aujourd'hui le symbole qu'ils répréséntent dans leurs peintures Hiéroglyphiques pour désigner le nombre de leurs campagnes. Pour ce qui est du terme *Gaskenrha*, il est si ancien que les Sauvages eux-mêmes n'en sçavent plus la signification. Mais comme il seroit inutile de courrir aprés des étymologies, sur lesquelles les naturels du pays sont embarrassés eux-mêmes, il me sufit de dire que tout ce que les Sauvages portent dans leurs courses militaires, se réduit à leurs armes, à quelques ustenciles nécessaires dans les campemens, & à quelques provisions de farine préparées de la maniére, dont je l'ai expliqué.

Armes des Sauvages.

Leurs armes offensives, & défensives, étoient, & sont encore en partie les mêmes, dont on s'est servi presque par-tout depuis les prémiers tems, jusqu'à ce qu'on ait inventé les armes à feu, qu'on leur a communi-

quées par une mauvaiſe politique ; ſçavoir l'arc & la fléche, dont on attribuë la premiére invention aux Crétois ; le javelot, le caſſetête ou la maſſe d'armes, le bouclier, la cuiraſſe, & le caſque.

Leurs arcs ſont faits de bois de Cédre rouge, ou d'une autre ſorte de bois fort dur, & durci au feu. Ils ſont droits & à peu prés de leur hauteur. Leurs fléches ſont faites de roſeau, & ſont empennées de plumes de quelque gros oyſeau, & au lieu de fer, ils y appliquent avec une colle de poiſſon trés-forte, des os, ou des pierres tranchantes, & taillées à pluſieurs crans pour rendre la playe plus dangereuſe. La plûpart des Nations Caraïbes les empoiſonnent ; de ſorte que la moindre bleſſure en eſt mortelle. Je n'ai pas oüi-dire qu'aucune Nation de l'Amérique Septentrionale ait l'uſage, ou le ſecret de les empoiſonner. Ils rempliſſent de ces fléches leur carquois, qui eſt fait d'écorce, & couvert d'une peau paſſée, & ornée. Quelques Peuples au lieu de carquois paſſent leurs fléches dans leurs cheveux, de la même maniére dont en uſoient autrefois les Ethiopiens.

Le caſſe-tête, ou maſſe d'armes, tient lieu d'épée, & de maſſuë, il eſt de racine d'arbre, ou d'un autre bois fort dur, de la longueur de deux pieds, ou de deux pieds & demi, équarri ſur les côtés, & élargi ou arrondi à ſon extrémité de la groſſeur du poing. On en voit de differentes ſortes dans les figures que j'ai fait graver.

Leurs boucliers étoient d'ozier ou d'écorce, couverts d'une ou de pluſieurs peaux paſſées, il y en a qui ne ſont que d'une peau fort épaiſſe. Ils en avoient de toutes grandeurs & de toutes ſortes de figures.

Leurs cuiraſſes étoient auſſi un tiſſu de bois, ou de petites baguettes de jong coupées par longueur proportionnées, ſerrées fortement l'une contre l'autre, tiſſuës & enlacées fort proprement avec de petites cordes faites de peau de Biche ou de Chevreüil. Ils avoient des cuiſſards & des braſſardes de la même matiére. Ces cuiraſſes étoient à l'épreuve, des fléches armées d'os ou de pierre; mais elles ne l'euſſent pas été de celles qui ſont garnies de fer. Je ne ſçache pas qu'elles fuſſent en uſage en Amérique ailleurs que dans la Septentrionale.

Depuis que les Européens ont commercé avec les Sauvages, des fuſils, de la poudre, & des balles, ceux qui ſont à portée d'en avoir, ont preſque abandonné leurs autres armes, ſur-tout les défenſives, qui n'étant pas capables de les garantir d'une balle de mouſquet, ne ſont plus propres qu'à les embarraſſer au lieu de les ſervir. Les Peuples les plus reculés, & qui ſont aſſez heureux pour ne pas nous connoître, en uſent peut-être encore.

Ils ne ſe ſervent pas volontiers de nos épées de la maniere dont nous nous en ſervons; mais ils les emmanchent au bout des bâtons qu'ils lancent avec roideur comme des Javelots, ou qu'ils manient en guiſe de pique ou d'eſponton.

† Les Peuples du Chili ont des frondes, & ſont fort adroits à la Chaſſe à lancer des cordes dont ils embarraſſent les animaux, je ne ſçai s'ils s'en ſervoient dans les batailles, comme autrefois les Gladiateurs, qu'on apelloit *Retiaires*, s'en ſervoient dans les combats du Cirque.

† *Frezier. Relation du Voyage à la Mer du Sud*, p. 58.

§ Thevet parle auſſi d'une autre ſorte d'arme, dont uſent les Patagons, ou les Géans voiſins des Terres Auſtrales, & ſituez dans une Iſle à l'extrémité de l'Amérique. Ce ſont, dit-il, » de certains boulets gros & peſans, qui » ſont pris d'une mine fort claire : & ſont des » boulets tous ronds, leſquels ils accoûtrent » tout ainſi qu'on fait par deçà des plombées, » avec une corde faite de nerfs de bête. Cette » ſorte d'armes eſt celle qu'ils ne laiſſent ja- » mais, ſoit qu'ils aillent à la Chaſſe ou à la » Guerre, d'autant qu'ils en ſont ſi bons maî- » tres, que de la longueur de leur corde, ils » ne faudroient atteindre ce à quoi ils viſent. » Encore les jettent-ils ſans qu'ils ſoient at- » tachés, & lors à trente-cinq ou quarante « pas, ils ne ſe ſoucient guéres de frapper là » où ils auront pris leur viſée, & la bête ſera » bien de grande vie, & aura les os bien durs, » ſi cette groſſe boule ne les lui amollit & » caſſe tout à net : & l'aïant tuée la portent » ſur leurs épaules en leurs Cabanes. Il vau- » droit autant être atteint d'une balle de » plomb d'harquebuze.

On doit mettre au nombre des armes l'étendart que les Guerriers portent pour ſe reconnoître. C'eſt une écorce en rond, où ſont peintes les armoiries de la Nation, ou quelque autre ſigne diſtinctif, attaché au bout d'une longue perche comme les autres étendarts, dont on uſe dans nos Armées.

Leurs Voyages.

J'ai eu un plaiſir ſingulier à lire le Poëme d'Apollonius de Rhodes ſur l'expédition des Argonautes, à cauſe de la reſſemblance par-

§ Thevet Coſmog. Uni. Liv, 21. ch, 3, F, 905. c, 2.

faite que je trouve dans toute la ſuite de l'Ouvrage, entre ces Héros fameux de l'Antiquité, & les Barbares du tems préſent, dans leurs voyages & dans leurs entrepriſes militaires. Hercule & Jaſon, Caſtor & Pollux, Zethés & Calaïs, Orphée & Mopſus, & tous ces autres demi-Dieux qui ſe ſont rendus immortels, & à qui on a donné de l'encens avec trop de facilité, ſont ſi bien repreſentez par une troupe de gueux & de miſérables Sauvages, qu'il me ſemble voir de mes yeux ces célébres Conquérans de la Toiſon d'Or, mais cette reſſemblance me fait bien rabattre de l'idée que j'avois conçûë de leur gloire, & j'ai honte pour les plus grands Rois, & les plus grands Princes du monde, qu'ils ſe ſoient crûs honorez de leur avoir été comparez.

La fameuſe Navire Argo, qui a pour ancre une pierre * attachée à une corde faite de racine de laurier; à qui le poids d'Hercule ſeul ſert de leſt: que les Argonautes portent ſur leurs épaules dans les ſables de Lybie, pendant douze jours & douze nuits, n'a rien qui la diſtingue d'une pyrogue, ou tout au plus d'une Chaloupe. Cet Hercule lui-même, qui choiſit avec les autres ſa place dans les bancs, & prend une Rame à la main, qui s'enfonce dans les bois pour faire un aviron d'un petit ſapin aprés avoir rompu le ſien; qui toutes les fois qu'on prend terre pour cabaner, couche ſur le rivage à la belle étoile, ſur un lit de feüilles ou de branches, eſt un Sauvage dans toutes les formes, & n'a rien au-deſſus. Je pourrois pouſſer la comparaiſon plus loin; mais elle ſera aſſez ſen-

* *Apoll. Rh. Lib.* 1. *v.* 955. *&* 2, *v*, 166. *Idem Lib.* 3. *v.* 533. *Idem Lib.* 4. *v.* 1385.

ſible par l'application du détail que je vas faire, à quiconque voudra le confronter avec le Poëme.

La plûpart des voyages des Sauvages ſe font par eau, à cauſe de la commodité des Lacs & des Riviéres, qui coupent tellement l'une & l'autre Amérique, qu'il n'eſt preſque point d'endroit où les eaux ne ſe diſtribuënt. Les fleuves de l'Europe ſont des ruiſſeaux en comparaiſon de ceux de ce nouveau Monde. Dans l'Amérique Méridionale, le fleuve des Amazones, l'Onéroque, la Riviére de la Plata, ſont de véritables mers par leur prodigieuſe largeur & l'étenduë de leur cours. Dans la Septentrionale, il y a des Lacs d'eau douce, qui ont flux & reflux, & dont quelques-uns ont plus de cinq cens lieuës de tour. Preſque tous ces Lacs communiquent enſemble, & quand on eſt arrivé à la hauteur des terres, en remontant le grand fleuve S. Laurent, on trouve de belles Riviéres qui coulent dans le Miſſiſſipi, lequel courant preſque toûjours Nord & Sud, ſemble partager l'Amérique Septentrionale en deux parties égales, pour recevoir dans ſon ſein quantité de belles Riviéres qui s'y rendent de ſes deux bords, & dont il va porter le tribut à la Mer, en ſe dégorgeant dans le Golphe du Mexique.

La ſituation des Iroquois eſt encore plus avantageuſe que celle des autres Peuples de la Partie Orientale; car ayant d'un côté le fleuve St Laurent dans leur voiſinage au fameux ſault de Niagara, & de l'autre l'Ohïo, ou la belle Riviére qui tombe dans le Miſſiſſipi, ils ſont à la portée d'aller par-tout au Levant, & au Couchant, en ſuivant le cours de ces deux Riviéres.

La maniére dont la terre eſt coupée pour la diſtribution des eaux, qui doivent la fertiliſer, a rendu la Navigation néceſſaire preſque auſſi-tôt qu'il y a eu des hommes. Mais cet art, qui a été porté dans les derniers temps à une ſi haute perfection, a été borné pendant pluſieurs ſiécles à de bien petits commencemens ; & quoique l'Arche dont Dieu même avoit donné les proportions, & qui devoit avoir une capacité bien ample, eu égard à ce qu'elle devoit contenir, eût pû dés les temps du Déluge donner des idées pour la conſtruction des Vaiſſeaux, d'une figure diférente à la vérité, mais d'un trés grand port ; il faut avoüer néanmoins, que long-temps même aprés le Déluge, non ſeulement rien n'approchoit de l'Arche, mais qu'il ſembloit même qu'on en eût perdu toute connoiſſance. Il eſt vrai que le monde n'étant plus menacé d'un malheur auſſi grand que celui qui le fit périr preſque entiérement, & que l'ambition n'excitant pas la cupidité, comme elle l'a fait dans la ſuite, les hommes furent rebutez d'entreprendre des Ouvrages ſemblables à celui qui avoit été le fruit d'un travail de pluſieurs années ; ſoit qu'ils ne les jugeaſſent pas d'ailleurs néceſſaires à leur beſoin préſent, ſoit qu'ils n'euſſent pas encore une connoiſſance diſtincte de la vaſte étenduë des Mers, & l'envie de s'y commettre, ou bien qu'ils aimaſſent mieux s'y expoſer avec témérité, que de prendre trop de peine & de fatigue, pour pourvoir à leur plus grande ſûreté.

Quoique l'on faſſe l'honneur aux Phœniciens, ou aux Egyptiens, d'avoir été les premiers Auteurs de la Navigation, je crois que l'on peut dire que les commencemens ont été à peu prés les mêmes par-tout où il y a eu

des hommes, & que ces commencemens n'étoient pas bien considérables. Il est même trés-vrai-semblable, qu'avant que les Phœniciens eussent enchéri sur les autres en cette matiére, les habitans des Isles de la Mer Egée, & des côtes maritimes du Péloponnese, avoient commencé à y perfectionner plusieurs choses. L'Isle de Créte étoit célébre avant le grand commerce de Tyr & de Sydon. Jupiter avoit enlevé Europe fille d'Agenor, & ses enfans avoient eu long-temps l'Empire de la Méditerranée *. Minos avoit fait même des conquêtes & des établissemens dans la Phœnicie. † Dédale & Icare du tems de Minos avoient inventé les Voiles & les Mâts. Jason, selon quelques-uns, fut le premier qui trouva la fabrique des Bâtimens longs, au lieu qu'ils étoient auparavant d'une figure ronde, comme certains petits bâteaux dont on se sert encore sur l'Euphrate & sur le Tigre. Hérodote ¶ décrit ces bâteaux ronds dont il parle, avec lesquels on descendoit l'Euphrate.

Mais sans remonter à des temps si obscurs, il est certain que pendant long-temps on ne s'est servi dans les trois parties du monde connu, que de ceux dont on se sert encore aujourd'hui en Amérique, c'est-à-dire, de Pyrogues & de Canots.

* Selon Thucydide *Liv.* 1. *p.* 4. Minos est le plus ancien que l'on connoisse, qui ait mis une Flotte en Mer. Eusébe dans sa Chronique sur l'autorité de Castor de Rhodes, nomme les Peuples qui ont eu successivement l'Empire de la Mer. Les Lydiens, les Pélasgiens, les Thraciens, les Rhodiens, les Cypriots, les Phœniciens, les Egyptiens, les Miléfiens, les Cariens, les Lesbiens & les Phocéens. Il pouvoit commencer par les Cretois.

† *Vide Lil. Greg. Gyrald. de Navigiis, &c.*

¶ *Herodot, Lib.* 1. *n.* 194.

Les Pyrogues.

Les Pyrogues étoient, & ſont encore aujourd'hui des arbres creuſez, par leſquels Virgile * a crû que la Navigation avoit commencé, ainſi qu'il l'exprime par ce vers.

Tunc Alnos primùm fluvii ſenſere cavatas.

On y employoit toutes ſortes de bois légers. Les Egyptiens, les Arabes & les Indiens en faiſoient de jonc, c'eſt-à-dire, de ces Roſeaux, dont parlent Diodore de Sicile §, Solin † & Pline ¶, & qui deviennent d'une hauteur & d'une groſſeur ſi prodigieuſe.

Canots.

Les Canots étoient de deux ſortes, les uns faits de branchages d'oſier, & couverts de peaux. § Tels étoient ceux des Luſitaniens, & des Peuples de la Grande Bretagne ſur l'Océan; des Henétes ou Vénitiens dans le Golphe Adriatique *a*; des Aſſyriens ſur le Tigre & ſur l'Euphrate; des Ethiopiens ſur le Nil, &c. Les autres étoient faits de papier ou d'écorce, comme ceux des Egyptiens, & de pluſieurs Peuples de leur voiſinage. Lucain a décrit magnifiquement ces ſortes de petits bâteaux dans les vers ſuivans.

Primum cana ſalix, madefacto vimine parvam
Texitur in puppim, caſoque induta juvenco,
Vectoris patiens tumidum ſuperenatat amnem.

* *Virgil Georg. 1. v. 136.*
§ *Diodor. Sic. Lib. 2. p. 74.* † *Solinus, cap. 65.* ¶ *Plin. Lib. 7. cap. 2.* *a* *Strabo Lib. 3. p. 107.*

Sic venetus stagnante pado, fusoque Britannus
Navigat Oceano. Sic cum tenet omniâ Nilus
Conseritur Bibulâ Memphitis Cymba Papyro *.

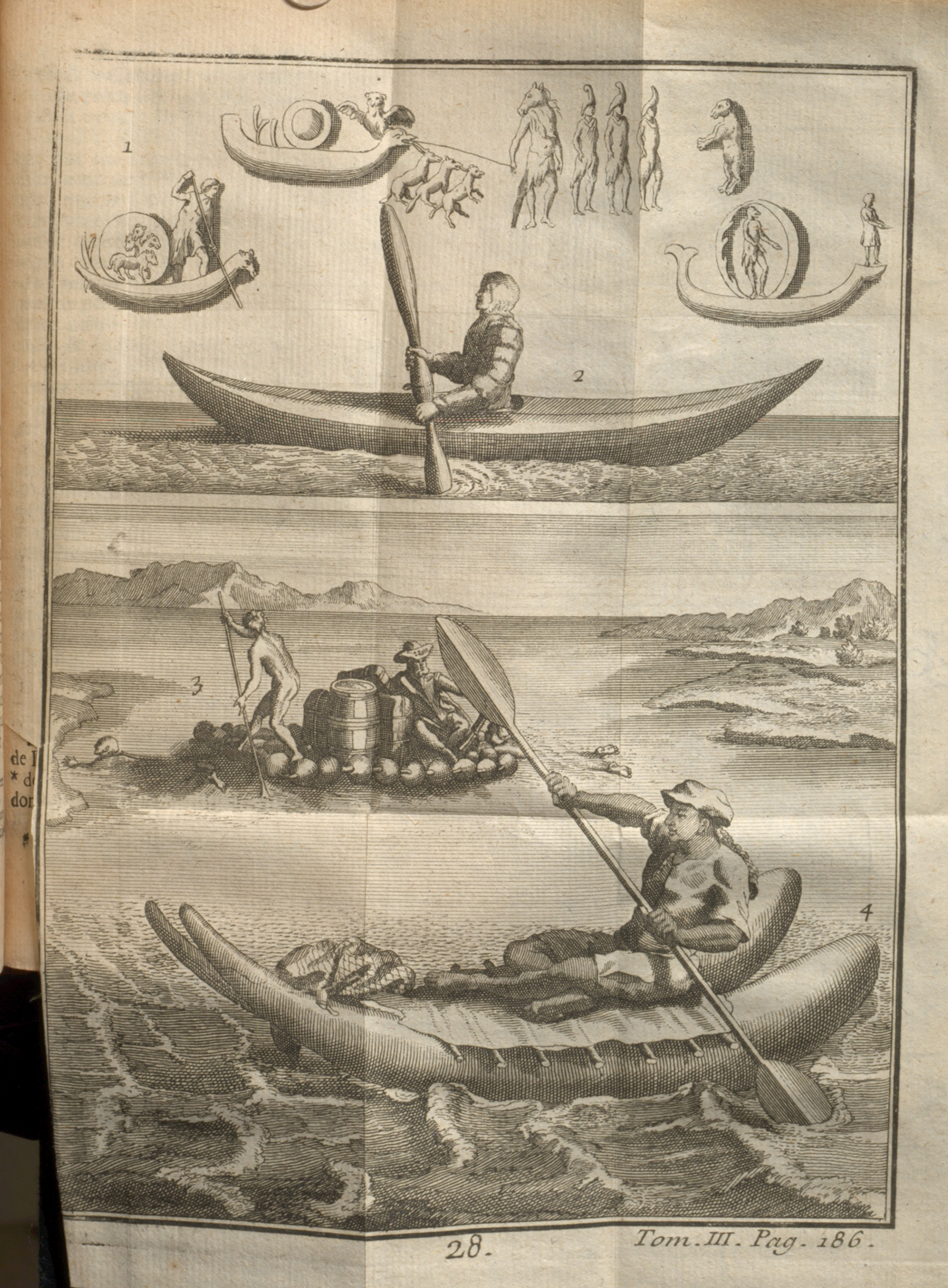
Les Auteurs donnent à ces Bâteaux les épithetes de *Sutiles* & de *Plicatiles*, parce qu'il falloit les coudre à cause de la matiére dont ils étoient, & qu'il y en avoit qui se plioient facilement, de maniére qu'on pouvoit aisément les porter. Les Ethiopiens, selon le témoignage de Pline, en avoient de cette espéce, qu'ils plioient comme le reste de leur bagage, & qu'ils portoient lorsqu'ils étoient arrivez aux cataractes du Nil.

Canots de Peaux.

Les Eskimaux & quelques autres Peuples du Nord, nous ont conservé le modéle & la forme de ces Canots de peaux dans ceux dont ils font usage, lesquels sont aussi de deux espéces. Les premiers ne sont que pour une personne seule. Ils sont de la longueur depuis douze jusqu'à quinze & seize pieds, tout plats, & de la forme d'une navette de Tisserand. Le dessus est tout couvert de peaux comme le dessous, & n'a qu'une ouverture au milieu, dans laquelle l'homme passe à mi-corps pour se mettre sur son séant. Il ferme cette ouverture comme une bourse, & la serre contre son corps comme une ceinture, & quand il a ajusté tout autour les bords d'une casaque, qui ne lui laisse que le visage à découvert, le

* *Lucan. Lib.* 4.

† *Plinius Lib.* 5. *cap.* 9. Navis Plicatilis, quæ facta ex corio complicata, circumfertur ad trajiciendos amnes.
Idem Lib. 10. *cap.* 29. Ibi Æthiophicæ conveniunt naves: namque eas plicatiles humeris transferunt, quoties ad cataractas ventum est.



28. Tom. III. Pag. 186.

Idem Lib. 10. cap. 29. Ibi Æthiophicæ conveniunt naves : namque eas plicatiles humeris transferunt , quoties ad cataractas ventum est.

Canot & le Canoteur ne paroiſſent faire qu'une-ſeule piéce, & pas une goute d'eau n'y ſçauroit entrer. Ils gouvernent avec un aviron double, qui eſt terminé en forme de palette par les deux bouts. Ils nagent des deux côtez avec tant de dextérité & de promptitude, que le Canot ſemble gliſſer ſur l'eau, & diſputer avec le vent pour la legéreté. Un javelot attaché aux côtez du Canot par une longue corde, leur ſert à darder le poiſſon qu'ils mangent crû, & comme ils n'apréhendent point que l'eau les domine; qu'ils ſe font même un plaiſir de faire tourner leur canot, & de faire le moulinet deux ou trois fois de ſuite, il ſemble qu'ils peuvent entreprendre de longs voyages ſans crainte, pourvû qu'ils puiſſent ſe flâter que le poiſſon ne leur manquera pas.

Leurs autres Canots ſont de la forme ordinaire, le Gabarit en eſt de bois, & de piéces bien emmortoiſées & liées enſemble, qu'on couvre enſuite d'un bout à l'autre de peaux de Chien de Mer, bien couſuës comme les premiéres. Ils ſont de la longueur des grandes Pyrogues, & peuvent porter cinquante & ſoixante perſonnes. Dans le temps calme on les conduit à la rame : mais lorſque le vent peut ſervir, ils attachent au Mât des voiles de cuir.

Balzes.

Les Indiens du Pérou ont une autre ſorte de Batteau de cuir fort ſingulier apellé *Balze*, * dont le Pere Feüillée & M. Frézier nos ont donné la figure dans leurs Voyages de la Mer

* *Frezier, Voyage de la Mer du Sud. p. 109.*

du Sud. † Il consiste en deux espéces de Vaisseaux taillés de la forme d'un Canot, & faits de peaux de Loup Marin bien cousuës & bien fermées en tout sens, à l'épreuve de l'eau. On remplit de vent ces Vaisseaux par le moïen d'un tuyau à chacun dont on bouche soigneusement l'orifice aprés les avoir enflés comme un ballon. On les assujettit ensuite, & on les attache l'un à l'autre, de maniére cependant que le devant soit plus approché que le derriére, par le moïen d'un chassis de bois composé de barres de la largeur de deux pouces, auquel ils sont fortement amarrés avec des cordes de boyaux. Les barres du chassis sont tellement disposées que la plus longue va de poupe à proüe & sert de quille; les autres s'écartent bas-bord à stri-bord, c'est-à-dire d'un flanc à l'autre. On étend sur ce chassis une grande peau composée de plusieurs autres cousuës ensemble dont on attache les extremités aux quatre coins du chassis. Ceux qui doivent naviguer sur ces sortes de bâtimens s'asseoient sur cette peau, & nagent avec une pagaye ou aviron à double palette, comme celui des petits Canots Eskimaux, dont nous venons de parler. Si le vent peut servir, ils mettent une petite voile, & pour remplacer l'air qui pouroit se dissiper, il y a toujours sur le devant deux boyaux attachés à l'orifice des ballons par lesquels on peut les soufler, quand il est besoin. La maniére de coudre les ballons est particuliére; on perce les deux peaux avec une alêne ou une arête, & dans les trous on passe ou des arêtes, ou des morceaux de bois sur lesquels, de l'un à l'autre, on fait croiser par-dessus & par-dessous des boyaux moüillés, pour fermer exactement

† *Feüillée, Journal des observations, &c. tom. 2. p. 590.*

les paſſages de l'air. Il ſe fait des Balzes d'un grand port, & M. Frézier aſſure qu'il y en a ſur leſquelles on peut charger juſqu'à douze quintaux & demi. Thomas Candiskh a voulu parler des Balzes, quand il dit d'une Nation ſituée dans la Mer du Sud vers le 23. dégré de Latitude Méridionale, qu'ils ont une eſpéce de Canot de peau, lequel ſe soûtient ſur l'eau par le moyen de deux veſſies enflées. * Mais la figure qu'on en a donné dans le Recüeil des Voyages aux Indes Occidentales de Theodore de Bry & de ſes héritiers, eſt fort différente de celle qu'en ont donné les autres qui en ont parlé & de ce qu'elle doit être, il n'y qu'à la voir pour juger qu'elle eſt entiérement imaginaire.

Les Celtibériens Eſpagnols uſoient de ſemblables Bâteaux au temps de Jules Ceſar, ainſi qu'il le rapporte lui-même dans ſes Commentaires. † La néceſſité de ſes affaires l'ayant obligé de paſſer d'Italie en Eſpagne, où tout ſe déclaroit en faveur de Pompée, ſon Armée penſá entiérement périr entre la Ségre & la Cinca, qui s'étant débordées par la fonte des Neiges emportérent les Ponts qu'il avoit jettés ſur ces Riviéres, & lui ôtérent parlà tous les moïens de la faire ſubſiſter. L'Infanterie legére des Luſitaniens, & celle de la Celtibérie qui connoiſſoit parfaitement le païs, & étoit accoutumée de traverſer les Fleuves ſur *des Peaux de Bouc enflées* qu'ils portoient toûjours á la Guerre; hacelloient continuellement ſes Troupes, & ne laiſſoient écarter impunément aucun de ſes ſoldats. Dans cette extrémité, il s'aviſa d'un ſtratagême, par lequel il trompa l'attente de ſes

* *Indiæ Occid. part. 8.*

† *Ceſar de Bello, Civ. Lib. 1.*

ennemis, qui s'en promettoient déja une défaite bien entiére. Il fit construire par ses soldats des Canots, dont il avoit appris & la forme & l'usage dans son expédition des Isles Britanniques. La quille & le fonds de ces petits bâteaux, étoient d'un bois fort léger, & le reste d'osier couvert de cuir. Son projet réüssit, ainsi qu'il l'avoit imaginé, & il se tira par-là d'un des plus grands dangers, où il se soit peut-être jamais trouvé.

On traverse encore aujourd'hui le Tigre & l'Euphrate,* selon le témoignage du P. Avril, sur une machine composée de plusieurs peaux de Bouc enflées, qu'on joint des quatre côtés par autant de perches qu'on lie étroitement ensemble, & qu'on couvre ensuite de plusieurs branches d'arbre qu'on a soin de mettre en travers. † Le Pere Acosta dit, qu'en Amérique on fait de semblables radeaux pour la traversée des Fleuves & des Riviéres; mais au lieu de peaux de Bouc, on se sert de courges séches, vuidées, & bien bouchées, afin que l'eau n'y puisse pas entrer.

Canots d'Ecorce.

Les Canots d'Ecorce que font les Sauvages moins Septentrionaux, répondent à ceux que les Egyptiens faisoient de Papier. Le Papier est une plante qui croît sur les bords du Nil, & qui pousse quantité de tiges triangulaires, hautes de six ou sept coudées tout au plus, ¶ quoique Théophraste & Pline § lui

* *P. Avril, Voyage d'Orient, Liv.* 1. *p.* 36.

† *Acosta, Hist. Nat. de Ind. Lib.* 3. *c.* 18.

¶ *Theoph. Hist. Plant. Lib.* 4. *c.* 9.

* *Plinius, Lib.* 13. *cap.* 12. Papyrum ergo nascitur in Paludstribus Ægypti, aut quiescentibus Nili aquis, ubi evaga-

en donnent dix, & même au-dessus de dix : elle étoit presque universelle pour l'usage qu'on en faisoit anciennement ; on s'en nourrissoit ; elle entroit dans la Médecine ; on en tiroit des feüilles pour écrire ; elle fournissoit du bois pour se chauffer ; des chandelles pour éclairer ; des toiles pour s'habiller ; on en faisoit des bâteaux, des mâts, des cordes, des voiles, des ustanciles de ménage, de nattes, des couronnes pour les Dieux, * & des souliers pour les Prêtres. Elle n'étoit pas particuliére à l'Egypte. Elle croissoit aussi en Syrie, sur le bords de l'Euphrate, † dans l'Isle de Créte, & même en Italie. Il y a cependant apparence que cette derniére étoit d'une espéce différente.

J'ai bien de la peine à comprendre, comment une Plante qui ne porte point de fruit, qui n'a qu'une tige assez mince, point de feüilles, si ce n'est un bouquet qui vient à la cime de la tige, pouvoit servir à tant d'usages si différens. Je ne puis sur-tout concevoir, comment on en pouvoit faire des bat-

tæ stagnant, duo cubita non excedente altitudine gurgitum brachiali, radicis obliquæ crassitudine, triangulis lateribus, decem non ampliùs cubitorum longitudine in gracilitatem fastigiatum, Thyrsi modo cacumen includens semine nullo aut usu ejus alio, quam floris ad Deos coronandos. Radicibus incolæ pro ligno utuntur : nec ignis tantum gratiâ, sed ad alia quoque utensilia vasorum. Ex ipso quidam Papyro navigia texunt ; & è libro vela, tegetesque necnon & vestem, etiam stragulam ac funes. Mandunt quoque crudum, decoctumque, succum tantum devorantes. Nascitur & in Syriâ circa quem odoratus ille calamus lacum. Neque aliis usus est, quam inde, funibus Rex Antigonus in navalibus rebus, nundùm Sparto communicato. Nuper & in Euphrate nascens circa Babylonem Papyrum intellectum est eundem usum habere Chartæ. Similia his Theophrastes loco cit.

* Athenée au Liv. 15 se moque de ces Couronnes de Papier que Pline dit qu'on faisoit pour les Dieux.

† *De Italicâ Papyro. Strabo, Lib. 5. & Martialis, Lib. 8.*

teaux & des voiles. ¶ Hérodote semble dire, qu'on n'employoit à cet usage que le sommet de la tige, § & Théophraste assure qu'on les faisoit de la tige même. On ne pouvoit tirer de la tige des écorces assez épaisses pour faire le corps du bâtiment ; encore moins, ce semble, du sommet, qui se sépare en feüilles, ou en lames fines, comme le papier de la Chine, & qui par conséquent n'ont point assez de corps pour faire des voiles, ou l'enveloppe d'un bâtiment, lequel devoit être assez solide pour porter des hommes & des charges assez pésantes. Il falloit donc, à ce que j'imagine, qu'on en fit un tissu natté de bien prés, comme sont encore certains petits bâtimens, dont les Abyssins se servent de nos jours pour naviguer sur le Nil.

Je crois aussi que les termes *Papyros*, *Biblos*, *Charta*, *Liber*, lesquels sont synonimes, étoient des noms génériques, qui s'appliquoient universellement à tous les arbres, de l'écorce desquels on se servoit pour écrire. * Pline nous apprend qu'on écrivit d'abord sur les feüilles de Palme, & c'est peut-être à quoi † Virgile fait allusion en parlant de la Sibylle, laquelle écrivoit ses Oracles sur des feüilles. Pline ajoûte qu'on se servit ensuite de l'écorce de certains arbres. ** Saint Isidore de Séville, suivant l'opinion des Critiques les plus exacts, donne cette définition du Papier, ou du Livre, (car c'est la même chose.) » Le Livre est la Tunique intérieure de » l'écorce, qui est la plus voisine du corps ligneux,

¶ *Herod. Lib. 2. n. 98.*
§ *Theoph. loc. cit.*
* *Plinius, Lib. 13. cap. 11.*
† *Virg. Æneid. 3. & 6.*
** *Isidor. Lib. 6. cap. 12.*

» ligneux, sur laquelle les Anciens écrivoient. *Liber est interior Tunica corticis, quæ ligno cohæret, in quâ Antiqui scribebant.*

Ces noms génériques, dont je viens de parler, peuvent parfaitement bien convenir au Bouleau. De son écorce la plus mince on peut faire des feüilles à écrire, & je m'en suis servi moi-même quelquefois. On se sert de la plus épaisse pour faire des canots, des voiles, & des tentes; & comme elle est assez gommeuse, on en fait aussi des Torches pour pêcher au flambeau, ou pour se conduire chez soi dans des nuits fort obscures. Si l'étymologie du mot *Papyros* vient du mot grec πῦρ, le feu, ce nom lui conviendroit encore plus facilement.

Pyrogues des Caraïbes.

Les Caraïbes & les autres Sauvages Méridionaux, qui habitent sur les bords de la Mer, se servent de longues Pyrogues, qui peuvent porter jusqu'à soixante personnes, & ils les rehaussent par des planches qu'ils attachent sur les bords au corps de l'arbre, qui fait le fonds de la Pyrogue. Elles sont assez bonnes pour ranger les Côtes de l'Ocean, & résistent plus facilement à la vague que de simples écorces; mais dans les Riviéres de Canada, ou de l'Amérique Méridionale, elles ne valent rien pour les voyages de longs cours, à cause de la multitude des saults & des cataractes, où leur pésanteur, & la difficulté de les manier, les rendroient absolument inutiles. On en a cependant toûjours quantité aux environs des Villages, où elles sont d'un grand service pour faire les traversées d'un bord de Riviére à l'autre, ou pour y char-

royer le bois de chauffage, & les autres provisions des champs, lorsqu'on peut les y conduire par eau.

Les Canots d'Ecorce au contraire sont trés-commodes pour les grands voyages, & les seuls dont on puisse se servir, parce que leur legéreté fait qu'on peut les gouverner avec plus de facilité dans les rapides, & qu'il est plus aisé de les voiturer dans les lieux de portage.

Canots d'Ecorce de Bouleau.

Les Canots d'Ecorce de Bouleau sont le Chef-d'œuvre de l'art des Sauvages. Rien n'est plus joli & plus admirable que ces machines fragiles, avec quoi cependant on porte des poids immenses, & l'on va par-tout avec beaucoup de rapidité. Il y en a de différentes grandeurs, de 2. de 4. jusqu'à 10. places distinguées par des barres de traverse. Chaque place doit contenir aisément deux nageurs, excepté les extrêmes qui n'en peuvent contenir qu'un. Le fonds du Canot est d'une ou de deux piéces d'écorce, ausquelles on en coût d'autres avec de la racine, qu'on gomme en dedans & dehors, de maniére qu'ils paroissent être d'une seule piéce. Comme l'écorce, qui en fait le fonds, n'a guéres au-delà de l'épaisseur d'un ou de deux écus, on la fortifie en dedans par des clisses de bois de Cédre extrêmement minces, qui sont posées de long, & par des varangues ou des courbes du même bois, mais beaucoup plus épaisses, rangées prés à prés dans le sens de la courbure du Canot d'un bout à l'autre. Outre cela, tout le long des bords, regnent deux Précintes ou Maîtres, dans lesquels sont

enchâssées les pointes des varangues qu'ils arrêtent, & où sont liées les barres de traverse, lesquelles servent à affermir tout le corps de l'Ouvrage. On n'y distingue ni poupe, ni proüe. Les deux extrémités, ou pinces, sont entiérement semblables, parce qu'on n'y attache point de gouvernail, & que celui qui est à l'un des bouts, gouverne avec l'aviron, ou avec la perche quand il faut refouler l'eau en piquant de fonds. Les avirons sont fort légers, quoique faits d'un bois d'Erable qui est assez dur. Ils n'ont guéres que cinq pieds de long, dont la pêle en emporte un & demi sur cinq ou six pouces de largeur.

Si ces petits bâtimens sont commodes, ils ont aussi leur incommodité; car il faut user d'une grande précaution en y entrant, & s'y tenir assez contraint pour ne pas tourner, & pour soûtenir l'erre du Canot, lorsqu'il est en train d'aller. Ils sont d'ailleurs trés-fragiles. Pour peu qu'ils touchent sur le sable ou sur les pierres, il s'y fait des crevasses par où l'eau entre, & gâte les marchandises, ou les provisions qu'on porte; de sorte qu'il ne passe guéres de jour, où il ne se trouve quelque endroit qu'il faille gommer. On y peut nager assis ou debout dans les eaux douces & tranquilles; mais il est mieux de nager à genoux dans les rapides. C'est encore une autre incommodité de n'y pouvoir porter beaucoup de voile, & de ne pouvoir se servir de la voile que dans les vents modérés, sans s'exposer aux risques de périr. La traversée des lacs est pour cette raison trés-difficile; les plus sages ne l'entreprennent guéres sans avoir bien consulté le temps; ils rangent avec cela les terres autant qu'ils peuvent, ou coupent de Cap en Cap,

& tâchent de gagner d'Isle en Isle. Toutes les fois qu'on entre, ou qu'on sort du Canot, il faut être pieds-nuds; & lorsqu'on met pied à terre, il faut décharger le Canot, le tirer hors de l'eau, & le mettre à l'abry sur le sable, ou sur la vase, de peur que le vent ne le brise. Quand il s'y fait des crevasses, il faut les gommer, ainsi que je l'ai déja dit, & il faut avoir soin pour cela de la visiter presque à chaque fois. On gomme les Canots d'écorce de Bouleau avec de la gomme d'épinette, ou de quelqu'autre arbre résineux, dont l'Amérique ne manque point dans sa vaste étenduë. Mais pour ce qui est des Canots d'écorce, on les étoupe avec de l'écorce de Péruche brisée, & concassée en filamens, qui en bouchent parfaitement bien les ouvertures.

Les Nations de la Langue Algonquine ne se servent que de Canots d'écorce de Bouleau, & les travaillent. Mais il y a quelque différence des uns aux autres. Ceux des Abénaquis, par exemple, sont moins relevés de bord, moins grands, & plus plats par les deux bouts; de sorte qu'ils sont presque de niveau dans toute leur étenduë; parce que ceux-ci voyageant dans de petites Riviéres, pourroient être incommodés & brisés par les branches qui débordent, & s'étendent sur l'eau des deux côtés du rivage; au lieu que les Outaouacs, & les Nations d'en haut, ayant à naviguer dans le fleuve Saint-Laurent, où il y a beaucoup de cascades & de chûtes, ou bien dans les Lacs où la lame est toûjours fort grosse, doivent avoir des Canots, dont les pinces soient hautes & élevées, afin de briser la vague, & d'être moins exposées à emplir. Il y a dans l'Amérique Méridionale du côté

de la Mer du Sud, des Sauvages qui s'exposent sur l'Ocean avec des Canots d'écorce. Ceux-là ont les pinces encore beaucoup plus relevées pour la même raison.

Canots d'Ecorce d'Orme.

Les Iroquois ne travaillent point les Canots d'Ecorce de Bouleau, mais ils en achétent des autres Nations, ou en font à leur place d'Ecorce d'Orme. Ceux-ci ne servent guéres qu'une campagne, & parce qu'ils sont moins solides que les autres, & parce qu'il est plus facile d'en réparer la perte. Ils sont d'une seule piéce, & travaillés avec toute la mal-propreté, & toute la grossiéreté possible. Ils coupent cette écorce aux quatre coins, où il est nécessaire de la replier pour faire les pinces, & aprés l'avoir cousuë dans ces coins, & aux deux bouts qu'ils affermissent avec des bâtons fendus, pour la gêner, & l'empêcher de s'ouvrir, ils font les varangues, les barres & les précintes, de simples branches d'arbre. Ces branches ne sont qu'écôtées, & si mal rangées, que la vûë seule en fait mal au cœur, & doit naturellement inspirer de la défiance à ceux qui ont à exposer leur vie dans ces machines sur des Riviéres aussi dangereuses que le sont celles de Canada. Cependant ils s'y abandonnent avec une confiance merveilleuse à la rapidité des eaux, dans les saults & dans les cascades, lorsqu'ils descendent les Riviéres, ou qu'ils les refoulent avec des fatigues incroyables, en piquant de fonds avec la perche.

Des Saults & Cascades.

Ces Saults & ces Cascades sont formés par

la hauteur des terres, qui à proportion qu'on remonte vers la source des Fleuves & des Riviéres, vont toûjours en s'élevant. En certains endroits elles s'élevent d'une maniére surprenante, comme aux Cataractes du Nil, ou bien à la fameuse chûte de Niagara, qui est d'une prodigieuse hauteur, & où le fleuve Saint-Laurent, lequel a une demi-lieuë de large en ce lieu-là, tombe à pic comme dans un goulphre avec un bruit effroyable; en d'autres elles s'elevent d'une maniére moins sensible comme par degrez, de cinq à six pieds seulement, de distance en distance. Le même fleuve Saint-Laurent peut aussi en être un exemple. Car il court ainsi pendant plus de 40. lieuës de saults en saults peu éloignés les uns des autres, & dont quelques-uns ont prés d'une lieuë de long, où il roule par différentes chûtes avec tant de précipitation, qu'une fléche décochée d'une main roide & habile ne part pas avec plus de vîtesse, qu'en a l'eau dans l'impétuosité de ces torrens: & comme dans ces endroits il a peu de profondeur, ses vagues se brisant contre les Rochers répandus dans son lit, causent un mugissement perpétuel, & paroissent toutes changées en écume.

Portages.

On fait portage à ces Cataractes que leur extrême hauteur rend impratiquables. Il faut même s'y prendre de loin, & sortir du Canal de la Riviere beaucoup au-dessus de la chûte, pour ne pas courir à une perte inévitable. Mais on s'abandonne au fil de l'eau dans les saults qui ont moins d'élévation; toute l'adresse consiste à sçavoir le prendre, à bien

[illegible] entre les chaî-



29.

Tom. III. Pag. 199.

choisir certains passages étroits entre les chaînes de Rochers, & à éviter les pierres détachées dont le fleuve est semé, & dont il suffit d'en heurter une, pour que le Canot porté avec une extrême roideur, soit brisé en piéces, & fasse un naufrage auquel il n'y a plus de reméde.

Ceux qui ne sont pas accoûtumés à ces sortes de navigations, frémissent à l'idée seule qu'on puisse se commettre dans des passages si dangereux à la merci d'une simple écorce. Cependant les Sauvages & les François Canadiens, sont si habiles à parer les Roches, que j'ai vû beaucoup de personnes, qui aimoient mieux saulter le Sault-Saint-Loüis, lequel est au dessous de nôtre Mission, que de faire le voyage de Montréal à pied. Ce sault néanmoins, quoiqu'il n'ait que demilieuë de long, est un des plus périlleux : & il est assez souvent arrivé à d'excellens Canoteurs d'y venir faire naufrage, aprés avoir saulté tous les autres.

Bretelles.

Deux hommes portent sur leurs épaules les Canots dans les lieux de portage avec beaucoup de facilité jusqu'au-dessus ou au-dessous des Cataractes. Le reste de l'équipage, soit dans les portages, soit dans les autres voyages de Terre, se range sur des Bretelles, qui sont une maniére de chassis de bois fort commode pour enlever une grosse charge, & pour la porter aisément ; ou bien on fait des pacquets qu'on laisse pendre sur les épaules, attachés à des colliers, ou longes faites de leur fil de bois blanc, tressé en bande, que les femmes appliquent sur leur

front, & que les hommes font paſſer ſur la poïtrine & à la naiſſance des épaules, tout au contraire de ce que rapporte † Hérodote de l'uſage des anciens Egyptiens.

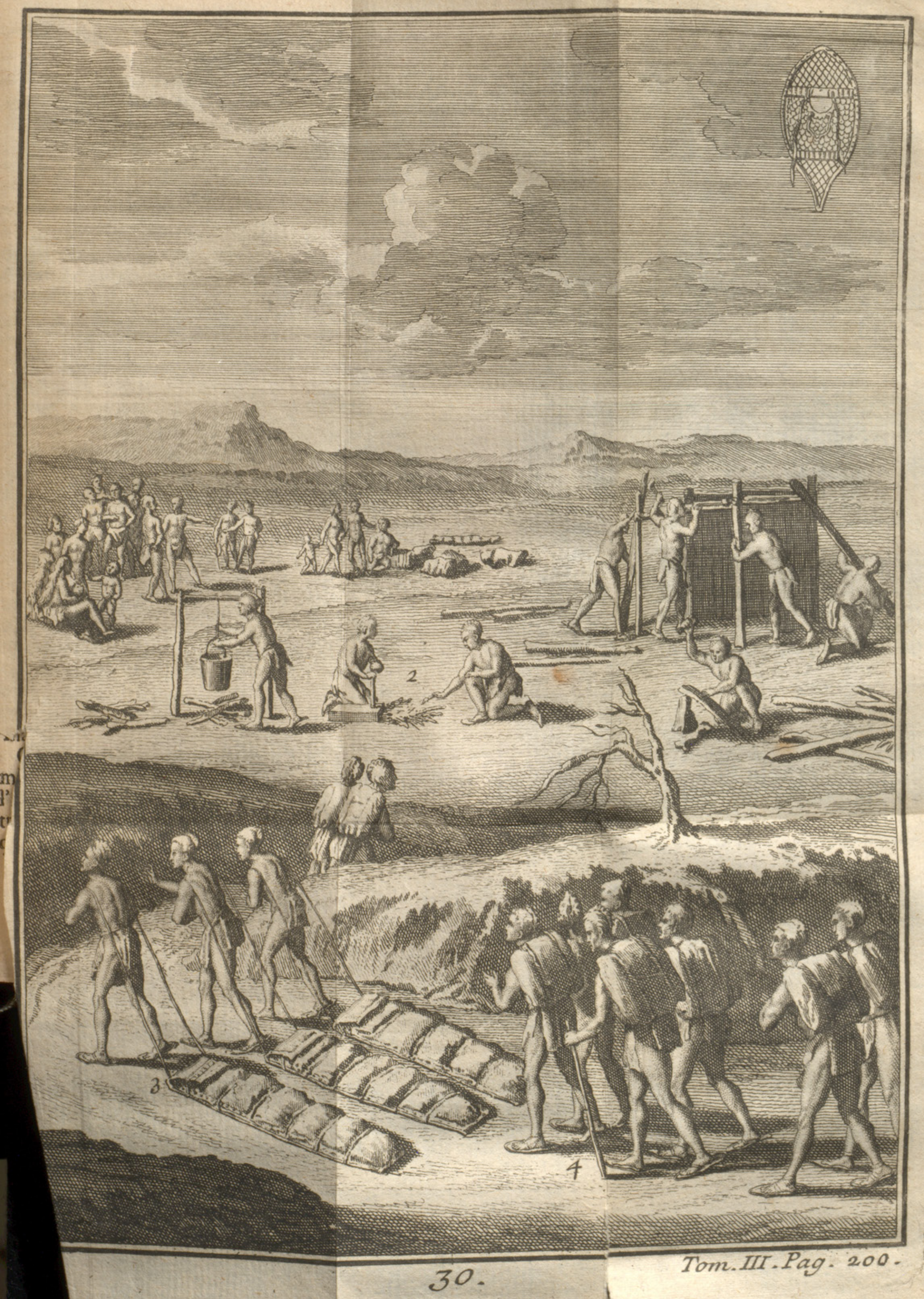
Traînes.

Pendant l'Hyver, & ſur les neiges, ils ſe ſervent de petites traînes, qui ſont faites d'une ou de deux petites planches extrêmement minces qui toutes deux enſemble n'excédent pas de beaucoup la largeur d'un pied, & la longueur de ſix ou ſept. Ces planches ſont recourbées en dedans & repliées ſur le devant de la hauteur d'un demi pied, pour briſer & pour écarter les neiges, qui les empêcheroient, en refoulant, de couler avec facilité. Deux bâtons un peu élevés régnent ſur les deux côtés de la traîne dans toute ſa longueur & y ſont attachés de diſtance en diſtance. Ils ſervent à paſſer, & à repaſſer les courroyes, qui aſſujetiſſent leur équipage ſur la traîne. Un Sauvage avec ſon collier paſſé ſur la poïtrine, & enveloppé dans ſa couverture, tire aprés ſoi ſa traîne bien chargée ſans beaucoup de difficulté.

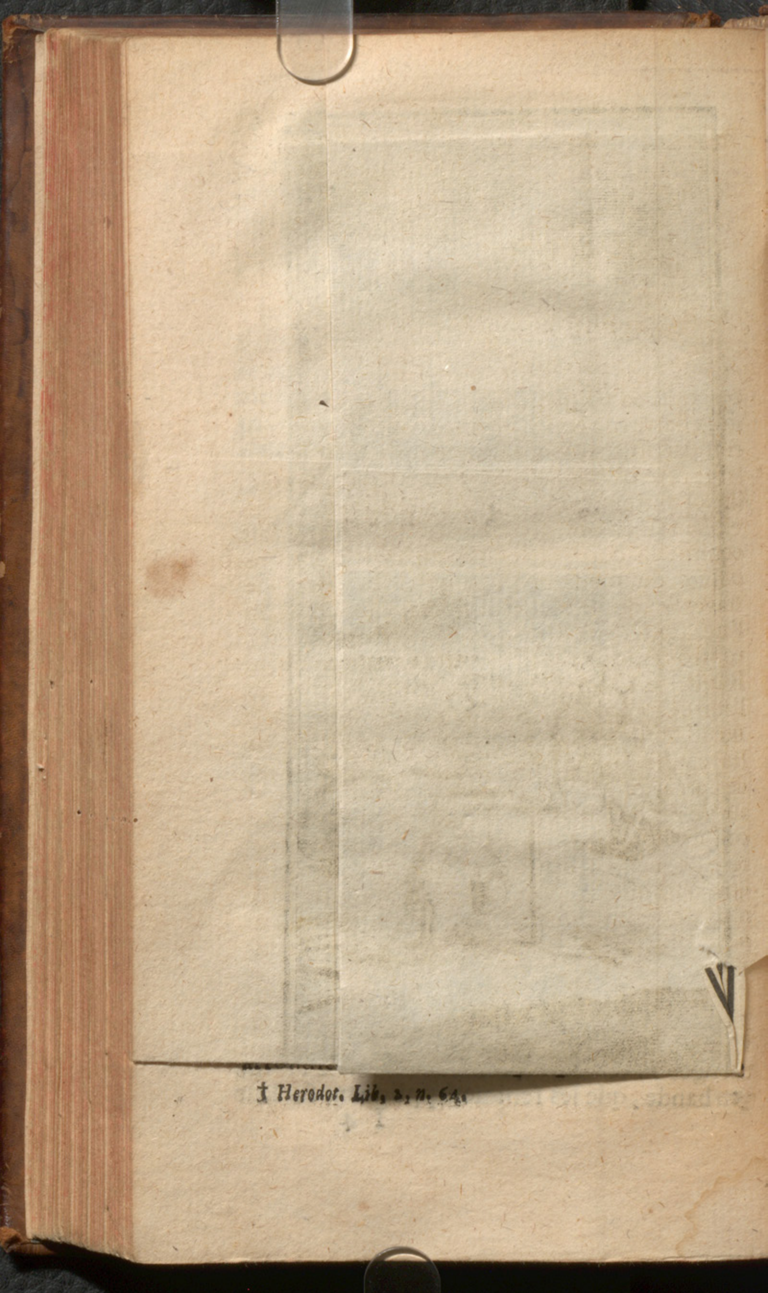
Raquettes.

Dans les neiges où il n'y a point de chemin frayé, ils ſont obligés de ſe ſervir de Raquettes, ſans quoi toutes ſortes de voyages, ou pour guerre ou pour chaſſe, &c. leur ſeroient abſolument impoſſibles. La forme de ces Raquettes aproche de l'Ellyptique, c'eſt-à-dire, que l'Ellypſe n'eſt point parfaite, étant plus arrondies ſur le devant que par l'autre extré-

† *Herodot. Lib. 2, n. 64.*



30. Tom. III. Pag. 200.



† Herodot. Lib. 2, n. 64.

mité, laquelle se termine un peu en pointe. Les plus grandes sont de deux pieds & demi de long, sur un pied & demi de large. Le tour qui est d'un bois durci au feu, est percé dans sa circonférence comme les Raquettes de nos jeux de paulme, à qui elles ressemblent, avec cette différence, que les mailles en sont beaucoup plus serrées, & que les cordes n'en sont point de boyaux, mais de peaux de Cerf crues, & coupées fort minces. Pour tenir le corps de la Raquette plus stable, on y met deux barres de traverse qui la partagent en trois compartimens, dont celui du milieu est le plus large & le plus long. Dans celui-ci vers le côté, dont l'extrémité est arrondie, on pratique un vuide fait en arc, dont la barre de traverse fait comme la corde. C'est-là que doit porter la pointe du pied sans toucher à la barre de traverse, qui le blesseroit. Aux deux bouts de l'arc sont deux petits trous pour passer les courroyes, qui doivent attacher le pied sur la Raquette. On passe ces courroyes l'une dans l'autre, comme qui commenceroit à faire un nœud sur l'orteil, & aprés les avoir croisées, on les repasse dans la Raquette à la circonférence de l'arc; on les conduit ensuite par derriére au-dessus du talon, d'où on les raméne sur le coup du pied, où on les nouë en faisant une rose de ruban. Cela se fait de telle maniére, que quoique le pied soit bien assujetti, il n'est pourtant gêné que sur l'orteil, & qu'on peut quitter la Raquette sans y porter la main.

C'est encore-là un usage singulier des prémiers temps, lequel a passé de l'Asie dans l'Amérique avec les Nations qui s'y sont transplantées. Strabon parlant des Peuples qui habitent cette longue chaîne de monta-

gnes, laquelle s'étend depuis le pied du Mont-Taurus jusqu'à l'éxtremité des Monts Riphées, & dont le Caucase est une des plus célébres chez les Auteurs anciens, en raconte ceci de particulier. » * On ne peut, dit-il, » monter sur la croupe de ces montagnes » pendant l'Hyver; mais les habitans y vont » pendant l'Esté, & attachent à leurs pieds » des souliers pointus faits de peaux de bœuf » cruës, & larges comme des Tambours, à » cause des neiges & des glaces. Ils se laissent » couler ensuite du haut de ces montagnes » avec tout leur bagage, assis sur une peau. » La même chose se pratique dans l'Atropatie, dans la Médie, & sur le Mont Masius » qui est en Arménie. Là ils attachent aussi à » leurs pieds des rotules de bois, terminées » en pointe, ou garnies de pointes.

† Suidas, sur le rapport d'Arrien, dit pareillement que les soldats d'Alexandre le Grand, par le moyen de certains cercles garnis de jonc, passoient sans incommodité sur des neiges, qui en quelques endroits, avoient jusqu'à seize pieds de profondeur.

Comme on se sert encore de Raquettes dans la Colchide ou Mingrelie, & dans ces païs dont parle Strabon, il est évident que dans sa description, il n'a voulu exprimer autre chose que des Raquettes par ces souliers de peaux de bœuf, larges comme des Tambours.

Les pointes qu'on met sous les talons & les rotules de bois, qui sont des patins, ou un équivalent que Strabon a voulu décrire, sont nécessaires dans les païs de glaces & de néges, où l'on est obligé de mettre des poin-

* *Strabo, Lib.* 11. *p.* 348.

† *Suidas*, λυγος.

tes jusqu'aux fers des chevaux pour les ferrer à glace.

Quant à la maniére de se laisser couler du haut des montagnes, Strabon nous dépeint un usage qui s'observe encore au Mont Cénis & dans les Alpes. C'est ce qu'on apelle *la Ramasse*, qui est une maniére de traîneau, avec un petit siége sur le fonds, où l'on fait asséoir le Voyageur. Les habitans du païs stilés à conduire ces sortes de voitures, assis tout bas sur le devant, les dirigent avec les mains par le moyen des bras du traîneau même; & avec les pointes dont leurs talons sont armés, ils arrêtent leur course comme ils veulent, lorsqu'elle est trop impétueuse. Rien n'est plus rapide & plus agréable que cette maniére de décendre. Les Sauvages au lieu d'une peau, se servent d'une écorce dans le besoin. C'est un divertissement que les enfans ne manquent pas de se donner dans le tems des néges, lorsqu'ils ont autour de leurs Villages quelque éminence dont ils puissent profiter.

Les Guerriers dans leur route marchent à petites journées. Rien ne presse ordinairement les Sauvages, comme aussi aucun accident ne les déconcerte, à moins que leur superstition ne leur fasse tirer quelque mauvais augure du succés de leur entreprise. Ils ont comme les Argonautes leur Orphée & leur Mopse : c'est-à-dire, leurs Jongleurs, qui raisonnent sur tout, tirent, selon leurs principes, des conséquences bonnes ou mauvaises de tout, & les font avancer ou reculer, comme il leur plaît. Il ne leur faut pour cela qu'une bagatelle, & ils se persuaderoient avoir entendu parler le mât de leur Canot, ainsi que les célébres Conquérans de la Toi-

ſon d'Or, ſi le Jongleur diſoit qu'il a parlé.

Idée de direction dans leur route.

Ils marchent avec peu de précaution ſur leurs Terres, ou en païs non ſuſpect. Tandis que quelques uns conduiſent les Canots ou traînent les équipages, les autres s'enfoncent dans les bois pour chaſſer chemin faiſant. Ces Chaſſeurs prennent diverſes routes, & s'écartent les uns des autres en ſuivant divers rhumbs de vent, pour ne pas ſe rencontrer ſur la même proye. Le ſoir ils ſe rendent au lieu deſtiné pour la couchée, & pas un ne s'égare.

Rien n'eſt plus admirable que l'idée de ces Barbares. C'eſt une qualité qui ſemble née avec eux. Un enfant s'oriente naturellement, comme on pourroit le faire avec une bouſſole par rapport aux endroits où il a été, ou dont il a entendu parler. Dans les forêts les plus épaiſſes, & dans les tems les plus ſombres, ils ne perdent point, comme on dit, leur Etoile. Ils vont droit où ils veulent aller, quoi-que dans les païs impratiquez, & où il n'y a point de route marquée. A leur retour ils ont tout obſervé, & ils tracent groſſiérement ſur des écorces, ou ſur le ſable des Cartes exactes, & auſquelles il ne manque que la diſtinction des degrez. Ils conſervent même de ces ſortes de Cartes Géographiques dans leur Tréſor public, pour les conſulter dans le beſoin.

Connoiſſance de l'Aſtronomie.

Ils ont quelque connoiſſance de l'Aſtronomie, qui ſert à regler leur temps, & à diriger

leurs courſes ; & il leur reſte encore quelque teinture de cette ſcience, dont on raporte les commencemens à Prométhée, à Atlas, & à Lycaon, qui s'appliquérent les premiers à contempler le cours des Aſtres, l'un ſur le Mont Caucaſe, le ſecond dans la Mauritanie, & le troiſiéme dans l'Arcadie, ou ſur les Montagnes de Thrace.

Ils comptent ordinairement par les nuits à la façon des Numides, & de pluſieurs autres Peuples de l'Antiquité, plûtôt que par les jours : par les mois lunaires, plûtôt que par ceux du Soleil, ainſi que le pratiquoient preſque toutes les Nations dans les premiers temps, & particuliérement les Juifs. Cependant cette maniére de compter eſt ſubordonnée au cours du Soleil, qui ſert à régler leurs années, leſquelles ſont partagées en quatre ſaiſons comme les nôtres, & ſous-diviſées en douze mois. La maniére de compter par les Lunes, n'eſt pas même ſi univerſelle, qu'ils ne comptent auſſi par les années ſolaires. Je crois avoir remarqué que l'une & l'autre maniére de compter eſt affectée à certaines choſes, & qu'en d'autres occaſions elles s'employent indifféremment.

Les années héliaques ou ſolaires, ſont deſtinées à marquer l'âge des hommes. Pour ſçavoir, par exemple, combien il y a de temps qu'un homme eſt né, la phraſe Huronne porte, combien de fois a-t-il r'attrappé le jour de ſa naiſſance ? Et c'eſt la même dont ils ſe ſervent par rapport au Soleil, de qui ils diſent qu'il a r'atappé tant de fois le point où il recommence ſon cours. Ils expriment auſſi les années héliaques par le nom d'une des ſaiſons, & ſur-tout de l'Hyver ; le nom d'une des ſaiſons ſuppoſant dans cette occaſion pour

toutes les quatre enſemble, & pour l'année ſolaire entiére. Ils diront, par exemple, il y a tant d'Hyvers que je ſuis au monde, pour dire, il y a tant d'années; cette maniére de parler eſt encore uſitée dans la poëſie ancienne & moderne. Ils comptent de la même façon pour toutes les choſes éloignées, qui renferment une période de temps aſſez longue, où le nombre & la ſupputation des mois lunaires les embarraſſeroient. Ils comptent au contraire par les Lunes, & par les nuits, quand il s'agit d'un terme aſſez court, de prendre leurs meſures pour leurs voyages de guerre, de chaſſe, ou de pêche, pour leur rendez-vous, & pour le temps de leur retour, &c. Dans ces occaſions-là même ils diſent fort bien, *Skarakouat*, qui ſignifie un mois héliaque, comme *s'Onennitat*, qui ſignifie un mois lunaire; mais le premier eſt moins ordinaire que le ſecond.

Il eſt trés-vrai-ſemblable que tous les Peuples de l'Antiquité avoient ainſi ſubordonné les années lunaires au cours du Soleil. Cela paroît certain par l'Ecriture Sainte * des Egyptiens & des Hébreux. Joſeph parlant à Pharaon des ſept années d'abondance & des ſept autres de ſtérilité, parle manifeſtement des années qui dépendent abſolument du cours du Soleil, lequel ſert à régler le temps des ſemences & des récoltes, en réglant celui des ſaiſons. Les années Jubilaires des Juifs étoient auſſi manifeſtement des années héliaques. Hérodote † raconte des Egyptiens, que les Prêtres de cette Nation ſe vantoient d'avoir été les premiers qui avoient diviſé l'année en douze mois ſolaires de trente jours chacun

* *Gen. cap. 41. v. 29. 30.*
† *Herodot. Lib. 2. n. 4.*

ajoûtant cinq jours à la fin de chaque année. Les Egyptiens se donnoient, peut-être par vanité, une gloire qui ne leur convenoit pas. Il est probable que cette division est aussi ancienne que la division des Etoiles en Constellations, dont il y en a douze dans l'éclyptique, qu'on appelle les douze Maisons du Soleil, parce qu'il séjourne un mois dans chacune; or l'honneur d'avoir donné le nom aux Etoiles, appartient, je crois, aux autres Barbares, comme on pourra l'inférer de ce que je vais dire tout à l'heure.

* Ce qui peut justifier ce que je viens de dire des années héliaques, c'est qu'outre les Barbares, les Peuples policez de l'Amérique régloient aussi leurs années par le cours du Soleil. Les habitans du Pérou comptoient autant de jours dans l'année que nous, & les partageoient en douze mois lunaires, qui avoient chacun leur nom, & sur lesquels ils repartissoient les onze jours solaires qui restent. L'année solaire des Méxiquains étoit de 360. jours, distribuez en dix-huit mois de vingt jours chacun. Néanmoins comme le cours du Soleil emporte cinq jours davantage, ils en tenoient compte de la même maniére que les Egyptiens; mais ils les regardoient comme des jours superflus, des jours vuides, ausquels leurs Prêtres ne faisoient point de sacrifices. Ces jours se passoient uniquement à se visiter, & à se divertir. Aprés cette intercalation, ils commençoient leur nouvelle année avec le Printemps & la naissance des feüilles; au lieu que les Péruviens la commençoient d'abord en Janvier, & ensuite au mois de Décembre, aprés que leur Calendrier eut été réformé par un de leurs Incas.

* *Acosta, Hist. Moral. de las Indias, Lib. 6. cap. 2. 3.*

Les Méxiquains partageoient, outre cela, leur année, selon les saisons, en quatre parties égales, qui avoient chacune différens noms, & différens symboles pour les désigner. Leurs mois n'étant pas réglez comme les nôtres, leurs semaines ne l'étoient pas non plus ; elles étoient de treize jours. Ils avoient aussi des semaines d'années, dont quatre qui faisoient le nombre de 52. ans, composoient leur siécle. La forme de ce Calendrier séculaire, étoit représentée par une rouë, ou par une croix à quatre branches égales. Le Soleil étoit peint au centre. Chaque branche avoit sa couleur particuliére, & étoit distinguée en treize parties pour marquer le nombre des années. Sur les bords ils marquoient les principaux événemens par des Hiéroglyphes.

Je n'oublierai point de dire ici en passant, que comme ils avoient une tradition que le monde devoit périr à la fin des siécles, semblable à celle qu'avoient les Peuples du Pérou, ainsi que nous l'avons déja remarqué ; lorsque leur année séculiére finissoit, ils éteignoient les feux sacrez de leurs Temples, celui de leurs maisons particuliéres, & brisoient tous les vases qui servoient pour leur nourriture, comme s'ils n'en eussent plus eu besoin, & que le monde eût dû réellement tomber cette nuit-là même dans le chaos, ou rentrer dans le néant. Dans cette persuasion, ils passoient toute cette nuit dans les ténébres entre la crainte & l'espérance. Mais dés qu'ils voyoient l'Aurore revenir leur annoncer le retour du Soleil, on entendoit alors de toutes parts retentir mille aclamations de joïe, soûtenuës du bruit de divers instrumens de leur musique; on allumoit de tous côtez des feux nou-

veaux dans les Temples & dans les maiſons, & on célébroit une Fête, où par des ſacrifices & des proceſſions ſolemnelles, ils rendoient graces à leur Dieu, de ce que ſa bonté leur avoit rendu ſa lumiére, & leur accordoit encore un nouveau ſiécle.

Les noms des quatre ſaiſons ſont fixez chez les Barbares. Les mois prennent les noms des Lunes, ou des différens effets qui y répondent. Chez les Nations ſédentaires de la Nouvelle France, ils les déſignent par les ſemences, par les différens degrez de la hauteur des bleds, les récoltes, &c. Les Nations errantes ont d'autres circonſtances particuliéres à chaque Lune, qui déterminent le nom qu'elles lui donnent. Ils ne ſçavent ce que c'eſt que la diſtinction des ſemaines ni des jours en heures réglées ; ils n'ont guéres que quatre points fixes, le lever du Soleil, le Midi, le Coucher, & la Minuit ; mais ils ſuppléent au défaut des horloges par une attention pratique ſi exacte, qu'à quelque heure que ce ſoit du jour, ils marquent à peu prés du doigt le point où le Soleil doit être.

Les Iroquois & les Hurons ont une maniére de compter, laquelle eſt du ſtyle de Conſeil, où les nuits ſuppoſent pour des années, ainſi que je l'ai dit du Tréſor public. Il pourroit y avoir eu parmi les Egyptiens, les Chinois, & d'autres Peuples anciens, des maniéres de compter à peu prés ſemblables, qui auront donné lieu à cette ſupputation d'un grand nombre de ſiécles qui ſe trouvent dans leur Chronologie, & qui n'ont d'éxiſtence que dans leur ignorance, ou dans leur vanité. C'eſt ainſi qu'il y a eu chez les Juifs des ſemaines d'années, énoncées comme ſi c'étoit des ſemaines de jours.

Le Baron de la Hontan dit, ¶ que l'année des Ontaouacs, des Outagamis, des Hurons, des Saulteurs, des Ilinois, des Oumamis, & de quelques autres Sauvages, est composée de douze mois lunaires synodiques, avec cette différence, qu'au bout de trente Lunes, ils en laissent toûjours passer une surnuméraire, qu'ils appellent la Lune perduë; ensuite ils continuënt leur compte à l'ordinaire. » Par exemple, dit cet Auteur, nous sommes à présent dans la Lune de Mars, que » je suppose être le trentiéme mois lunaire, » & par conséquent le dernier de cette époque; sur ce pied-là celle d'Avril dévroit la » suivre immédiatement; cependant ce sera » la Lune perduë qui passera la premiére, » parce qu'elle est la trente-uniéme. Ensuite » celle d'Avril entrera, & on commencera en » même temps la période de ces trente mois » lunaires synodiques, qui font environ deux » ans & demi. » Tout cela me paroît être de la pure invention de cet Auteur ainsi que ses Dialogues, & beaucoup d'autres choses dont ses Mémoires sont farcis, & qui sont toutes fausses de notoriété publique.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'ont point une exactitude mathématique pour les intercalations, & pour accorder les années héliaques avec les années lunaires. Les peuples policés de l'Amérique ne l'avoient pas eux-mêmes, à combien plus forte raison les Barbares. Acosta * & l'Inca Garcilasso † sont obligés d'avoüer, que la science des Mexiquains & des Péruviens étoit trés-bornée sur ce point. L'un & l'autre rapportent,

¶ *La Hontan, Memoire de l'Amérique, tom. 3. p. 109. 110.*
* *Acosta, loc. cit.* † *Garcilasso, Comment. Real. Lib. 2. cap. 22.*

quoique d'une maniére un peu différente, comment les habitans du Pérou régloient les erreurs, qui pouvoient naître de la différence qui se trouve entre les années lunaires & les années héliaques, en se réglant eux-mêmes, non pas sur le cours de la Lune, mais sur le point fixe des Solstices & des Equinoxes. Ils avoient des Tours pour observer les uns, & des Colonnes pour les autres. Les Auteurs que je viens de citer, varient sur le nombre & la position de ces Tours; mais ils conviennent dans l'essentiel, qui est qu'elles étoient tellement disposées, qu'on pouvoit y faire des observations mathématiques, lesquelles n'étoient pas sans doute de la justesse qu'on exigeroit aujourd'hui, mais qui étoient suffisantes pour le besoin qu'ils en avoient. C'étoit un Prince de la race des Incas, qui étoit obligé de veiller à ces ennuyeuses observations.

Les Annales des Sauvages n'étant pas beaucoup chargées par le défaut des lettres alphabétiques, leur Chronologie ne se sent pas des erreurs qui pourroient se trouver dans leurs supputations, & suivre de la révolution de plusieurs siécles. Ce n'est pas qu'ils n'ayent des Epoques marquées, & une maniére de conserver la mémoire des événemens historiques, & des choses qui méritent le plus d'être remarquées. Car, outre ce que j'ai dit des Iroquois, des Hurons, & de ceux qui traitent les affaires par les colliers de porcelaine, outre l'Ecriture Hiéroglyphique des Mexiquains, & les peintures dont nous avons parlé, tous les Sauvages ont encore une sorte d'Annales marqués par certains nœuds; mais ces Chroniques sont bien bornés, & bien im-

parfaites chez tous les Barbares. Les Péruviens les avoient un peu plus perfectionnées, car si nous nous en rapportons au Pére d'Acosta, * ils suppléoient au défaut de l'Alphabet par leurs *Quipos* ; c'est ainsi qu'ils appelloient certains mémoires ou Registres faits de cordelettes, composées de divers nœuds & de différentes couleurs. C'est une chose incroyable, dit-il, combien de choses ils exprimoient de cette maniére ; car, avec cela, tout ce qu'on peut expliquer par l'Ecriture & par les Livres d'Histoire, de Loix, de Céremonies, de comptes de marchandise, ils l'exprimoient par différens cordeaux, où les nœuds & les couleurs étoient si variées, qu'on pouvoit connoître jusqu'aux moindres circonstances des choses qui y étoient signifiées. Il y avoit des personnes publiques, comme parmi nous les Notaires Royaux, qui en tenoient Registre, & des Maîtres préposés pour en enseigner la méthode à la jeunesse. Les Mexiquains avoient encore plus perfectionné leurs Hiéroglyphes Chronologiques. Ils en avoient des Histoires écrites sur des écorces reliées en Livres à peu prés semblables à ceux qui nous viennent de la Chine, & nous aurions sans doute une plus grande connoissance de leur Monarchie, † si le peu de goût qu'on avoit pour la connoissance de l'Antiquité au temps de la conquête des Espagnols, & si le zélé indiscret joint au peu de Littérature de leurs premiers Missionnaires, n'eut porté ces zélés ignorans à faire brûler tous ces Recuëils historiques, comme s'ils eussent été remplis de caractéres ma-

* *Acosta, Hist. Moral. Lib. 6, cap. 8.*

† *Idem, cap. 7, lib. 6.*

giques, & n'euſſent eu d'autre but, que d'apprendre la maniére de faire des ſortiléges.

J'ajoûterai ici au ſujet de leurs époques, & de leur maniére de compter, qu'on doit regarder auſſi comme une choſe digne d'admiration, que les Sauvages ayent la même maniére de compter, qui nous eſt venuë de l'Antiquité, & qui étant purement arbitraire, doit être dérivée de la même ſource. Car le nombre de dix eſt chez eux le nombre de perfection, comme il l'étoit chez les Egyptiens, comme il l'eſt aujourd'hui chez les Chinois, & comme on peut dire auſſi qu'il eſt chez toutes les Nations de l'Europe. Ils comptent d'abord les unités juſqu'au nombre de dix: les dixaines par dix juſqu'à cent: les centaines par dix juſqu'à mille: ainſi du reſte.

Etoiles & Contellations.

Maintenant, pour ce qui eſt des Etoiles & des Planétes, ils ont encore parmi eux les mêmes idées qu'on a euës dans les premiers temps. Les Iroquois appellent les Etoiles *Otſiſtok*, un feu dans l'eau, d'*Otſiſta* feu, & d'*O*, qui, dans la compoſition, ſignifie une choſe dans l'eau; ce qui ſemble faire alluſion aux Eaux que l'Ecriture Sainte dit être au-deſſus du Firmament. Ils diſent *Otſiſtokouannion*, ajoûtant la finale multiplicative pour répréſenter le nombre des Etoiles. Quelquefois auſſi ils les apellent *Otſiſtokouannentagon*, des feux attachés, pour marquer que, quoiqu'elles ſoient dans des Cieux fluides, elles y ſont fixes néanmoins, & ont toûjours un même rapport entre elles. Ils les ont diviſées

en Constellations ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que quelques-unes de ces Constellations, & quelques-unes des Planétes, ont les mêmes noms que nous avons reçûs de l'Antiquité. Ils nomment Vénus, où l'Etoile du matin, *Te Ouentenhaouitha*, elle porte le jour ; ce qui a la même signification que que le nom de *Lucifer*, que les Anciens nous ont transmis. Ils apellent les Pleïades * *Te Iennonniakoua*, les Danseurs & les Danseuses. Ce qui paroît avoir quelque fondement dans l'Antiquité, selon ce que rapporte Hygin, † qui dit qu'elles sont ainsi nommées, parce qu'elles semblent mener une danse ronde par la disposition de leurs Etoiles. J'ai déja remarqué qu'ils appelloient la Galaxie, ou la voye Lactée, le chemin des Ames ; & j'ai fait voir le rapport que ce nom a avec la doctrine des Anciens sur l'état des Ames, sur leur origine céleste, & leur retour dans le Ciel. Mais la plus caractéristique, & à laquelle je m'arrête, c'est la grande Ourse que les Sauvages nomment aussi l'Ours ou l'Ourse. Le nom Iroquois c'est *Okouari*. Je m'arrête, dis-je, à celle-là, parce que cette Constellation est la plus considérable de toutes & la plus digne d'attention par rapport aux premiers Navigateurs, qu'on prétend s'être réglez sur elle dans leurs navigations, & qui par une suite naturelle doit avoir été

* Varron attribuë à toutes les Etoiles, ce qu'Hygin ne dit que des Plyades.

Quum Pictus ner fervidis latè ignibus
Cœli choreas astricas ostenderet.

Manilius, Lib. 2.

Signorumque choros ac mundi flammea tecta,

† *Hygin. Lib. 2. art. Tauras.*

plus universellement connuë que les autres, dont on n'avoit pas un besoin si marqué.

Je n'examine point ici les fables des Poëtes † sur les noms de la grande & de la petite Ourse, & je laisse rechercher à d'autres, si ces noms ont été donnés en considération des Ourses qui nourirent Jupiter en Créte, ou bien à cause de la Métamorphose d'Arcas & de Callisto. Je crois, pour ce qui concerne l'Histoire, que ces deux noms peuvent avoir été donnés à ces Constellations, qui sont trés semblables, successivement, en des temps différens, & peut-être assez éloignés l'un de l'autre; du moins il paroît que l'opinion des auteurs anciens étoit, qu'on s'étoit réglé long-temps sur la grande Ourse avant que de se régler sur la petite.

Hygin ¶ dit que Thalés, qui s'étoit fort appliqué à l'Astronomie, fut celui qui donna le nom d'*Arctos* à la petite Ourse, & qu'on l'appella *Minor* pour la distinguer de la grande: que Thalés étant Phénicien, en donna aussi à cette Constellation le nom de *Phénice*. Les Phéniciens profitérent de la découverte de leur Compatriote; & réglant leur course sur la petite Ourse, ils en naviguoient avec beaucoup plus de sûreté. Tous les Peuples du Péloponnese, & de la Mer Egée, continuérent à observer la grande Ourse. Peut-être fut-ce un motif de jalousie, qui les obli-

† Aratus au commencement de son Poëme, parle des Ourses, qui nourrirent Jupiter dans l'Isle de Créte, d'où elles furent transportées dans le Ciel, & placées au nombre des Constellations, en reconnoissance de ce service. Cette fable, aussi-bien que celle d'Arcas & de Callisto, semblent prouver que ce sont les Crétois & les Barbares qui occupoient la Gréce, lesquels ont donné le nom aux Etoiles, & distingué le Ciel en Constellations.

¶ *Hygin. Lib. 2. Art. Arctos Minor.*

gea à s'en tenir à l'ancien uſage ; quoiqu'il en ſoit, les Phéniciens furent long-temps les ſeuls qui ſe gouvernérent ſur la petite Ourſe, ſelon le témoignage † d'Ovide.

Quis tunc aut Hyadas, aut Pleïadas Atlanteas
Senſerat, aut geminos eſſe ſub axe polos?
Eſſe duas Arctos; quarum Cynoſura petatur
Sidoniis; Helicen graja carina notet?

Ce Thalés dont parle Hygin, étoit Miléſien, & ne peut être apellé Phénicien, qu'à cauſe du ſéjour qu'il fit en Phénicie. Il eſt différent de cet autre Thalés, qui travailla ſur les Loix des Crétois, & qu'on peut mettre au nombre des Légiſlateurs.

Ce qui eſt trés-ſûr, c'eſt que les Iroquois & la plûpart des Sauvages connoiſſent la grande Ourſe ſous le même nom que nous; & comme les noms des Conſtellations ſont purement arbitraires, & donnés par le caprice, ils ne peuvent s'être rencontrés avec nous à impoſer les mêmes noms ſans une communication d'idée, laquelle ſuppoſe celle des perſonnes par qui ces connoiſſances ſont dérivées des unes aux autres. Il ne faut pas croire au reſte qu'ils lui ayent donné ce nom, depuis que les Européens ont abordé ſur leurs Terres. C'eſt certainement un nom trés-ancien parmi eux. Ils nous raillent même de ce que nous donnons une grande queuë à la figure d'un animal qui n'en a preſque point ; & ils diſent que les trois Etoiles qui compoſent la queuë de la grande Ourſe, ſont trois Chaſſeurs qui la pourſuivent. La ſeconde de ces Etoiles en a une fort

† *Ovidius, Faſt.* 3.

fort petite, laquelle est fort prés d'elle. Celle-là, disent-ils, est la chaudiére du second de ces Chasseurs, qui porte le bagage, & la provision des autres.

Le Pere le Clerc * dans sa Relation de la Gaspésie, assure que les Sauvages Gaspésiens ont la connoissance de la grande & de la petite Ourse † : qu'ils appellent la premiére *Mouhinne*, & la seconde *Mouhinchiche*, ce qui revient aux noms d'*Arctos*, *Major* & *Minor*. Il ajoûte qu'ils disent que les trois Gardes de l'Etoile du Nord sont un canot, où trois Sauvages sont embarquez pour poursuivre l'Ourse ; mais que par malheur ils n'ont pû encore la joindre. Il n'est guéres ordinaire de chasser aux Ours en canot, à moins qu'il ne fût question des Ours blancs, lesquels allant pêcher sur les glaces, en sont quelquefois abandonnez dans les mers du Nord ; mais cette chasse n'étant ni sûre ni pratiquée, ce canot me paroît être de la pure invention du Pere le Clerc.

Les Iroquois que j'ai consultez, ne m'ont point paru connoître la petite Ourse sous ce nom-là. Ils appellent l'Etoile polaire, *ia te ouattenites*, celle qui ne marche point, parce qu'elle a un mouvement insensible à l'œil, &

* *Relat. de la Gaspésie, ch. 7. p. 152.*

† De tous les différens noms qu'on a donnez aux deux Constellations des Ourses, celui d'Arctos, ou d'Ourse, paroît être le plus ancien ; & le mieux fondé dans la fable & la Mythologie ; mais il n'est pas certain que les trois Etoiles qu'on appelle les queuës de l'Ourse, ayent toûjours été considérées sur ce pied dans l'Antiquité, ou du moins cela n'a pas été universel. Encore aujourd'hui ces trois Etoiles sont nommées en Italie, *i trè Cavalli*, les trois Cavaliers, comme on le voit sur le Globe Céleste du Pere Coronelli. En France on les nomme aussi les Gardes de l'Ourse, ainsi que l'a fait le Pere le Clec dans sa Relation de la Gaspésie, en l'endroit que j'ai cité.

qu'elle paroît toûjours fixe dans le même point. Cependant quoiqu'ils ne connoissent des deux Ourses que la grande, c'est l'Etoile polaire qui les dirige dans leurs voyages, & qui leur sert à distinguer les différens Rhumbs de vents qu'ils ont à suivre. Les Sauvages Abénaquis ne connoissent pas non plus la petite Ourse ; & je crois, quoiqu'en dise le Pere le Clerc, qu'il en est de même des Micmacs, qui sont leurs voisins.

Les Sauvages ont plus besoin de leur Boussole dans les bois & dans les vastes prairies du Continent de l'Amérique, que sur les Riviéres dont le cours leur est connu, & facile à tenir ; mais quand la vûë du Soleil, ou la clarté des Etoiles leur manque, ils ont une Boussolle toute naturelle dans les arbres * des forêts, qui leur font connoître le Nord par des signes presque infaillibles. Le premier est celui de leur cime, laquelle panche toûjours davantage vers le Midi où le Soleil l'attire. Le second est celui de leur écorce, qui est plus terne & plus obscure du côté du Nord. S'ils veulent s'assurer davantage, ils n'ont qu'à lever quelques éclats avec leur hache ; les couches diverses qui forment le corps de l'arbre, sont toûjours plus épaisses du côté qui regarde le Septentrion, & plus minces vers le Midi. Quelques sûrs cependant que soient ces signes, ils rompent de petites branches de distance en distance sur leur route, lorsqu'ils doivent revenir sur leurs pas, ou qu'il vient quelqu'un aprés eux, qui pourroit s'égarer, si le vent ou les neiges venoient à couvrir leurs pistes.

C'étoit autrefois une superstition des Lacédemoniens, & peut-être de quelques au-

* Arbres, Boussole naturelle.

res Peuples de l'Antiquité, de ne point livrer bataille que dans le déclin de la Lune. Je n'assurerai point que les Sauvages ayent la même superstition. Mais il est certain que lorsque diverses Nations doivent se réünir en Corps d'armée pour quelque entreprise, le signal de leur rendez-vous, c'est le plein d'une Lune marquée depuis long-temps entr'eux pour ce rendez-vous, auquel ils ne manquent point de se trouver à point nommé; de sorte que c'est ici encore une observation, où les Astres servent à diriger leur route, & la conduite de leurs entreprises.

Campement.

Le Campement des Sauvages, quand ils sont arrivez au lieu de la couchée, est bientôt fait. Ils renversent leurs canots sur le côté, pour se garantir du vent; ou bien, ils plantent quelques branches de feüillages sur la grêve, & en étendent d'autres sous leurs nattes. Quelques-uns portent avec eux des écorces de bouleau roulées comme nos Cartes Géographiques, avec quoi ils ont bientôt fait & dressé une espéce de Tente & de Cabanage. Les plus jeunes de la troupe, lorsqu'il n'y a point de femmes, allument le feu, & sont chargez du soin de faire boüillir la chaudiére, & de faire tout le reste du ménage. Les Guerriers ont toûjours coûtume de conduire avec eux quelques jeunes gens, dont l'occupation dans les premiéres Campagnes, est de servir les autres, comme Hylas rvoit Hercule.

Maniére de faire du feu.

Ils ont dans ces sortes d'occasions une fa-

çon particuliére d'allumer du feu. Les Sauvages Montagnais & Algonquins battent deux pierres de Mine ensemble sur une cuisse d'Aigle, séchée avec son Duvet, lequel prend feu aisément, & tient lieu de méche. En guise d'allumettes, ils ont un morceau de bois pourri & bien sec, qui brûle incessamment jusqu'à ce qu'il soit consumé. Dés qu'il a pris, ils le mettent dans l'écorce de Cédre pulvérisée, & souflent doucement jusqu'à ce qu'elle soit enflâmée.

Les Hurons, les Iroquois, & les autres Peuples de l'Amérique Méridionale, ne tirent point leur feu des veines des cailloux; mais en frottant des bois l'un contre l'autre. Ils prennent deux morceaux de bois de Cédre, secs & légers, ils arrêtent l'un fortement avec le genou, & dans une cavité qu'ils ont faite avec une dent de Castor, ou avec la pointe d'un coûteau, sur le bord de l'un de ces deux bois, qui est plat, & un peu large, ils insérent l'autre morceau, qui est rond & pointu, & le tournent en pressant avec tant de promptitude & de roideur, que la matiére de ce bois agitée avec tant de véhémence, coule en pluye de feu par le moyen d'un cran, ou d'un petit canal, qui sort de cette cavité sur une méche, telle que je viens de la décrire, ou à peu prés semblable. Cette méche reçoit les étincelles qui tombent, & les conserve assez long-temps pour leur donner le loisir de faire un grand feu, en approchant d'autres matiéres séches, & propres à s'enflâmer.

Cet usage de faire du feu par la térébration, est d'autant plus singulier & plus remarquable, que c'est le même absolument qu'avoient les Vestales à Rome de faire leur

feu nouveau, ou de rallumer celui qu'elles avoient laiſſé éteindre par leur négligence. Car n'étant pas permis d'y appliquer aucun feu prophane, c'étoit la coûtume, dit Feſtus *, de percer une planche d'un bois fort combuſtible, juſqu'à ce qu'on en eût tiré du feu, qu'une Veſtale recevoit ſur un treillis d'airain, qu'elle portoit enſuite dans le Temple, *Mos erat Tabulam felicis materiæ tamdiu terebrare, quouſque exceptum ignem cribro æneo Virgo in ædem ferret.* Chez les Grecs, ſelon le témoignage de Plutarque †, on rallumoit le feu ſacré par le moyen d'un miroir ardent, qui réüniſſant les rayons du Soleil, enflâmoit des matiéres combuſtibles, préparées dans un vaiſſeau deſtiné pour cet uſage.

Précautions en pays ennemi.

La maniére dont les Sauvages font la guerre, eſt redoutable à tous leurs Ennemis, parce que tout leur art ſe réduit à les ſurprendre, comme le chat fait la ſouris. Un petit parti viſe à tomber ſur quelques Cabanes de Chaſſeurs, qu'ils enlevent pendant leur ſommeil. Lors même qu'ils marchent en Corps d'armée, ils tâchent de prendre ſi bien leurs meſures, qu'ils arrivent au moment où on les attend le moins; pendant que les hommes ſont à la chaſſe, que les femmes ſont occupées à travailler aux champs, & qu'on eſt hors d'état de leur faire tête.

Le ſuccez de ces entrepriſes dépendant du ſecret, & du ſoin qu'ils prennent de couvrir leur marche, il n'eſt point de meſures qu'ils ne mettent en œuvre pour découvrir les di-

* *Feſtus. Ignis Veſtæ.*
† *Plutarch. in Numâ.*

vers partis qui ſont en campagne, & pour n'être pas découverts eux-mêmes.

A chaque Campement qu'ils font, ils envoyent leurs Découvreurs pour battre l'Eſtrade, & connoître le terrain. Ceux-ci ont des ſignaux auſquels ils ne ſe trompent guéres.

Le premier, c'eſt l'odeur de la fumée. S'il y a quelques Sauvages cabanez dans le bois, & qui y vivent en ſécurité, ceux qui les cherchent, s'en apperçoivent auſſi-tôt, & de trés-loin à l'odeur de leur feu. On peut être aſſuré qu'ils ont le ſentiment auſſi fin, que l'eſt celui d'un chien de chaſſe, accoûtumé à ſe mettre ſur les piſtes de ſa proye.

Le ſecond ſignal eſt celui des veſtiges des perſonnes, qui ont paſſé dans un endroit. Il eſt certain qu'ils apperçoivent ces veſtiges, là où nous ne ſçaurions voir la moindre trace. Du premier coup d'œil, ils diront ſans ſe tromper, de quelle nation, de quel ſexe, de quelle taille ſont les perſonnes, dont ils voïent les piſtes, & combien à peu prés il y a de temps que ces piſtes ſont imprimées. Suppoſé que ces perſonnes ſoient de leur connoiſſance, ils ne tarderont pas à dire, ce ſont les veſtiges d'un tel, ou d'une telle. Ils ont même cette malice, que lorſqu'ils ont découvert par-là le lieu d'un rendez-vous ſuſpect, ils enlevent toute l'herbe qui répond à l'un de ces veſtiges : langage muet, mais expreſſif de ce que la bouche ne peut dire avec bienſéance, & il eſt rare qu'ils s'y trompent.

Bien qu'il y ait en cela quelque choſe d'extraordinaire, ce n'eſt pas à dire qu'ils ayent la vûë meilleure, & plus perçante que nous; mais je crois que c'eſt l'effet d'une attention particuliére, & d'un long uſage à faire ces

ſortes de remarques. J'en ai moi-même fait l'expérience, non pas à la verité par rapport aux veſtiges, à la conſidération deſquels je ne me ſuis point appliqué, mais par rapport à deux autres choſes qui ſe préſentent aſſez ſouvent.

Dans les commencemens que j'étois à ma Miſſion, j'étois tout ſurpris de voir les Sauvages découvrir de trés-loin les Canots qui montoient, ou qui deſcendoient la Riviére, dés le moment qu'ils ſe montroient. Je n'étois pas moins étonné de voir, qu'étant en Canot avec eux, ils faiſoient ſouvent un mouvement, comme s'ils euſſent voulu harponner un poiſſon qu'ils voyoient au fonds de l'eau. J'ouvrois les yeux auſſi grands que je pouvois, & je ne voyois rien. Mais peu à peu, à force d'attention ſur l'endroit qui m'étoit marqué, je parvins à découvrir quelque choſe. Enfin je m'y accoûtumai ſi bien, que j'étois ſouvent le premier à les faire appercevoir aux Sauvages; mais malgré mon expérience, je ne laiſſois pas d'être ſurpris, qu'on pût voir un poiſſon ſous l'eau à pluſieurs pieds de profondeur, & un canot à plus d'une lieuë loin, quoique les terres le mangent, & qu'il ne paroiſſe que comme une ligne ſur la ſurface de l'eau.

Les Anciens avoient cette ſcience des veſtiges, & s'en ſervoient avec avantage de la même maniére que nos Sauvages.* Appollonius de Rhodes nous en donne l'exemple dans les Argonautes. Ceux-ci avoient abandonné Hercule, lorſqu'il s'étoit égaré pour courir aprés Hylas, que les Nymphes lui avoient ravi. Ayant apris enſuite qu'il avoit paru dans

* *Apol. Rhod. Lib. 4. v. 1452.*

la Lybie depuis peu de jours, & qu'il ne devoit pas être éloigné, ils envoyérent plusieurs de leur troupe en différens endroits pour demander de ses nouvelles, parce que, ajoûte-t'il, ils n'étoient plus à temps de le suivre en courant sur ses pistes, les vents qui avoient soufflé pendant quelques nuits, ayant troublé tous les vestiges, & transporté les sables de côté & d'autre, comme il arrive encore aujourd'hui dans ces païs-là, où les Caravanes entiéres sont quelquefois ensévelies sous des montagnes de ces sables mouvans des déserts de l'Afrique.

Ils n'ignorent pas que leurs ennemis ont les mêmes qualités qu'eux; & pour n'en être pas découverts, ils s'observent avec trés-grand soin, & marchent avec une trés-grande circonspection. Ils ne se servent plus de fusils pour chasser, & ils commencent à vivre des provisions de farine qu'ils ont apportées. Ils la détrempent avec un peu d'eau froide, ou la mangent toute séche, & boivent un grand coup par-dessus. Ils n'osent pas même allumer du feu. Dans leur route, ils marchent à la file les uns des autres, & les derniers couvrent les pistes avec des feüiles; s'ils trouvent quelque ruisseau, ils marchent quelque temps dans l'eau pour dépaïser ceux qui pouroient les suivre. Enfin en approchant du terme, ils ne marchent plus que la nuit, & reposent une grande partie du jour. Malgré toutes ces précautions néanmoins, ils sont fort souvent surpris, parce qu'ils manquent à la plus essentielle, qui est de faire une sentinelle exacte; car au lieu de se relever les uns les autres dans cette fonction, ils se reposent sur l'assurance que leur ont donnée les Découvreurs qu'ils ont envoyés, avant que de cam-

per ; ils dorment tous enſemble comme en païs de ſureté, & c'eſt lorſqu'ils ſont profondément endormis, qu'on leur donne l'aſſaut, qu'on les aſſomme, ou qu'on les fait eſclaves.

Cette Guerre de ſurpriſe que ſe font les Sauvages les uns aux autres, à la façon des Parthes qui fatiguérent ſi long-temps les Romains, ne vient point d'un principe de lâcheté ; mais plûtôt de l'envie qu'ils ont de rendre leur victoire plus complette, & de leur attention à conſerver leur monde. La perte d'une ſeule perſonne leur eſt extrêmement ſenſible, eu égard à leur petit nombre ; & cette perte a de ſi grandes conſéquences pour le Chef d'un Parti, que de-là dépend ſa réputation ; les Sauvages voulant qu'un Chef non ſeulement ſoit habile, mais encore qu'il ſoit heureux. Leur bizarerie eſt telle ſur ce point, que s'il ne raméne tout ſon monde, & que s'il en meurt quelqu'un même de mort naturelle, il eſt preſque entiérement décrédité. Cela peut être néanmoins l'effet d'une bonne politique, pour tenir par-là ces Chefs en bride, & les engager à ne pas expoſer leur monde avec témérité. Du reſte, ils font bien voir dans l'occaſion, qu'ils ne manquent pas de cœur lorſqu'ils ſont découverts, & qu'il faut payer de leur perſonne ; ſoit que deux Partis Ennemis ſe rencontrent en campagne, ſoit qu'ils ſoient obligés d'attaquer une Place en état de faire réſiſtance.

Combat de rencontre.

Le Sieur de Champlain, ſuivi de quelques autres François, ayant accompagné les Sau-

vages Algonquins & Montagnais, qui alloient en guerre contre les Iroquois, nous a laissé la description d'une de ces rencontres, laquelle peut faire sentir qu'ils ont de la valeur, & même une certaine noblesse de courage, dont on se feroit honneur en Europe. Voici ce que j'ai recüeilli de sa naration que j'ai un peu abrégée.

* Champlain & sa Troupe s'étant embarqués sur le Lac qu'on a depuis appellé de son nom le Lac de Champlain, & continuant leur route en silence, & sans faire de bruit, ils virent sur les dix heures du soir, à la pointe d'un Cap, déborder les Iroquois, qui venoient aussi en guerre de leur côté. Dés que les deux Partis se furent apperçûs, on jetta de part & d'autre de grands cris, & chacun se prépara au combat. Les Iroquois mirent pied à terre, rangérent tous leurs canots sur le rivage, pour être en état de se rembarquer en cas de besoin; & ayant abattu du bois avec leurs haches, ils se barricadérent fort bien. Les autres de leur côté se mirent à la portée d'un trait de fléche de la barricade de leurs ennemis, serrérent leurs canots au large les uns contre les autres, les attachérent avec des piquets, & se mirent en état de se battre.

Dés que ceux-ci furent en ordre, ils détachérent deux canots avec des Héraults pour aller offrir le combat aux Iroquois, qui l'acceptérent avec joye; mais pour le lendemain seulement, disant qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils pussent le commencer dans l'obscurité de la nuit, laquelle enséveliroit leurs belles actions; qu'il falloit attendre le jour pour se reconnoître, & qu'au moment que le

* *Voyages de Champlain, Liv. 3. ch. 9.*

Soleil se montreroit sur l'horison, ils iroient leur livrer la bataille. Aprés cette réponse qui fut agréée, les deux canots rejoignirent le gros de leur petite armée, & de part & d'autre, la nuit se passa à chanter des chansons de mort : à vanter ses hauts-faits, & ceux de sa Nation, & à dire, selon la coûtume bien des choses méprisantes pour ses Ennemis, dont chaque parti se promettoit une victoire aisée.

Le jour étant venu, les Iroquois sortirent de leur Fort au nombre de prés de deux cens hommes, marchant au petit pas en ordre de bataille, avec une gravité & une contenance Lacédémonienne, dont le Sieur de Champlain fut fort content. Ils avoient trois Chefs à leur tête, qui avoient trois grands pennaches pour se distinguer dans l'action. Ceux du parti contraire qui avoient débarqué, se rangérent dans le même ordre. Champlain s'étant alors avancé, les Iroquois firent alte pour se remettre de leur surprise, & aprés l'avoir contemplé un moment, ils s'ébranlérent pour décocher leurs fléches, & l'action commença de bonne grace. Elle auroit continué de la même maniére ; mais Champlain ayant tué deux des Chefs Iroquois, & blessé à mort un troisiéme de leur troupe du premier coup d'arquebûse qu'il tira ; un autre François ayant aussi tiré en même temps de dedans les bois, l'effet inopiné de ces armes à feu, qui étoient nouvelles pour ces Barbares, les déconcerta ; ils ne disputérent pas la victoire, que sans cela ils auroient peut-être remportée. Ils abandonnérent le champ de bataille, & leurs retranchemens ; ils se sauvérent dans les bois, où leurs ennemis les poursuivirent, en tuérent plusieurs, firent

quelques prisonniers, & le reste se sauva comme il pût.

Dans ces sortes d'occasions, leur petit nombre leur permet assez de s'attacher, pour ainsi parler, corps à corps, & de se battre comme en duel, ainsi que faisoient les Héros de l'Iliade & de l'Eneïde. Ils se connoissent assez souvent, & se parlent. Ils se demandent des nouvelles, se haranguent, & ne s'assomment point sans s'être fait auparavant quelque compliment, pareil à ceux que Virgile fait faire à son Enée.

Quoique les Sauvages soient faits à se battre dans les bois, & courant d'arbre en arbre, ils ne laissent pas de se comporter fort bien en plaine & à découvert. Ils ont même entr'eux une maniére d'exercice pour faire leurs évolutions militaires, qui fait voir qu'ils ne combattent point à la débandade, & qu'ils sçavent garder leurs rangs. Champlain nous en donne aussi cette description.

» Les Chefs, dit-il, prennent des bâtons » de la longueur d'un pied, autant en nom» bre qu'ils sont, & signalent par d'autres » un peu plus grands, leurs Chefs, puis vont » dans les bois, & esplanadent un espace » de cinq ou six pieds en quarré, où le Chef » comme Sergent-Major, met par ordre tous » ces bâtons, comme bon lui semble, » puis apelle tous ses compagnons qui vien» nent tous armés, & leur montre le rang » & ordre qu'ils dévront tenir lorsqu'ils se » battront avec leurs Ennemis; ce que tous » ses Sauvages regardent attentivement, re» marquant la figure que leur Chef a faite » avec ces bâtons, & aprés se retirent de» là, & commencent à se mettre en ordre,



31. Tom. III. Pag. 229.

» ainsi qu'ils ont vû lesdits bâtons ; puis se
» mêlent les uns parmi les autres, & re-
» tournent derechef en leur ordre, conti-
» nuant deux ou trois fois; & font ainsi à tous
» leurs logemens, sans qu'il soit besoin de
» Sergent-Major pour leur faire tenir leurs
» rangs, qu'ils sçavent fort bien garder sans
» se mettre en confusion. Voilà la regle qu'ils
» tiennent en leur guerre.

Siége des Places.

Le Siége des Places, où ils trouvent de la résistance, est encore une preuve qu'ils ont des regles d'un art militaire, où la ruse & l'industrie vont de pair avec la force & la valeur la plus intrépide. Si les Assiégeans font des efforts incroyables pour surprendre la vigilance des Assiégés, & pour vaincre tous les obstacles qu'on leur oppose, ceux-ci n'omettent rien de ce qui peut servir à une belle défense. Les feintes, les fausses attaques, les sorties vigoureuses & imprévûës, les embûches, les surprises, tout est mis en usage de part & d'autre tour à tour: mais il n'est guéres de siége qui dure. Les palissades n'étant que de bois, & les Cabanes n'étant que d'écorce, les Assiégés ont beau garnir leurs remparts de pierres, de poutres, & d'eau; ils ont beau être attentifs à repousser les Assaillans par une grêle de traits; ceux-ci portent chez eux la désolation par des fléches enflammées, dont un petit nombre suffit, si le vent les favorise, pour réduire tout le Village en cendres. Ils font leurs approches sans crainte avec des mantelets faits de planches qu'ils portent devant eux, & à la faveur desquelles ils vont jus-

qu'au pied de la paliſſade, qu'ils ſapent avec la hache, ou avec le feu : ou bien ils font une contre-paliſſade, laquelle leur ſervant de bouclier & d'échelles, leur donne le moyen de franchir les retranchemens ennemis, & de s'en rendre les maîtres. C'eſt ainſi que j'ai vû dans une de nos Relations, que ſept cens Iroquois avoient forcé un Village de la Nation apellée *du Chat*, où il y avoit prés deux mille hommes pour la défendre, nonobſtant une grêle continuelle de coups de fuſil, qui pleuvoient ſur eux de tous les côtés.

Sac & priſe d'une Place.

Il eſt impoſſible de bien dépeindre la triſte ſcéne qui ſe paſſe dans un Village ſurpris ou forcé. Le Vainqueur barboüillé de noir & de rouge d'une maniére propre à inſpirer la terreur, & inſolent de ſa victoire, court par-tout en forcené, chantant ſon triomphe, & inſultant aux vaincus par d'horribles cris. Tout ce qui tombe ſous ſa main, eſt immolé à ſa cruauté barbare. Il met tout à feu & à ſang dans la premiére chaleur du carnage. Sa fureur ne s'arrête que par la laſſitude, & alors elle devient induſtrieuſe pour être plus cruelle à l'égard des malheureux, qui ayant échappé aux premiers coups, ont le triſte ſort de tomber vifs entre leurs mains. Les Vaincus de leur côté n'ignorant pas ce qu'ils ont à attendre de la cruelle férocité des victorieux, aimant mieux périr, & s'enſévelir dans les cendres de leur patrie, que de ſurvivre quelques momens à ſa ruïne, pour être expoſés enſuite aux tourmens de cruauté la plus rafinée, font des prodiges de

valeur ; & animés également par l'esprit de vengeance, & par le désespoir, se font des armes de tout ce qui leur vient à la main, cherchent la mort dans leur courage, & dans celui de leurs Ennemis, & ne cedent enfin, que lorsqu'accablés par le nombre, ou par l'excés de la fatigue, ils se trouvent dans l'impossibilité de continuer à faire résistance.

Comme les Vainqueurs ne sçauroient conserver le grand nombre de prisonniers qu'ils font dans un Village dont ils se sont rendus les maîtres, leur politique, qui vise à empêcher les Vaincus de pouvoir se relever, & se remettre en état de défense, leur fait discerner ceux qu'ils veulent sacrifier à la fureur militaire, & ceux qu'ils veulent réserver pour les incorporer parmi eux. Ainsi les Vieillards qui auroient de la peine à apprendre leur Langue, ou que leur âge rendroit inutiles : les Chefs & les Considérables parmi les Guerriers, dont ils pourroient avoir quelque chose à craindre s'ils leur échappoient : les enfans d'un âge trop tendre, & les infirmes qui seroient trop à charge dans leur route, sont les victimes infortunées qu'ils immolent à leur rage & à leur fausse prudence. Ils en brûlent plusieurs avant que de sortir du Village qu'ils ont pris, & comme sur le champ de bataille. Ils en brûlent ensuite tous les soirs quelque autre les premiers jours de leur marche, lorsqu'ils peuvent se retirer sans crainte d'être poursuivis.

Les petits Partis n'étant pas en état de faire des coups d'éclat, n'osent presque pas s'avancer jusqu'aux portes des Villages. Il y en a cependant qui le font ; mais se sont des

coups rares, & pleins de témérité, tel que fut celui d'un Iroquois, qui approchant secrettement de la palissade d'un Village où l'on chantoit actuellement la Guerre ; & ayant apperçu deux Sauvages sur une guérite, y monta adroitement, déchargea un coup de massuë sur la tête de l'un ; & ayant jetté l'autre par terre, se donna le temps de l'égorger, & d'enlever la chévelure à tous les deux, aprés-quoi il se sauva. Ils font leurs coups d'ordinaire dans les lieux de chasse & de pêche, & quelquefois à l'entrée des champs & des bois, où aprés s'être tenus tapis dans les brossailles pendant quelques jours, le malheur de quelques passans, qui ne pensent à rien moins, leur donne l'avantage de la surprise & de la victoire. Harcelés ensuite par la crainte d'être poursuivis, ils fuyent plûtôt, qu'ils ne battent en retraite ; cassent la tête aux blessés, & à ceux qui ne peuvent les suivre, & ne ménent de prisonniers avec eux qu'à proportion de leur petit nombre ; s'ils ont envie d'en brûler quelqu'un, qui leur paroisse surnuméraire, & qu'ils ne croyent pas avoir le temps de le faire à leur aise, ils l'attachent à un arbre, & mettent le feu à un autre arbre voisin, qui soit dans un juste éloignement ; pour le faire souffrir long-temps, & ne le brûler qu'à la longue. Ces misérables ainsi abandonnés, meurent comme des forcenés, ou du feu lent qui les consume, ou d'une faim cruelle, si le feu n'a pû s'allumer assez bien pour leur faire sentir son activité.

Des Chévelures enlevées.

Tous les Guerriers, lorsqu'ils son assemblés en Corps d'armée, avant de donner un com-

bat, ou d'attaquer une Place, coupent la tête de ceux qu'ils ont tués, & surpris à l'écart, & la portent dans leur camp, où ils l'exposent au bout d'une espéce de pique ou d'un long bâton, à la vûë des Ennemis sur qui ils ont fait cette conquête. Mais en se retirant, ou dans les autres occasions, ils ne font qu'enlever la chévelure de tous ceux qui sont morts. Ils cernent pour cet effet la peau qui couvre le crâne, coupant au-dessus du front & des oreilles jusqu'au derriére de la tête. Aprés l'avoir arrachée, ils la préparent, & la ramollissent, comme ils ont coûtume de faire à celles des bêtes qu'ils ont prises à la chasse. Ils étendent ensuite cette peau sur un cercle où ils l'attachent; ils la peignent des deux côtés de diverses couleurs, quelquefois ils tracent du côté opposé aux cheveux, le portrait, ou la peinture hiéroglyphique de celui à qui ils l'ont enlevée, & la suspendent au bout d'une perche, & la portent ainsi en triomphe. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que tous ceux à qui l'on fait cette cruelle opération de leur enlever la chévelure, n'en meurent point, non plus que du coup de casse-tête, dont on a crû les avoir assommés à n'en plus revenir. Plusieurs en sont réchappés, & j'ai vû une femme dans nôtre Mission, à qui aprés un semblable accident, les François avoient donné le nom de *la Tête pelée*, & qui se portoit fort bien. Elle étoit mariée à un François iroquisé, dont elle avoit des enfans.

Les Scythes & d'autres peuples Barbares de l'Asie & de l'Europe, s'étoient rendus autrefois célébres par ces terribles marques de leur férocité, que les Auteurs anciens n'ont point ignorées. Voici comme * Hérodote

* Herodo, Lib 4. n, 64.

s'explique au sujet des Scythes. » Un Scy-
» the boit du sang du premier prisonnier
» qu'il fait, & il presente au Roi les têtes de
» tous ceux qu'il a tuez dans le combat ; car
» en portant une tête, il a part au butin, au-
» quel il n'a nul droit sans cette condition.
» Il coupe cette tête de cette maniére. Il la
» cerne autour des oreilles, & ayant séparé
» la tête d'avec le reste, il en arrache la peau,
» qu'il a soin de ramollir avec ses mains, &
» d'apprêter comme on apprête une peau de
» bœuf. Il en fait ensuite un ornement, &
» l'attache au harnois de son cheval en guise
» de trophée. Plus un particulier a de ces
» sortes de dépoüilles, plus il est consideré &
» estimé. Il s'en trouve qui cousent plusieurs
» de ces peaux ensemble, comme si c'étoient
» des peaux de bêtes, & s'en font des véte-
» mens. Plusieurs écorchent les mains droi-
» tes de leurs ennemis ; ils enlévent habile-
» ment cette peau avec les ongles qui y re-
» stent attachez, & ils s'en servent pour or-
» ner leur Carquois, parce que la peau de
» l'homme est épaisse, & plus éclatante par
» sa blancheur, que celle de tous les autres
» animaux. Il y en a encore un grand nom-
» bre qui écorchent les hommes entiers ; ils
» en font sécher la peau sur des chevalets, &
» s'en servent ensuite de housse qu'ils met-
» tent sur leurs chevaux.

Ce sont-là, dit cet Auteur, des coûtumes reçûës chez ces Peuples. Il explique ensuite de quelle maniére ils font des tasses du crane de leurs ennemis les plus considérables, & de leurs amis même les plus familiers qu'ils ont vaincus en combat singulier en presence du Prince, quand les différends survenus entr'eux les ont contrains de les apeller en duël.

Les Gaulois n'étoient pas moins barbares que les Scythes, & ¶ Diodore de Sicile en »écrit à peu prés dans les mêmes termes. » Si »quelqu'un, dit il, s'avance pour les comba»tre, ils chantent les belles actions de leurs » Ancêtres, & les leurs propres. Ils affectent » au contraire de témoigner un souverain mé» pris pour leurs ennemis, n'oubliant rien de » ce qui peut servir à leur faire perdre coura» gé, & les intimider. Ils pendent au cou de » leurs chevaux les têtes qu'ils ont coupées. » Ils font porter par leurs esclaves les dépoüil» les ensanglantées de ceux qu'ils ont vaincus, » pendant que par leurs chants ils célébrent » eux-mêmes leur victoire. Ils attachent ces » trophées aux vestibules de leurs maisons. » Pour ce qui est des têtes de leurs ennemis » les plus considérables, ils les conservent » dans des caisses embaumées avec de la gom» me de cédre, & en les montrant aux Etran» gers qui passent chez eux, ils se font un mé» rite de ce que leurs Ancétres, ou bien eux» mêmes, ils ont refusé de recevoir de grosses » sommes d'argent pour ces têtes, dont ils » n'ont pas voulu se défaire.

Les anciens Germains, qui étoient descendus des mêmes Scythes dont parle Hérodote ainsi que le prétend Elie * Skéed dans son Livre de la Religion ancienne des Germains, des Gaulois, des Peuples de la Grande-Bretagne & des Vandales, en usoient de la même maniére à l'égard des têtes de leurs ennemis; ce qui est confirmé par § Strabon, lequel assure que la plûpart des Peuples du Nord n'étoient point différens en cela des Gaulois.

¶ *Diodor. Sicil. Lib. 5. p. 212. & 213.*
* *Elias Skeed, p. 381.* § *Strab. Lib. 4.*

Elie Skéed prétend aussi que cet usage barbare étoit pratiqué de presque tous les Orientaux ; & c'est peut-être à cet usage que Dieu fait allusion dans ce passage du * Deutéronome : » J'enyvrerai mes fléches de leur sang, » & mon épée se saoulera de leur chair. » Quel est ce sang dont il veut enyvrer ses » fleches ? Le sang des morts qui seront tués » sur le champ de bataille, & le sang des cap- » tifs dont on dépoüille la tête. *Inebriabo sagittas meas sanguine, & gladius meus devorabit carnes, de cruore occisorum, & de captivitate nudati inimicorum capitis.* Le sens du passage est bien plus complet en interprétant ce dépoüillement de cette opération sanglante, qui enléve la peau des captifs jusqu'au crane, qu'en l'expliquant avec les Interprétes de la coûtume d'ôter le casque aux prisonniers de guerre, & de les faire marcher tête nuë.

Les Iroquois se contentent d'enlever ces chévelures de la maniére dont je l'ai décrit. Il y a quelques Nations de l'Amérique qui écorchent leurs ennemis morts, qui font parade de ces dépoüilles, & qui se servent sur-tout des mains pour en faire des poches à mettre leur Tabac, & qu'on apelle en Canada *sacs à petun*.

Retour des Guerriers & des Prisonniers.

Les Prisonniers qui ont été enlevez par de petits partis sont bien moins malheureux dans leur marche, que ceux qui ont été pris par un Corps d'Armée, parce que les Vainqueurs n'étant point animez par le nombre de leurs gens ou de leurs esclaves, ne pensent qu'à se sauver, & à mener sûrement

* Deuter. cap. 32. v. 42. 43.



32. *Tom. III. Pag. 237.*

leur conquête à leur Village. Pour cet effet ils leur lient seulement les bras au-dessus des coudes, assujettissant leurs liens derriére le dos, de maniére qu'ils ont les mains libres, sans que néanmoins ils puissent se détacher, & qu'ils ayent même assez de liberté pour courir & se sauver, laquelle dépend d'un certain balancement du corps que cette façon de les lier leur ôte absolument, à moins qu'ils ne so ent exercez à courir ainsi de jeunesse. Un Missionnaire m'a assûré qu'il avoit vû un Sauvage qui s'y étoit tellement fait, qu'il ne pouvoit pas courir autrement, & devançoit cependant tous les autres à la course.

Maniére de garder les Prisonniers.

Le tems le plus fâcheux pour eux, est celui de la nuit; car tous les soirs on les étend sur le dos presque tout-nuds, sans autre lit que la terre, dans laquelle on plante quatre piquets pour chaque prisonnier, afin d'y lier leurs bras, & leurs pieds ouverts & étendus en forme de Croix de saint André. On enfonce de plus un cinquiéme piquet auquel on attache un collier, qui prend le prisonnier par le col, & le serre de trois ou quatre tours. Enfin on le ceint par le milieu du corps avec un autre collier ou sangle, dont celui qui a soin du captif, prend les deux bouts qu'il met sous sa tête pendant qu'il dort, afin d'être éveillé, si son prisonnier faisoit quelque mouvement pour se sauver.

Cette posture si contrainte durant une nuit entiére, est sans doute un supplice. Mais c'est un martyre des plus rigoureux dans la saison des Mousquites & des Maringoins,

ou Coufins ; car il n'eft pas poffible d'exprimer jufqu'où va l'importunité de ces animaux, qui volant par millions, & ne faifant que bourdonner, ne ceffent d'enfoncer leurs aiguillons jufqu'au vif & de fuccer le fang, laiffant un venin dans chaque piqueure, qui caufe en même-tems, & une inflammation, & une forte demangeaifon.

Du refte, ils font toûjours efpérer à ces pauvres malheureux, qu'à leur arrivée on leur donnera la vie. Lors même qu'ils font éloignez des lieux où ils les ont pris, on ne garde plus tant de mefures pour les veiller, & on leur donne une liberté fi grande, qu'elle devient quelquefois funefte à leurs Vainqueurs. Car il eft fouvent arrivé que les efclaves mal gardez fe font détachez, ont affommé une partie de leurs ennemis enfévelis dans le fommeil, & fe font rendus maîtres des autres, les ont faits prifonniers à leur tour, leur laiffant tout lieu de fe plaindre de leur trop grande confiance, & d'une fécurité imprudente, qui devenoit la caufe de leur perte.

Cri de Mort.

Les Guerriers approchant de leur Village, ou d'un Village de leurs Alliés, détachent quelqu'un de leur troupe pour aller porter la nouvelle de leur retour, & cependant ils font alte en attendant qu'on vienne audevant d'eux. Celui qui a cette commiffion, d'auffi loin qu'il apperçoit le Village, ou dès qu'il peut préfumer qu'il fera entendu, commence à faire le *cri de mort*, en criant *kôhe*; parole qu'il traîne autant qu'il peut & qu'il répéte un nombre de fois, égal à celui

des perſonnes de leur troupe, qui ſont mortes dans le combat, ou pendant le voyage. Ce cri eſt perçant, & fort lugubre. Il s'entend de fort loin, ſur-tout ſur la Riviére, & pendant la nuit. Auſſi-tôt on ſort de toutes les Cabanes du Village, & on court du côté d'où vient le cri. Cependant l'Envoyé continuë ſa route, redoublant de temps en temps ſon cri de mort. Il ne s'arrête qu'au milieu du Village, où il ſe forme un cercle autour de lui. Alors ayant repris un peu ſes eſprits, il dit à voix baſſe à l'un des anciens, commis pour l'écouter, le précis de leur voyage, le nom de ceux qu'ils ont perdu, & le genre de leur mort ſans omettre aucune circonſtance de ce qui les concerne. Cet ancien ayant oüi ſon rapport, répéte à haute voix, en ſtyle de Conſeil, tout ce que celui-ci a raconté. Aprés ce récit, chacun ſe retire chez ſoi. Les intéreſſés dont les parens ſont morts, vont les pleurer dans leurs Cabanes, où ils reçoivent les complimens ordinaire de condoléance. L'Envoyé de ſon côté ſe retire dans la ſienne, ou bien s'il eſt étranger, il entre dans quelque autre où il ait quelque alliance de parenté ou d'hoſpitalité. On lui donne là à manger, aprés quoi il raconte en détail tout ce qui s'eſt paſſé dans leur expédition, & reçoit les complimens de félicitation ſur ſon heureux retour.

Ils ont ce reſpect les uns pour les autres, que quelque complette que ſoit leur victoire & quelque avantage qu'ils ayent remporté, le prémier ſentiment qu'ils font paroître, c'eſt celui de la douleur pour ceux qu'ils ont perdu parmi les leurs. Tout le Village doit y participer ; la bonne nouvelle du ſuccés ne ſe dit qu'aprés qu'on a donné aux morts les

prémiers regrets qui leur sont dûs. Cela étant fait, on avertit de nouveau tout le monde par un second cri, on lui donne part de l'avantage qu'on a remporté, & on se livre à la joye qu'a mérité la victoire.

Les femmes font la même chose à l'égard des hommes qui sont allés à la chasse ou à la guerre. Car au moment de leur retour, elles vont les attendre sur le rivage; & au lieu de leur témoigner d'abord la joye qu'elles doivent sentir de les voir arriver en bonne santé, elles commencent par pleurer ceux de leur parenté, qui sont morts dans le Village pendant leur absence, & leur annoncent la perte qu'ils ont faite par leurs nénies, & leurs chansons thréniques dont nous parlerons dans la suite.

Cri de Victoire.

S'il n'y avoit eu personne de tué ou de mort du côté des Vainqueurs, comme il arrive souvent dans les petits partis, qui vont plûtôt à la picorée qu'à la guerre, alors l'Envoyé, au lieu d'un cri de mort, fait un cri de triomphe en criant *Kôhe*; mais prononçant ce mot d'une maniére plus briéve & plus coupée. Il la réïtére autant de fois qu'il a de prisonniers ou de chévelures, & tout le Village s'abandonnant au plaisir que cause un tel cri, court avec avidité pour apprendre la bonne nouvelle.

* Il est surprenant qu'une coûtume aussi singuliére ne nous ait point été détaillée par les Auteurs anciens. Elle est cependant passée

* *Lamberti, Relat. de la Colchide, cap. XI. p. 67.*

ſée d'Aſie en Amérique, & ſe pratique encore aujourd'hui dans la Colchide. L'*ohi* qui eſt le cri de mort des Mingreliens, eſt auſſi celui des Hurons.

Les anciens & les parens des Guerriers, ſçachant leur arrivée, députent au-devant d'eux pour les féliciter ſur leur heureux retour, pour leur porter des rafraîchiſſemens, & pour ſe charger de conduire les eſclaves.

Entrée des Priſonniers.

Le jour deſtiné à cette entrée, les Guerriers abandonnent leurs priſonniers comme s'ils n'y prenoient plus aucun interêt; ils ſe rendent au Village ſeuls, marchant à la file les uns des autres à peu prés comme quand ils ſont partis, mais ſans chanter, ſans être peints, & même en habits déchirés, comme gens qui viennent de loin. Cependant ceux qui ſont chargés des priſonniers, les préparent pour cette cérémonie, laquelle eſt une eſpéce de triomphe, qui a pour eux quelque choſe d'honorable & de triſte en même tems. Car ſoit qu'on veüille leur faire honneur, ou qu'on ne leur en faſſe que pour relever la gloire des Vainqueurs, on peint leur viſage de noir & de rouge comme dans un jour de ſolemnité. On orne leur tête d'une couronne rehauſſée de plumes; on met dans leur main gauche un bâton blanc revêtu de peau de cigne, qui eſt une eſpéce de bâton de commandement, ou de ſceptre, comme s'ils répréſentoient le Chef d la Nation, ou la Nation elle-même qui a été vaincuë. Dans leur main droite on leur met la Tortuë, & on attache au col du plus apparent des eſclaves, le collier de porcelaine que le Chef de Guerre a

reçû ou donné, lorſqu'il a levé le Parti, & ſur lequel les autres Guerriers ont pris leur engagement. Mais ſi d'un côté on leur fait honneur, de l'autre, pour leur faire ſentir leur miſére, on les dépoüille de tout le reſte; de ſorte qu'ils ſont preſque entiérement nuds, & on les fait marcher les bras liés derriére le dos au-deſſus du coude, ainſi que je l'ai déja dit.

Je me ſuis informé des Canadiens les plus habiles, & qui ont eu plus de communication avec les Sauvages, pour ſçavoir quelle pouvoit être la ſignification de ce bâton blanc revêtu de plumes de cigne. Quelques-uns m'ont dit que c'étoit un ſymbole, qui repréſentoit à ces pauvres eſclaves le triſte ſort de leur condition, & qu'ils avoient abſolument perdu tout droit ſur eux-mêmes, & ſur leur propre vie. Cependant un Officier m'a raconté un fait dont il avoit été témoin, & d'où l'on pourroit inférer que ce bâton eſt une marque d'honneur; car un petit Parti de Guerriers ayant fait deux priſonniers dans une rencontre où il ſe trouva, l'un des deux ſupportant avec peine ſa nouvelle deſtinée, & ne prenant ce bâton qu'avec une nonchalance, qui témoignoit l'excès de ſa douleur, l'autre compagnon de ſon malheur le lui arracha de force, lui diſant avec indignation, que la lâcheté qu'il faiſoit paroître, marquoit bien qu'il n'étoit pas digne de le porter. Il ſe mit enſuite à marcher fiérement portant les deux bâtons, celui qu'on lui avoit mis en main, & celui qu'il avoit arraché.

La marche des Priſonniers commence par ceux du Village, qui portent les chévelures des morts attachées au bout de longues

baguettes comme des demi piques. Ils se suivent tous à la file de distance en distance; ensuite viennent les esclaves, qui chantent tout le long du chemin, faisant accorder le son de la Tortuë avec leur chanson de mort. Ceux du Village étant avertis à peu prés du temps de l'arrivée des Prisonniers, leur vont à la rencontre à un quart de lieuë, ou à une demi-lieuë loin, & presque tous se préparent à se donner un cruel divertissement à leurs dépens. Dés qu'on les a joints, on les arrête; & tandis qu'ils chantent leur chanson de mort, tout le reste du Village danse autour d'eux, en suivant la cadence de leur chanson par leurs *hé*, *hé* redoublés, qu'ils tirent du fonds de leurs poitrines. Aprés les avoir ainsi arrêtés, on les fait courir; & c'est alors que chacun s'efforce à leur faire le plus de mal qu'il peut. Les coups de pierre, les coups de poing & de bâton leur pleuvent sur le corps comme la grêle. On ne trouve pas mauvais qu'ils se défendent, & on en rit. Mais liés comme ils sont, & accablés par le nombre, leur défense leur devient fort inutile. Chacun a droit de les arrêter, & jusqu'au Village on leur fait faire diverses pauses ou stations. Avant qu'ils y entrent, quelque ancien les arrête aussi pour leur faire arracher quelques ongles à belles dents, ou pour leur faire couper quelque doigt, ainsi qu'il aura été auparavant réglé dans le Conseil, ou que quelque particulier l'aura demandé.

Il y a cependant sur cela quelques loix établies entr'eux, mais qu'ils observoient autrefois plus scrupuleusement qu'aujourd'hui. Les Guerriers ont droit sur leurs prisonniers jusqu'à ce qu'ils les ayent donnés; ils se dépoüillent en quelque sorte de ce droit à l'en-

trée des Villages, pour laiſſer à leurs compatriotes ou à leurs alliés la ſatisfaction de s'en divertir; ce que chacun fait avec plus ou moins de fureur, ſelon qu'il eſt plus ou moins animé par les pertes que la guerre lui cauſe. C'eſt-là une eſpéce de triomphe dont les Guerriers ont tout l'honneur, quoiqu'ils n'y paroiſſent pas, & dont le peuple a tout le plaiſir. Néanmoins, comme les Guerriers ne ſe dépoüillent pas tellement de ce droit ſur leurs priſonniers, qu'ils ne doivent leur revenir, il eſt de leur intérêt qu'ils leur reviennent le plus ſains, & le moins diſgraciés qu'il ſe peut, afin que le préſent qu'ils en doivent faire dans la Cabane de leurs peres, où ils doivent remplacer les morts, ſoit reçû plus agréablement. C'eſt pour cela qu'il a été établi, que ceux qui veulent mutiler, ſoient obligés de donner un préſent proportionné à la mutilation, afin de dédommager celui à qui il appartient.

La paſſion ſe mêle ſouvent dans ces rencontres, & il n'eſt pas toûjours aiſé de ſauver ceux à qui l'on voudroit faire donner la vie, à cauſe de ces mutilations, qui les rendant inutiles, les font jetter au feu. Pour cette raiſon on cache avec ſoin la deſtination qu'on en veut faire; mais ſi le ſecret en eſt éventé, & que les perſonnes à qui ils ſont deſtinez, ſoient de quelque conſidération, elles vont au-devant de ceux qu'elles ont envie de ſauver, & les conduiſent elles-mêmes par la main. Le reſpect qu'on a pour elles, ſauve à ces pauvres malheureux le mal qu'on leur feroit ſans cette précaution. Autrement ils ſont ſi maltraitez, qu'en entrant au Village, le ſang leur coule de toutes parts; & ils ſont quelquefois dans un état ſi pitoyable, que

c'eſt une merveille qu'ils n'ayent pas ſuccombé ſous les coups.

Ce droit d'entrée eſt dû dans tous les Villages de la Nation ou de leurs alliez, qui ſe trouvent ſous leurs routes, juſqu'à celui où ils doivent être définitivement jugez ; partout c'eſt la même aubeine, & la même cérémonie. On a cependant plus d'égard & de modération dans les Villages qui ne ſont que de paſſage.

La grêle des coups ceſſe au moment qu'ils entrent dans le Village. On les introduit dans une Cabane de Conſeil, où ſe retrouvent avec les Anciens & toute la jeuneſſe, les Guerriers qui les ont amenez, leſquels reprennent alors le premier droit qu'ils avoient ſur eux. On donne à manger à ces pauvres malheureux ; aprés-quoi le Chef des Guerriers leur ordonne de chanter leur chanſon de mort, & de divertir la compagnie à leurs dépens. On ne leur fait pas néanmoins d'autre mal, que celui de joüir de l'état miſérable où ils ſont. Tout le plaiſir conſiſte à les voir danſer, & à les entendre chanter des chanſons de leur pays, ou bien de celles que leurs Vainqueurs leur ont appriſes chemin faiſant. D'une Cabane on les conduit dans une autre, & on les promene ainſi pendant quelques jours dans les Cabanes, juſqu'à ce que les Guerriers ſe remettent en route ; ou ſi c'eſt le Village de leur ſéjour, juſqu'à ce qu'on ait déterminé & déclaré à qui on doit les donner.

Deſtination des Eſclaves.

La deſtination s'en fait dans un Conſeil, aprés lequel on fait le cri dans le Village, où tout le monde s'aſſemble dans la place publi-

que pour y apprendre le ſort des eſclaves. Un Ancien déclare le partage qu'on en a fait, les Nations alliées, ou les perſonnes à qui ils ſont donnez, & le nom de ceux ou de celles qu'ils doivent remplacer. On diſtribuë auſſi en même temps les chévelures, leſquelles tiennent lieu d'un eſclave, & remplacent auſſi une perſonne. Ceux qui reçoivent ces chévelures, les conſervent avec ſoin, les ſuſpendent pendant quelque temps aux portes de leurs Cabanes; elles s'en font un ornement dans les ſolemnitez publiques, ſur tout lorſqu'on chante la Guerre; & enfin elles les ſuſpendent de nouveau aux portes de leurs Cabanes, où le temps acheve de les conſumer.

Aprés cette diſtribution on conduit les eſclaves dans les Cabanes où ils ſont donnez, & on les y introduit; ou bien, on les laiſſe à la porte dans le veſtibule; ce qui ſe pratique ſur-tout lorſqu'on n'eſt pas déterminé à leur donner la vie. Là on leur fait donner ſur le champ à manger. Cependant ceux de cette Cabane, leurs parens & leurs amis pleurent les morts que ces eſclaves remplacent, comme ſi on ne faiſoit que de les perdre; & on verſe dans cette cérémonie des larmes véritables pour honorer la mémoire des perſonnes, dont la vûë de ces eſclaves rappelle un ſouvenir amer, & renouvelle la douleur qu'on a euë de les avoir perduës.

Les Guerriers qui donnent un eſclave, le donnent avec le collier qui a ſervi d'engagement à leur entrepriſe, ou qui leur ſert de parole, pour dire qu'ils ont rempli leur obligation. Ils dépoüillent l'eſclave de tout le reſte, excepté de la ſeule piéce qu'ils ne peuvent lui ôter avec bienſéance. La Cabane à qui l'eſclave eſt donné, doit répondre à ce preſent

par un autre ſi elle lui donne la vie; mais ſi elle le jette au feu, le preſent ſe prend ſur le Village, étant juſte qu'il paye le plaiſir barbare qu'il a de le faire mourir.

On brûle toûjours deux ou trois eſclaves, lorſqu'ils ſont donnez pour remplacer des perſonnes de grande conſidération, quand bien même ceux qu'on remplace, ſeroient morts ſur leur natte, & de leur mort naturelle. On n'eſt point ſurpris que ceux à qui on les donne, les jettent au feu, ſelon leur expreſſion; mais aprés cela il faut que les perſonnes intéreſſées ſe contentent; car l'obligation de remplacer les morts, ſubſiſtant toûjours dans les enfans par rapport à la Cabane de leurs peres & de leurs tantes, juſqu'à ce qu'on ait donné la vie à une perſonne qui repréſenre celle qu'on veut reſſuſciter; ceux qui ont cette obligation, auroient droit de ſe plaindre qu'on les ménage peu; puiſque pour faire un eſclave, ils ſont obligez de courir les riſques d'être faits eſclaves eux-mêmes, d'être tuez ou brûlez, de la même maniére dont ils les brûlent chez eux.

Souvent les Anciens appliquent quelques priſonniers au fisk, comme un bien qui appartient au public, & qui peut ſervir dans la ſuite pour quelque affaire d'Etat. On ne laiſſe pas alors de les déterminer à quelque Cabane, & de leur faire relever quelque nom, pour mieux déguiſer les intentions ſecretes que le Conſeil peut avoir priſes, ou prendre dans la ſuite à leur ſujet. D'autrefois les Anciens & les Guerriers eux-mêmes, en les donnant dans une Cabane, font preſſentir l'inclination qu'ils ont ſur la déciſion de leur vie ou de leur mort, & cette inclination eſt communément ſuivie par la déférence qu'on

a pour eux ; mais elle ne fait pas loi. Celles à qui on les donne, en sont tellement maîtresses, que l'inclination de tout le Village ne sçauroit les sauver, si elles ont envie de les jetter au feu ; ni les faire mourir, si elles ont la volonté de leur donner la vie.

Les circonstances critiques où se trouvent ces malheureux, décident assez souvent de leur destinée. Leur perte est comme assurée, s'ils tombent dans une Cabane où l'on ait perdu beaucoup de Guerriers, ou quelque autre personne que ce puisse être, ne fut-ce qu'un enfant à la mammelle, dont le deüil est encore récent. Ils ne courent pas un moindre risque, si leur âge, leur physionomie & leur caractére ne plaisent pas, & font craindre qu'on n'en retirera pas de grands services, si on les donne à certaines Mégéres, lesquelles se font un plaisir de leur inhumanité : ou bien si on les applique à des Cabanes pauvres, qui ne soient pas en état de reconnoître le présent, de nourrir & d'habiller l'esclave. Les Jésuites ont sauvé plusieurs de ces malheureuses victimes, qu'ils ont retirez des feux de ces Barbares, en fournissant les présens nécessaires pour leur conservation.

Leur sort est bien-tôt décidé, si les personnes à qui ils sont donnez, se trouvent dans le Village. Mais si elles sont absentes, ces infortunez vivent jusqu'à leur retour dans une cruelle incertitude entre la vie & la mort. On leur donne néanmoins une liberté raisonnable ; ils ne sont ni liez, ni enchaînez, on les entretient dans l'espérance de la vie, & on se contente de veiller à ce qu'ils ne puissent pas s'enfuïr. Souvent pour les tranquilliser, & pour les tromper mieux, on leur laisse ignorer dans ces occasions à qui ils ont été donnez,

Fin du Tome troisiéme.





